

la position du tireur couché

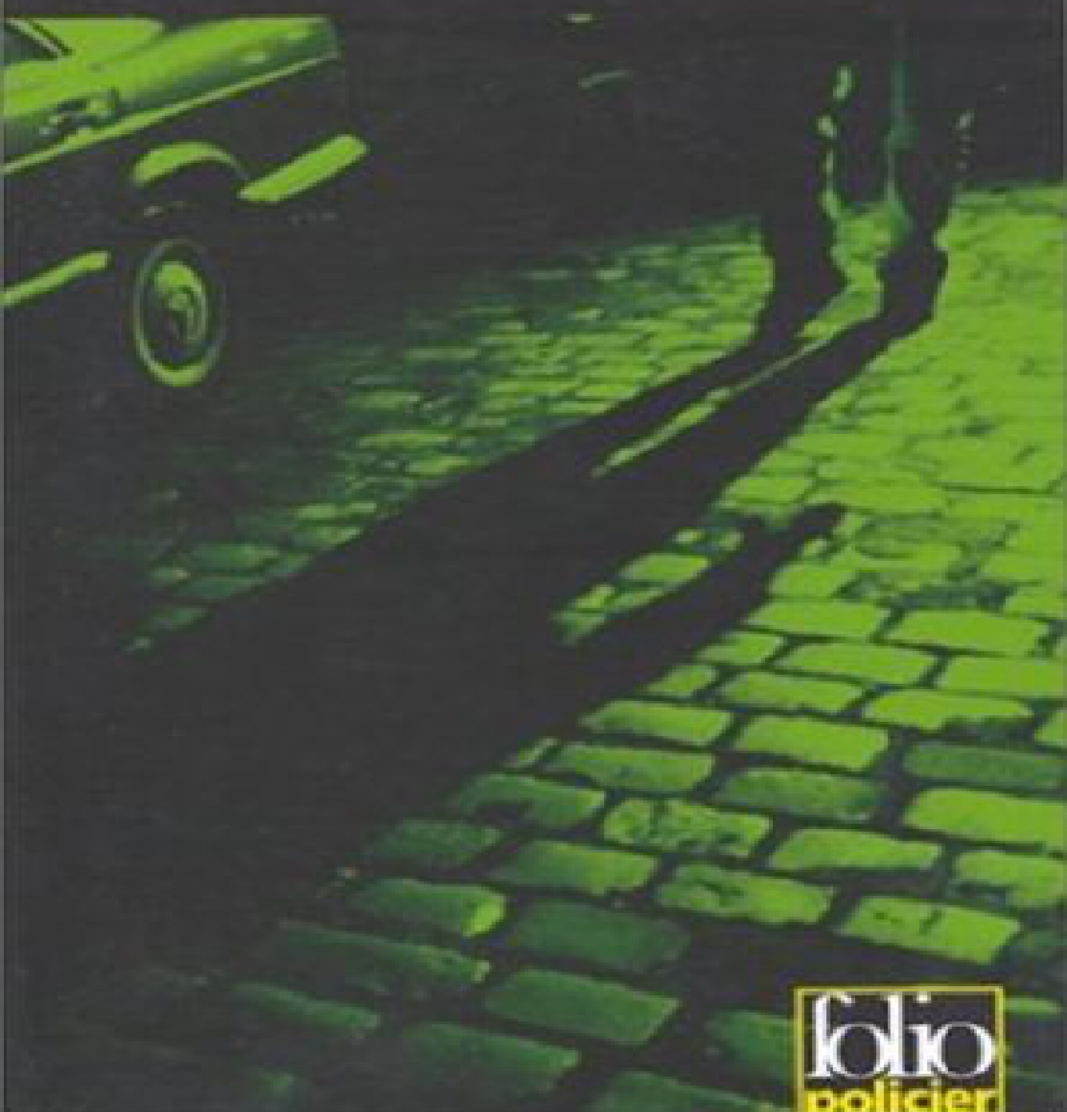
Jean-Parick Manchette

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J.-P. Manchette

La position du tireur couché



folio
policier

JEAN-PATRICK MANCHETTE

*La position
du tireur
couché*

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 1981.

C'était l'hiver et il faisait nuit. Arrivant directement de l'Arctique, un vent glacé s'engouffrait dans la mer d'Irlande, balayait Liverpool, filait à travers la plaine du Cheshire (où les chats couchaient frileusement les oreilles en l'entendant ronfler dans la cheminée) et, par-delà la glace baissée, venait frapper les yeux de l'homme assis dans le petit fourgon Bedford. L'homme ne cillait pas.

Il était grand mais pas vraiment massif, avec un visage calme, des yeux bleus, des cheveux bruns qui lui recouvraient juste le bord supérieur de l'oreille. Il portait un caban, un chandail noir et un blue-jean, des fausses Clark's aux pieds, et se tenait le buste droit, adossé à la portière droite de la cabine, les jambes sur la banquette, les semelles touchant la portière gauche. On lui aurait donné trente ans ou un peu plus ; il ne les avait pas tout à fait et se nommait Martin Terrier. Sur ses cuisses était posé un pistolet automatique Ortgies avec un réducteur de son Redfield.

Le Bedford était garé dans la banlieue nord de Worcester, dans un quartier résidentiel plein de pavillons de style Tudor, avec des colombages et des fenêtres à petits carreaux, aux croisées peintes en noir brillant. On voyait la lumière grise ou pastel de la télévision derrière les vitres des maisons sans volets. Deux couples attendaient à l'arrêt d'autobus proche, la tête courbée, le dos au vent.

Une lanterne s'alluma sous la marquise d'un pavillon Tudor, à cinquante mètres du Bedford. Quand la porte du pavillon s'ouvrit, Terrier jeta sa cigarette française, une Gauloise, sur le plancher de la cabine. Il saisit l'Ortgies et l'arma pendant que Marshall Dubofsky, sur le perron, se retournait pour embrasser brièvement sa femme sur une joue. Un autobus à impériale vert, tout illuminé, arrivait du nord. Engoncé dans un imper mastic sans ceinture, Dubofsky se mit à courir sur ses jambes courtes. Maintenant d'une main sur son crâne un chapeau genre tyrolien en feutre vert pelucheux, il traversa au trot le jardin, se hâta sur le trottoir et arriva à l'arrêt avec trois secondes d'avance sur l'autobus. Terrier fit un petit bruit agacé avec sa salive et sa bouche. Balançant les jambes, il s'assit au volant du Bedford et mit la sûreté de l'automatique qu'il posa près de lui sur la partie gauche de la banquette. Pendant ce temps les deux couples et Dubofsky montaient dans l'autobus. Le véhicule repartit. Terrier lui laissa prendre un peu d'avance.

Dans le centre de Worcester, il y a une place qui est le terminus de plusieurs lignes d'autobus. En même temps qu'il garait le Bedford,

Terrier regarda Dubofsky entrer dans un cinéma qui est là et qui passait un double programme, un *thriller* américain médiocre avec Charles Bronson et une comédie britannique régionaliste en noir et blanc avec Diane Cilento. Quand les passagers du bus eurent fini de s'égailler, la place se trouva déserte. En face du cinéma, un *pub* dénué de tout pittoresque et ressemblant plutôt à une grosse laverie automatique, jetait sur le trottoir des flaques de lumière jaune, à travers ses vitres dépolies. Dans son cube de verre au fond du hall, la caissière du cinéma tricotait.

Une fausse rousse vêtue d'un trois-quarts en pseudo-fourrure acrylique rouge coquelicot, avec un rouge à lèvres écarlate, trop de noir aux yeux et des bottes à très haut talon en plastique noir, sortit de la salle de projection et quitta le cinéma. Un sac rouge en bandoulière, elle avait les mains dans les poches et une expression maussade et calculatrice. Dubofsky la suivait à vingt mètres et jeta un regard furtif du côté du *pub*.

Quand la fille et l'homme se furent éloignés du cinéma et se trouvèrent près de tourner un coin de rue, Terrier embraya, les rattrapa et les dépassa. Juste avant que la rousse atteigne l'intersection, il vira, se rabattit aussitôt contre le trottoir et stoppa. La fille avait franchi le coin, elle le dépassa, tête basse. Laisant tourner son moteur, Terrier ouvrit sa portière gauche et descendit sur le trottoir, l'Ortgies à la main. Dubofsky faillit le heurter. Leurs regards se croisèrent, Dubofsky ouvrit la bouche pour hurler, Terrier tira très vite une balle dans la bouche ouverte et une autre à la racine du nez.

Au bruit discret des départs, la rousse se retourna, Terrier s'était retourné aussi et ils se trouvèrent face à face dans l'instant où le crâne de Dubofsky, fendu, troué et mis en morceaux comme une coquille d'œuf dur, heurtait le trottoir avec un bruit grumeleux. Et Terrier fit deux pas en avant et tendit le bras et appuya le réducteur de son sur le cœur de la fille et pressa une fois la détente, la fille sauta en arrière, ses intestins se vidant bruyamment, et tomba morte sur le dos. Terrier remonta dans le Bedford et s'en alla.

Il tourna de nouveau à gauche et fila vers l'ouest, par une grand-rue commerçante absolument déserte où le vent violent pourchassait des feuilles de journal souillées. Derrière les vitrines obscures, il y avait des centaines de costumes vides, des milliers de chaussures vides, des milliers d'étiquettes carrées en carton où figuraient des prix en livres sterling ou parfois en guinées.

Bientôt le Bedford rejoignit une autoroute. Il passa vers minuit à la hauteur d'Oxford. Plus tard il atteignit Londres.

Terrier était descendu à l'hôtel Cavendish. Il gara le petit fourgon au parking de l'établissement, monta dans sa chambre et tira du bar automatique individuel une demi-bouteille de Champagne espagnol. Il

but un verre, puis déversa le reste du vin mousseux dans le lavabo et jeta la bouteille dans un coin de la chambre. Il ouvrit une boîte de *strong ale* Watney's et la sirota allongé sur le lit, le buste droit, en fumant deux ou trois cigarettes. Il était presque complètement immobile et ne paraissait pas avoir sommeil. Ensuite il se releva, démontra l'arme, la nettoya méticuleusement et la rangea dans une boîte en carton. Il fuma encore une cigarette, puis se mit en pyjama, se coucha et éteignit.

Une Jamaïcaine apporta ponctuellement son petit déjeuner à Terrier à 8 h 30. L'homme mangea vivement. Ses traits étaient un peu tirés, ses yeux un peu cernés, le bord de sa paupière était rougeaud. Il déposa dans le couloir le plateau. Il fit sa toilette et s'habilla. Il achevait de nouer une cravate en tricot bleu marine sur une chemise bleu clair quand on frappa à la porte onze coups rapides, puis trois autres. Terrier enfila la veste de son complet gris et alla ouvrir. Un jeune type entra, blond et gras, avec des favoris, et le même écusson sur son blazer et sa cravate verts.

— Vous saviez qui était cette fille ? demanda-t-il après avoir refermé la porte.

Terrier haussa les épaules. Le jeune type sentait la lotion après-rasage. Il avait de gros yeux gris. Il sourit mollement.

— C'est encore mieux, dit-il. La police interroge l'épouse. Vous avez l'arme ?

D'un mouvement de la tête, Terrier lui indiqua la boîte en carton. Le jeune type blond à favoris la mit sous son bras.

— Au revoir, dit-il.

— Peut-être.

Le blond sourit. Il sortit et referma la porte sans faire aucun bruit. Terrier haussa encore les épaules. Dans un cendrier orné d'une publicité pour une chose nommée *Younger's Tartan* qui était sans doute de la bière, il fit brûler une photographie de Dubofsky qu'il détenait. Il jeta les cendres dans les cabinets, puis descendit avec ses bagages, qu'il laissa à la consigne de l'hôtel. Il régla sa note, prit le petit fourgon Bedford au parking et alla le restituer au garage où il l'avait loué, à Camden, dans le nord du Grand Londres. Il faisait froid et sec. Toujours du vent. Terrier revint en autobus dans le centre, du côté de Soho. Il fit quelques emplettes, se promena. Greek Street était pleine de Chinois. Dans une officine poussiéreuse, un vieillard proposa à Terrier un disque pirate de la Callas, mais Terrier le possédait déjà.

Il retourna à pied à l'hôtel Cavendish en milieu d'après-midi, y prit ses bagages. Un taxi le mena à l'aéroport. Beaucoup de policiers et de militaires se tenaient aux accès et contrôlaient les véhicules et les personnes, à cause d'une recrudescence récente du terrorisme nationaliste irlandais.

L'avion décolla avec vingt minutes de retard et se posa en début de soirée à Roissy-Charles-de-Gaulle. Vers 21 h 30, un taxi français déposa Terrier au pied de son immeuble, boulevard Lefebvre, en face

du parc des Expositions, non loin de la porte de Versailles.

Terrier monta à pied. Il n'y avait pas d'ascenseur. Le logement de l'homme était un studio mansardé sous les combles, au sixième étage. Le téléphone sonnait à l'intérieur quand Terrier atteignit son palier. Comme Terrier ouvrait et entraît, l'appareil cessa de sonner. L'homme referma la porte derrière soi ; donna de la lumière et demeura un instant immobile, son sac de voyage posé par terre près de lui.

La pièce unique, flanquée d'une cuisinette et d'un cabinet de toilette avec douche, était meublée sommairement. Un lit blanc, un tapis beige à longs poils, deux fauteuils en plastique blanc, une table basse, c'était à peu près tout. Un gros lampion sphérique en papier pendait du plafond et, en guise de lampe de chevet, un spot en tôle noire était fixé au mur près du lit avec un crochet X. Contre le mur du fond, des livres en édition de poche et des disques étaient empilés par terre. Un noir barbu, en complet tabac et chemise jaune canari à col roulé, était assis dans un des fauteuils blancs.

— C'est moi, dit-il.

— Tu m'as fait peur, dit Terrier.

— Excuse-moi.

Terrier prit son sac et s'avança dans le studio.

— Comment es-tu entré ?

— Tu rigoles, Christian ? demanda le Noir.

Terrier posa son sac sous une fenêtre. Il gagna la cuisinette, mit dans un verre ballon des glaçons sur quoi il versa de la vodka puis quelques gouttes de jus de citron. Il se servit pour lui-même une bière Mutzig trop froide. Il revint dans le studio, tendit le ballon de vodka au Noir qui demeurait assis mais avait allongé les jambes, et portait des chaussettes de fil noires et des chaussures en maroquin très souple. Les deux hommes trinquèrent.

— Oui ? demanda Terrier.

— Il y a des bruits qui courent. Tu te retires, Christian ? demanda le Noir à Martin Terrier.

— Qui dit ça ?

— M. Cox.

— Il t'a dit ça ?

— Il l'a dit à quelqu'un. Ça l'ennuie énormément.

— C'est lui qui t'envoie ?

Le Noir secoua la tête sans sourire.

— Cox est un tordu, une larve et un enculé, observa-t-il. Je suis venu t'attendre parce que je voulais être sûr que personne ne t'attendait.

— Pourquoi ?

— C'est moi qui t'ai recruté, dit le Noir.

— Et alors ?

Le Noir secoua la tête d'un air absent.

— Il y a des types qui montaient des maquis en Asie, dit-il. Quand la conjoncture a changé, il a fallu qu'ils larguent tout. Certains l'ont pris mal. Certains sont encore en psychanalyse. Certains étaient devenus bouddhistes. Tu te rends compte ? A ce point. (Il avala une gorgée de vodka citronnée.) Je n'en suis pas du tout à ce point. Tout de même, c'est moi qui t'ai recruté.

Le téléphone sonna. Terrier décrocha. A l'autre bout du fil, c'était M. Cox.

— Je viens de rentrer, dit Terrier. C'était bien.

— Oui. Je vous remets l'argent directement, cette fois.

— Bon, dit Terrier. (Il avait froncé un peu les sourcils.)

— Rue de Varenne, dit M. Cox. Demain matin, 9 heures.

— Bon, dit encore Terrier.

Il raccrocha et jeta un coup d'œil au Noir qui appuyait le bout de ses index sur les ailes de son nez et se balançait légèrement dans le fauteuil. Terrier décrocha de nouveau, ne porta pas le combiné à son oreille.

— On se reverra.

Le Noir soupira, ramassa par terre un manteau noir et se dirigea vers la porte.

— Cox essaiera d'abord de te convaincre, dit-il en marchant. Ne coupe pas les ponts. En cas de gros problème, tu sais où me joindre.

— Oui.

— Je ne reste pas dîner, déclara le Noir en ouvrant la porte. Tu ne me dis pas ce que tu penses. Tu te méfies de moi. Je suis offensé, Christian.

— Salut, dit Martin Terrier et le Noir sortit et ferma la porte sur lui et Terrier forma un numéro en écoutant décroître les pas du Noir dans l'escalier et il écouta les sonneries à l'autre bout du fil, il y en eut beaucoup avant qu'Alex décroche.

— Ah ! Tu es rentré ! s'écria-t-elle d'une voix heureuse et essoufflée. J'avais peur que tu ne reviennes que demain. En fait, j'étais dans l'escalier, j'allais au cinéma. Tu me rejoins ?

— Non. Je n'ai pas dîné. Viens en sortant du cinéma.

— Tu es fou ! J'arrive tout de suite !

— Non, dit encore Terrier. Je dois dîner avec quelqu'un.

— Une dame ou un monsieur ?

— Un type. Viens vers minuit et demi.

— Ah. (Il y avait de la déception dans la voix d'Alex.) Je ramène Soudan ? demanda-t-elle.

— S'il te plaît.

— Je t'aime. Tu m'as manqué.

— Oui. Moi aussi. A tout à l'heure.

Ils raccrochèrent. Terrier but lentement sa bière, debout, sourcils froncés. Puis d'un pas vif il alla poser le verre dans l'évier de la cuisinette et ouvrir un placard qui contenait un peu de vaisselle et un coffret de bois. Il prit le coffret, qui contenait un pistolet automatique Heckler & Koch HK4 à canons interchangeables. Il vérifia la propreté des différentes parties de l'arme, puis la monta avec un canon de calibre. 32 ACP et un magasin adéquat. Il alla mettre l'automatique sous l'oreiller de son lit, puis regagna la cuisinette où il but une autre bière et dîna debout d'une boîte de saucisses aux lentilles et d'un morceau de gruyère.

Quand Alex entra avec sa clé, Terrier avait fini depuis longtemps ses rangements. Assis dans un fauteuil, il lisait un roman de science-fiction en écoutant RTL sur un petit récepteur.

Alex était une brune de vingt-sept ans aux cheveux courts, avec des yeux bleus frappants, des pommettes hautes et une belle ligne de cou et de mâchoire. Elle était grande avec de longues cuisses et des seins presque aussi fermes que ses cuisses, et présentement vêtue d'un tailleur-pantalon trois-pièces gris clair, avec une chemise blanche. Elle avait un sac de cuir blanc à l'épaule, et à la main un panier d'osier rectangulaire muni d'un couvercle. Soudan miaula dans le panier. Alex embrassa Terrier qui lui rendit son baiser.

— C'était bien, ton film ?

— De la merde. Je suis sortie avant la fin et j'ai pris un verre en attendant de venir. C'était bien, ton dîner ?

Terrier haussa les épaules. Il prit le panier, le posa par terre et l'ouvrit. Soudan prit pied sur le sol et commença d'arpenter le studio en reniflant et en posant un regard froid sur les choses. Enfin il passa dans la cuisinette et se mit à manger dans l'écuëlle que Terrier avait empli pour lui. Pendant ce temps Alex s'était approchée de la table basse où se trouvaient les paquets-cadeaux.

— Tu es gentil, dit-elle.

— Ce sont des cadeaux d'adieu, dit Terrier.

— Pardon ?

— Ça n'a rien à voir avec toi. Ça n'a rien à voir avec rien. Je t'avais dit que je devrais partir brusquement un jour, et seul. Tu te souviens. Eh bien, ça y est.

Alex repoussa les cadeaux vers le bout de la table, d'un air calme et rêveur. Il lui fallut trois allumettes pour que sa Benson & Hedges prenne.

— Tu as trouvé mieux ? demanda-t-elle.

— Pas du tout, dit Terrier. Pas du tout. Il n'y a pas d'autre femme.

Entre ses dents, Alex poussa un juron obscène. Terrier la regarda en silence, puis alla emplir un verre de vodka dans la cuisinette. Quand il revint Alex était penchée sur les livres empilés contre le mur

et fourrait des volumes sous son bras.

— Ça, c'est à moi, disait-elle. Et ça. Et ça. Et ça. (Elle se retourna sans se redresser et adressa un clin d'œil à Terrier.) O.K., dit-elle. Comme convenu. Pas de questions. Pas de chichis. O.K.

— Bien, approuva Terrier. Tu peux prendre tous les bouquins, je ne les emporte pas.

Il alla éteindre la radio. Alex, des livres dans les bras, revint vers la table basse en trébuchant légèrement. Elle cogna le bord de son verre contre ses dents quand elle le vida. Les glaçons tintèrent. Dans sa précipitation, elle s'était mouillé la lèvre supérieure et le dessous du nez.

— Je t'appelle un taxi, dit Terrier. N'oublie pas tes cadeaux.

Alex éclata de rire. Elle laissa tomber le verre qui ne se brisa pas sur la moquette, elle se précipita dans la cuisinette, fouilla dans un tiroir et revint avec un couteau à découper. Le poing contre son ventre, elle braquait la lame droit devant elle. Ses dents étaient découvertes et son maquillage se défaisait.

— Arrête, souffla Terrier sans bouger.

— Sale con.

Elle avança d'un pas. Terrier fit porter son poids sur sa jambe gauche et réunit les doigts tendus de sa main droite, le bras droit un peu plié. Mais la jeune femme secoua la tête avec violence et se contenta de jeter le couteau du côté de la fenêtre. Il claqua contre la vitre et tomba par terre. Alex secoua encore la tête.

— Tu emmènes Soudan, dans ta nouvelle vie ?

— Oui.

— Il n'aimera pas ça.

— Mais si.

— Christian, dit Alex, laisse-moi ce pauvre chat. En souvenir. S'il te plaît. (A présent des larmes lui coulaient sur la figure mais elle ne semblait pas le savoir, elle souriait.)

— Tu dis des bêtises.

Alex hocha la tête. Terrier décrocha le téléphone et appela un taxi. Il fallait attendre cinq minutes. Il resta debout. Alex rassemblait ses affaires et ses cadeaux.

— Soudan ne sera pas heureux avec toi, affirma-t-elle. Tu es un anormal. Tu as quelque chose d'infirmes dans la tête. J'ai essayé. Nom de Dieu ! j'ai essayé !

Elle ne dit pas ce qu'elle avait essayé. Avant de sortir, en passant devant Terrier, elle se haussa sur la pointe des pieds et lui cracha maladroitement à la figure.

L'appartement de la rue de Varenne était un duplex installé sur les arrières d'un ancien hôtel particulier, dans une cour pavée, au-dessus d'écuries transformées en garages privés. Dans la cour, au-dessus de la sonnette, on lisait un nom, *Lionel Perdrix*, sur un rectangle de bristol encadré. Quelques secondes avant 9 heures, Terrier donna sept petits coups de sonnette, poussa le portillon et monta la volée de marches extérieures. La télécommande de la porte d'entrée laquée de blanc bourdonna et cliqueta, Terrier poussa le battant, le referma derrière lui et monta encore une volée de marches recouvertes de moquette grise. Il déboucha dans le vaste duplex blanc et gris parsemé de meubles très modernes et d'œuvres d'art pop, op, et cinétique.

M. Cox était assis au bord d'un gigantesque canapé de cuir blanc, le dos tourné à un mur aveugle, une loggia plafonnant au-dessus de sa tête. Un petit type aux yeux noirs, les mains dans les poches d'un pardessus gris, s'appuyait de l'estomac à la balustrade de la loggia et ne quittait pas Terrier du regard.

Penché sur une table basse laquée de blanc qui ressemblait à un caillebotis, M. Cox mangeait un copieux *brunch* composé d'œufs, de bacon, de saucisses grillées, de petites crêpes ventruées et de sirop d'érable, accompagné de café noir.

— Je n'ai pas eu le temps de déjeuner ce matin, observa-t-il comme Terrier approchait. Ni de beaucoup dormir, d'ailleurs. J'ai dû discuter de votre cas, Christian.

Il tapota ses lèvres poisseuses de sirop avec un mouchoir en papier et regarda Terrier d'un air navré. Grand et viandu, il avait un gros visage rose, un petit nez et une petite bouche boudeuse. Ses cheveux courts blond filasse était impeccablement taillés. Il n'avait pas ôté son pardessus en poil de chameau. Une écharpe écossaise jaune et bleu se tortillait près de lui sur le canapé. Terrier ouvrit son manteau de cuir brun, ne l'ôta pas et s'assit en face de Cox dans un fauteuil énorme assorti au canapé.

— Il est armé, observa le petit type de la loggia sans quitter Terrier du regard.

M. Cox adressa à Terrier une grimace amicale.

— Pourquoi avoir tué la fille aussi ? demanda-t-il.

— Ça pose un problème ?

— Du tout. C'était sa maîtresse. Aucune importance. Je demande comme ça. Vous n'avez jamais tué personne d'autre que vos cibles.

— J'étais pressé.

— Je vois, dit M. Cox. Vous dites ça pour plaisanter mais c'est probablement la raison.

— Je ne plaisante pas, dit Terrier.

M. Cox enfourna un bout de crêpe dégoulinant de beurre fondu et de sirop, puis secoua la tête, paupières baissées. Il se pencha en soupirant et en mâchant et ouvrit une serviette de cuir posée au pied du canapé. Il en tira sans hâte un paquet brun qui ressemblait à une grosse rame de papier et qu'il poussa sur la table en direction de Terrier. Celui-ci soupesa le paquet. Il regarda M. Cox.

— Il y a un bonus, dit M. Cox. (A de tels détails de langage on pouvait apercevoir que le français n'était pas sa langue maternelle. Au reste il n'avait aucun accent.)

— Merci.

— Le bruit court que vous vous retirez, Christian.

— Le bruit court ? Ça m'étonnerait.

— Vous avez vendu votre voiture, vous en avez acheté une autre, vous avez donné congé pour votre logement. Diverses autres choses.

— Bon, dit Martin Terrier. Je me retire.

— Il ne semble pas que vous allez travailler pour d'autres. Vous allez simplement vous retirer. Je comprends ça très bien. Vous auriez dû m'en parler, toutefois. Vous ne pouvez pas disparaître sans préavis.

— C'est pourtant ce que je vais faire.

— Nous ne sommes pas d'accord, observa M. Cox. Evidemment on ne peut pas vous contraindre, pas avec le genre de travail que vous faites.

— C'est ce que j'ai pensé. (Terrier sourit.)

— La compagnie a un projet important en préparation, dit M. Cox. Un seul, en ce qui vous concerne. Ensuite vous pourrez vous retirer. J'ose dire que nous vous faciliterons la vie. Vous savez que nous pouvons vous la faciliter. Ou bien, au contraire, nous pouvons vous créer beaucoup de difficultés.

— Je ne vous conseille pas d'essayer de m'emmerder. (Terrier sourit de nouveau.)

— Pour ce projet que nous avons, vous pouvez faire votre prix. Voulez-vous que nous disions cent cinquante mille francs français ?

Terrier secoua la tête.

— Deux cent mille, dit M. Cox.

Terrier se leva, le paquet brun sous le bras.

— Désolé. A aucun prix. Maintenant, je m'en vais.

D'un pas assez nonchalant, il recula jusqu'à l'escalier, le paquet sous son bras gauche, le bras droit à demi plié. Ses yeux bleus allaient et venaient de M. Cox au petit type de la loggia.

— Tant pis, dit M. Cox. Bonne route. Si vous souhaitiez reprendre contact avec moi, passez une petite annonce dans *Le monde*, à la

rubrique « l'agenda du Monde ». N'essayez jamais de reprendre contact par d'autres voies.

— Adieu, dit Terrier.

Il descendit, sortit, traversa la cour pavée, franchit un passage couvert, puis un porche. Il se dirigea vers la Seine, héla un taxi Mercedes qui passait, se fit conduire à Barbès, prit le métro, changea deux ou trois fois de direction et se retrouva à l'air libre à la station Notre-Dame-de-Lorette. Il avait pris rendez-vous avec son homme d'affaires pour 11 heures, il était donc en avance, il attendit au comptoir d'un café, devant un express à goût de cuir.

Faulques, l'homme d'affaires, habitait un rez-de-chaussée de la rue de la Victoire, au fond d'une cour, deux pièces exiguës dont l'une lui servait de bureau. Il laissait parfois la porte de communication entrebâillée, de sorte qu'on apercevait dans l'autre pièce un lit mal fait aux draps grisâtres. Faulques était petit, laid, chauve, avec des points noirs et une petite moustache débile et malpropre ; hiver comme été il recevait les gens en bras de chemise, son pantalon à chevrons retenu par des bretelles élastiques étroites à pince qui se croisaient dans son dos ; il était volubile et agité et fumait des Toscanelli durs comme des cailloux qui s'éteignaient tout le temps.

— Je n'inspire pas confiance, avait-il dit un jour à Terrier. On se méfie de moi parce que j'ai l'air miteux. Si ! Si ! j'ai l'air miteux, monsieur Charles, j'ai l'air d'un margoulin ! avait-il clamé bien que Terrier n'eût pas essayé de le contredire. Un bon conseiller financier devrait avoir l'air prospère. C'est ce que pensent les gens. Mais moi, je n'ai pas le temps. Vous voulez savoir pourquoi ?

— Oui, avait dit Terrier avec patience.

— Parce que je m'occupe tout le temps de l'argent, avait dit Faulques d'un air triomphant. Je le fais rouler. J'aime ça. Rien d'autre ne m'intéresse. Ni la bouffe, ni la baise, ni m'habiller un peu mieux, ni rien. Vous comprenez ce que c'est, d'avoir une seule chose en tête ?

— Peut-être.

Faulques avait secoué la tête d'un air incrédule, puis montré à Terrier une photo de ses deux filles, des adolescentes qu'il voyait une fois par mois (il était divorcé).

A 11 heures Terrier sonna chez Faulques, lui remit l'argent liquide contenu dans le paquet brun et lui donna des instructions détaillées. Faulques prit des notes et hasarda quelques remarques. Puis Terrier ressortit.

Il s'était mis à tomber une petite neige mince et fondante qui se changeait en eau en touchant le sol. Terrier reprit le métro jusqu'à Opéra et rentra chez lui en taxi.

En accédant à son palier, Terrier vit que la porte de son logement était légèrement entrebâillée. Il se laissa tomber sur un genou en tirant

le HK4 de sous sa veste. Braquant l'arme à deux mains sur l'embrasure, il demeura immobile un moment. Il respirait lentement par la bouche pour mieux entendre. Il n'entendit rien que les bruits lointains de la rue et le piano du troisième étage sur quoi on tentait vainement et obstinément d'exécuter sans faute les douze premières mesures de la sonate dite pathétique.

Soudain Terrier se précipita en avant, ouvrit la porte d'un coup d'épaule et alla bouler au milieu du studio. Allongé sur le dos, et après que son regard et le canon de son automatique se furent vivement braqués en tous sens, l'homme se détendit lentement, abaissa les bras. Ses mains jointes et son arme vinrent reposer sur ses cuisses. Il n'y avait personne dans le logement. Le pianiste du troisième avait abandonné son effort et l'on n'entendait même pas le tic-tac du réveil. En effet, le réveil était cassé. Les meubles étaient cassés aussi, les fauteuils éventrés, la literie lacérée, l'électrophone démantibulé. Les bagages de Terrier avaient été éviscérés au couteau et ses affaires éparpillées à travers le studio, déchirées et souillées. Dans la cuisinette, les portes des placards avaient été arrachées et la vaisselle fracassée.

Terrier se remit debout, rentra le HK4 dans son étui d'épaule en toile et ferma la porte d'entrée ; elle n'avait pas été forcée. Il passa dans la cuisinette. Il y avait sur le lino un sale magma de moutarde, de farine, de sucre, d'épices, d'alcools, de vaisselle brisée et d'ordures.

— Soudan ! appela doucement Terrier.

Il fit de petits bruits avec sa bouche pour inciter le matou à se montrer. Ses sourcils étaient froncés. Il alla regarder sous le lit, revint vers la cuisinette en jurant entre ses dents.

Il y avait sur le haut du réfrigérateur un petit trousseau de clés posé sur une feuille de papier quadrillé. Terrier examina les clés et le message, sur le bout de papier, qui disait : « Je prends Soudan. Crève. » Alex avait même signé.

Terrier mit les clés dans sa poche et secoua la tête. Ses sourcils se défroncèrent. Il s'esclaffa en silence, secoua encore la tête en considérant le gâchis d'un air morose.

Il lui fallut près de trois heures pour nettoyer et ranger. Il mit de côté celles de ses affaires qui étaient intactes. Les autres furent remises dans les bagages éventrés que Terrier sangla avec de la ficelle et descendit aux ordures en même temps que le reste du merdier. Il dut faire plusieurs voyages. Il profita d'un de ces trajets pour pousser jusqu'à un Prisunic proche où il acheta une valise et un sac. Il y rangea, quand il fut remonté, les possessions qui lui restaient.

Puis ses lèvres se pincèrent. Il décrocha le téléphone intact et forma un numéro. La communication s'établit aussitôt après la première sonnerie.

— Bonjour, ne raccrochez pas, fit la voix d’Alex. Vous êtes en communication avec Alexa Métayer. Je suis absente pour quelques heures. Au top sonore, vous pourrez indiquer votre nom et votre numéro de téléphone, afin que je puisse vous rappeler dès mon retour.

Terrier haussa les épaules et raccrocha. Il acheva ses tâches, puis reprit le téléphone pour appeler son propriétaire qui logeait dans l’immeuble même, au premier étage. Pendant que l’homme montait, Terrier appela son garage pour dire qu’on lui amène sa voiture.

— Oh ! là, là, déclara le propriétaire en voyant les dégâts et il poussa un sifflement.

— Je laisse tomber cette histoire de reprise, dit Terrier. Je vous laisse ce qu’il reste de mobilier. D’accord comme ça ?

— Bon, oui, dit le propriétaire après un instant de réflexion. Je veux pas être chien. Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Une nana qui s’est énervée. Vous savez ce que c’est.

— La jolie brune ? (Le propriétaire eut une moue sagace.) On croirait pas, à la voir. Je l’ai vue qui s’en allait, en fin de matinée. Je ne sais pas quand elle est arrivée, par exemple.

Il adressa un clin d’œil à Terrier. Terrier lui tourna le dos. Le téléphone sonna. Terrier décrocha.

— Je voudrais joindre Luigi.

La voix était chuintante, métallique, anormalement aiguë. Le type (ou la fille) à l’autre bout du fil utilisait un gadget genre *vocoder* pour déformer le son, ou bien c’était un muet rééduqué.

— Quel numéro demandez-vous ? demanda Terrier.

On coupa la communication. Terrier raccrocha. Un instant plus tard le téléphone se remit à sonner.

— Allô ?

— Je ne parviens plus à joindre Luigi Rossi, dit la voix déformée. Je suis furieux. Quelqu’un devra payer pour ça. Peut-être vous.

— Expliquez-moi ça, dit Terrier.

Il y eut un bruit qui était peut-être un gloussement, puis la communication fut coupée. Cette fois on ne rappela pas. On sonna à la porte ; mais c’était seulement le type du garage qui venait dire que la DS 21 était devant la porte. Terrier empocha ses clés de voiture, donna un pourboire à l’ouvrier qui s’en alla. Un moment plus tard, Terrier et son propriétaire descendirent l’escalier ensemble.

— On vous regrettera, disait le propriétaire. Vous étiez le locataire idéal. Calme, silencieux, tout. Si je comprends bien – (il adressa à Terrier un sourire complice) – vous aviez des drames secrets...

— Je n’appelle pas ça un drame, dit Terrier.

Il était 17 h 30. Terrier fourra ses bagages sur la banquette arrière de la DS 21 usagée, prit le volant et démarra. Il descendit la contre-

allée en direction de la porte de Versailles, puis se glissa dans la circulation qui était lente et très abondante. Une vieille Ford Capri gris pâle avec un capot noir mat le prit en filature.

Pour aller rejoindre l'autoroute du Sud, Terrier fit demi-tour au milieu de la porte de Versailles embouteillée. Il remarqua qu'une Ford Capri en faisait autant. A travers le flot d'autos et de gaz d'échappement, il se traîna par les boulevards extérieurs jusqu'à la porte d'Orléans, puis dans l'accès à l'autoroute et sur l'autoroute elle-même. La Capri était toujours en vue.

Vers 18 h 30, Terrier n'était qu'à une trentaine de kilomètres de Paris, mais à présent la circulation devenait fluide. La Capri était toujours en vue, loin derrière. Terrier monta à 125 km/h et la Capri en fit autant. Il laissa tomber sa vitesse jusqu'à 90 km/h. La Capri demeura à bonne distance.

En approchant de l'aire de stationnement d'Achères, Terrier ralentit encore. Il considéra le jour tombant et la circulation. Il faisait encore clair et il passait encore beaucoup de véhicules. Terrier ne s'arrêta pas, reprit de la vitesse, maintint ensuite une allure régulière. De loin en loin, il jetait un coup d'œil à son rétroviseur. La nuit tomba.

Vers 22 h 30, Terrier n'était pas très loin de Poitiers. A la vue d'un panneau signalant une aire de ravitaillement, il donna un coup de frein léger et long. Son ralentissement fut progressif et ses feux stop brillèrent un grand instant. Il quitta l'autoroute, alla s'arrêter sous le portique du poste d'essence et fit faire le plein et diverses vérifications et nettoyer son pare-brise.

La Capri aussi avait besoin de carburant. Elle vint se ranger sous le portique à quelque distance de la DS. Terrier alla pisser aux toilettes de la station-service. En revenant vers sa voiture, il passa derrière la Capri et jeta un coup d'œil à son suiveur qui n'était pas descendu de son auto. C'était un grand jeune homme maigre au teint blafard, avec une veste de cuir noir, des lunettes noires, un chaume de cheveux noirs hérissés sur la tête. Terrier rejoignit sa DS, paya le pompiste, se remit au volant. Un peu de neige fondante tourbillonnait dans la lumière orangée des lampadaires. Terrier démarra et alla se ranger au parking, derrière le restaurant self-service.

L'intérieur du restaurant était tout en plastique orange et noir et il n'y avait plus aucun dîneur. Ce n'est pas le genre d'endroit où l'on s'attarde à manger. Pendant que Terrier mettait des nourritures sur son plateau, il vit du coin de l'œil la Capri qui gagnait à son tour le parking. Elle s'arrêta et son conducteur n'en sortit pas.

Pendant que Terrier mangeait, une Volvo se rangea au parking. Une femme brune d'une quarantaine d'années, assez jolie, avec une

peau fine, en descendit et entra au restaurant avec deux enfants. Ceux-ci chipotèrent. La femme les tança et les cajola avec calme, patience et fermeté. Terrier l'observait. Il avait une expression attentive et approbatrice. Les caprices des deux mômes lui faisaient pincer un peu les lèvres.

Quand il eut fini de manger, Terrier regagna sa DS. Il jeta un coup d'œil à la Capri, rangée à trente mètres de lui, à l'instant où une cigarette y brasillait. Il saisit la valise sur la banquette arrière, l'ouvrit sur le siège avant, y prit le coffret où il avait remis le HK4 avant de partir. Il monta sur la platine un canon. 380 ACP, garnit un magasin et l'engagea. Il mit l'automatique dans la poche latérale de son manteau de cuir et ressortit de la voiture. Il faisait froid. On voyait des espèces de congères aux confins de l'aire de stationnement. Les lampadaires orangés éclairaient peu. Dans la Capri, le jeune homme au teint blême fumait une cigarette américaine. Il jeta un coup d'œil affolé à Terrier quand celui-ci s'approcha.

— Pourquoi me suis-tu ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

Par la vitre ouverte, Terrier donna au jeune homme un coup entre les yeux avec le canon du HK4. La cigarette tomba. Groggy, le jeune homme aspirait l'air avec sa bouche mince, le visage plissé. Terrier ouvrit la portière, empoigna le jeune homme par le devant de son chandail blanc et l'arracha de son siège. Il l'étendit sur le sol. Le jeune homme essaya de se redresser. Terrier lui donna un coup de pied dans la tête et l'autre cessa de bouger. Vivement, Terrier le fouilla. D'ici dix ou quinze minutes, la jolie maman et ses chiards allaient revenir par ici et allumer leurs phares.

Le gars blafard avait dans ses poches un couteau suisse à lames multiples, des clés, un porte-monnaie en plastique, un paquet de Winston, un briquet Bic et un portefeuille du genre que les nègres vendent sur les trottoirs. Dans le portefeuille, Terrier trouva cinq cents francs en billets de cent neufs reliés par une épingle, et trois billets de dix francs usagés ; des points Mobil ; une carte d'identité, une carte de sécurité sociale, un permis de conduire, une carte grise et une attestation d'assurance automobile au nom d'Alfred Chaton, manutentionnaire, demeurant à Montreuil ; une lettre d'amour d'une fille. C'était tout. Le dénommé Alfred Chaton recommençait à bouger. Terrier lui pinça les tempes pour accélérer sa reprise de conscience, puis il l'empoigna, lui cogna la tête contre la carrosserie et, le tenant par les cheveux, lui racla la figure contre la poignée de la portière arrière. Enfin il l'assit par terre, adossé à la Capri, et le gifla.

— Arrêtez bon dieu vous êtes fou, geignit Alfred. Je sais rien. Je suis qu'un lampiste.

— Pourquoi me suis-tu ?

— On m’a demandé de le faire.

— Qui ça ?

— Des gens.

Terrier lui donna un coup de pied dans la rate. Alfred se convulsa et tomba sur le côté en se tortillant et en poussant des geignements suraigus. Terrier lui prit le nez entre le pouce et l’index, l’obligeant à respirer par la bouche et l’empêchant de crier, pendant que la brune et ses deux mômes remontaient dans leur Volvo, à cinquante mètres de là, et s’en allaient.

— Qui ça ? répéta Terrier. Tu veux que je recommence ?

— S’il vous plaît, non. Des gens. Des gens nommés Rossi. Des Italiens.

Brusquement Terrier se rappela le nom de Rossi et il se rappela Luigi Rossi à l’instant où celui-ci apparaît à moto dans les lacets de la route qui relie Albenga à Garessio en Italie du Nord et, allongé entre des rochers sous un petit affût en branches de sapin, des lunettes polaroid aux yeux, Terrier ôte le protège-neige du canon de sa Vostok et il ajuste le motocycliste, bloque sa respiration, presse la détente, et Luigi Rossi tombe sur la route mouillée et essaie de se relever, la deuxième balle de 7,62 le touche au front et des bouts de casque et de tête voltigent, Luigi Rossi retombe sur le visage sur la route mouillée, assurément mort, et Terrier regagne vivement sa 403 munie de chaînes, sur le chemin forestier, et rentre à Turin.

Il se rappelait. A l’époque il était débutant. M. Cox lui avait fait remettre 20 000 francs.

— Ils ont des prénoms, tes gens nommés Rossi ?

— Ils m’ont pas dit.

— Ils t’ont juste dit qu’ils s’appelaient Rossi, suggéra Terrier.

— Oui. Enfin, non. Je les ai entendus qui parlaient entre eux. Ils sont frères ou cousins ou quelque chose. Je ne sais pas.

— Ils sont frères ou cousins et ils ne s’appellent pas par leur prénom, ils s’appellent par leur nom de famille ?

— Je ne sais pas. Oui.

— Je pense que tu pourrais me les décrire, dit Terrier.

— Absolument, dit le jeune homme blême.

— Remonte dans ta bagnole.

Alfred Chaton se hissa dans la Capri en grimaçant de peur et de douleur.

— Qu’est-ce que vous allez me faire ? Je ne suis qu’un lampiste, bon dieu. Je vous dirai tout ce que vous voulez.

— C’est toi qui as mis mon appartement à sac ?

— Quoi ! Non. Non.

— Tu sais qui c’est ?

— Absolument pas.

Terrier le saisit au collet de la main gauche et le repoussa au fond de la Capri. En même temps il s'installa au volant, sortit son automatique et appuya le bout du canon contre la gorge du jeune homme blafard.

— Surtout, ne bouge pas du tout.

Le jeune homme battit des paupières. Terrier pressa l'allume-cigare. Le regard du jeune homme immobile suivait ses gestes.

— Je vais te carboniser un œil, dit Terrier.

— Pourquoi ? Pourquoi ! Vous êtes cinglé !

Le jeune homme se mit à pleurer. Avec un déclic, l'allume-cigare revint en arrière, prêt à l'emploi.

— On m'a dit de vous dire ça ! s'écria le jeune homme. On m'a dit de vous suivre et que vous alliez me repérer et de vous dire que j'étais payé par des gens nommés Rossi ! Je vous jure, c'est la vérité !

— Qui ?

— Je ne sais pas. Je ne les connais pas. Je vais vous les décrire.

— Pas la peine, dit Terrier.

— Les salopes ! s'écria le jeune homme blême. Ils ont prétendu que vous étiez un mec doux, que vous me bousculeriez peut-être un peu mais j'aurais qu'à dire que je suis un lampiste, et vous donner le nom des frères Rossi, vous me laisseriez tranquille ! Vous allez me laisser tranquille à présent, dites ?

— Mais oui.

Terrier recula un peu sur son siège et cessa de presser le canon du HK4 contre la gorge du jeune homme. Celui-ci se massa le cou en larmoyant.

— Ah ! Merci, merci !

— Porte ce message à M. Cox, lui dit Terrier en lui tirant une balle dans le cœur.

Terrier s'arrêta dans un motel vers minuit, à quatre-vingts kilomètres de l'endroit où il avait tué le jeune homme blême. A la réception, une fausse blonde aux traits délicats, en gros chandail bleu marine à côtes et pantalon de flanelle, lisait sous une lampe de bureau. Ses seins et ses cils étaient formidables. Terrier lui donna vingt-six ans. Elle lui donna une clé.

— Qu'est-ce que vous lisez ? demanda-t-il.

En silence, elle lui fit voir la couverture de son livre.

— C'est une histoire de voyage dans le temps, dit-elle. Vous riez ? Vous trouvez ça puéril ?

— Pas du tout. Les voyages dans le temps, je suis pour, dit Terrier. D'ailleurs, c'est ce que je suis en train de faire.

La fille lui adressa un regard las et hostile.

— Vous essayez de m'intéresser ?

— Pas vraiment, dit Terrier. Bonne nuit.

Il gagna sa chambre, se débarbouilla, se mit en pyjama, prit le téléphone et demanda le numéro d'Alex. Il était une heure du matin. S'il la réveillait, ce serait bien fait pour elle. Mais il obtint de nouveau le répondeur automatique. Il attendit le top sonore. Il n'avait rien à dire à Alex.

— Tu peux garder le chat, idiote, dit-il.

Il se mit à neiger pendant la nuit. Il faisait encore nuit et il neigeait toujours quand Terrier quitta le motel. Aussitôt après, il sortit de l'autoroute et se dirigea vers l'ouest. Le mauvais temps le retarda. Il était près de midi quand la DS atteignit Nauzac. Ici il ne neigeait pas.

A petite vitesse, Terrier parcourut l'agglomération en tous sens. A un bout de la ville, une petite usine de parfums blanche et basse avait été bâtie récemment. Dans le centre, la circulation était abondante et lente. A plusieurs reprises Terrier manqua s'engager par le mauvais bout dans des rues à sens unique. Au voisinage de la sous-préfecture se voyaient des parcmètres, la plupart ornés d'une minuscule affiche jaunâtre qui disait : *NON ! Pas de parcmètres à Nauzac !* et donnait l'adresse d'un comité d'action des riverains.

Finalement la DS quitta le centre et s'enfonça dans le quartier résidentiel où elle se gara près d'un petit immeuble cossu. Laissant tourner le moteur, Terrier sortit sur le trottoir. Un instant il demeura immobile. Il paraissait hésiter. Ses paupières ne battaient que très lentement. Soudain il gagna l'entrée de l'immeuble et examina les boîtes aux lettres du hall. Une gardienne antillaise sortit de sa loge.

Terrier se détourna.

— Vous cherchez quelque chose ?

Il se retourna vers la gardienne, secoua la tête, puis la hocha.

— M^{lle} Freux.

L'Antillaise eut l'air perplexe, puis redressa le menton.

— M. et M^{me} Freux sont décédés, dit-elle.

— J'ignorais. Leur fille ?

— M^{me} Schrader ? demanda l'Antillaise. M^{me} Schrader ? répéta-t-elle avec impatience comme Terrier ne répondait pas.

— Oui, dit enfin Terrier. (Une mince ligne blanche était apparue tout autour de sa bouche.)

— Elle habite pas très loin, annonça la gardienne. Je vais vous chercher l'adresse exacte.

Elle rentra dans sa loge, laissant ouverte sa porte vitrée. Terrier tourna les talons. Quand l'Antillaise ressortit avec un bout de papier à la main, il avait regagné la DS et démarré.

Il déjeuna dans le centre. L'extérieur de la Brasserie des Fleurs datait du xix^e siècle et avait été récemment ravalé. L'intérieur était plein de boxes garnis de cuir, de petites cloisons de bois et de panneaux de verre dépoli et décoré, et de divers autres éléments tout récents. Il y avait peu de clients. Terrier s'installa dans un box. Un serveur sexagénaire et chassieux, en blouse longue et veste noire, vint prendre la commande. Terrier le regarda fixement en commandant de l'andouillette et de la bière de Munich. Le serveur prit note, repartit. Quand il revint avec la nourriture et le demi, Terrier lui tapa sur le coude avec trois doigts.

— Tu ne me remets pas, Dédé ?

Le serveur Dédé le considéra avec méfiance, puis il aspira de l'air. Ses yeux rouges s'emplirent de larmes.

— Putain de Dieu ! chuchota-t-il.

Terrier l'invita à s'asseoir. Dédé jeta un coup d'œil furtif du côté de la cuisine et de la caisse et dit qu'il ne pouvait pas.

— J'ai la salle à m'occuper, expliqua-t-il. Martin Terrier ! Merde alors, nom de Dieu ! (Il se frotta les yeux et le front avec le torchon qui lui servait à essuyer les tables.) Tu es devenu un monsieur. Si ton père pouvait te voir !

— Ça l'agacerait, dit Terrier.

— Tu es dans les affaires ?

— C'est ça.

— Tu es revenu voir cette putain de ville. Tu es revenu leur pisser à la raie.

— Pas spécialement, dit Terrier.

Dédé hocha la tête en souriant avec méchanceté. Il regardait le vide et ne regardait plus Terrier. Celui-ci attaqua son andouillette, qui

était caoutchouteuse.

— Faut pas rester, tu sais, chuchota Dédé.

— Pardon ?

— C'est un coin pourri, ici. Ton père et moi, on aurait fait de grandes choses, si seulement on était restés à Paris. Faut pas vivre ici.

— D'accord.

— Dédé ! gueula, du côté de la caisse, une sorte de gérant, un petit homme avec une gueule de rat et une moustache à trois poils.

Dédé grogna, hocha la tête à l'adresse de Terrier, et s'en alla en traînant les pieds. Terrier se força à manger la moitié de ce qu'on lui avait servi, ne prit ni dessert ni café, déposa sur la table le montant du ticket de caisse augmenté d'un gros pourboire, et quitta la brasserie sans revoir Dédé.

Dans la DS, il consulta le guide Michelin. Nauzac disposait d'une demi-douzaine d'hôtels de basse catégorie, et de deux établissements plus ambitieux, mais vétustes. L'un des deux avait droit au pictogramme noir qui signifie « tranquille », et l'autre au même en rouge qui signifie « très tranquille ». Terrier démarra en direction du second hôtel.

C'était, au fond d'un petit parc à la française, un grand bâtiment de pierre calcaire, couvert en ardoise, avec beaucoup de clochetons et de grands volets de bois sur quoi la peinture s'écaillait. Entre les graviers, l'allée d'accès était bourbeuse. Une bouteille vide de Kronenbourg traînait sur la pelouse centrale à côté d'un lutin en céramique et il y avait dans l'air des effluves de graisse cuite. A l'intérieur, c'était un peu mieux, mais poussiéreux, avec beaucoup de tapis, de tentures, de bois verni, un jeune réceptionniste en veste bordeaux et, en guise de chasseur, une femme de chambre très bien peignée à qui Terrier abandonna son sac de voyage. On atteignit le second et dernier étage par un ascenseur très étroit, manifestement rajouté sur le tard au bâtiment. La chambre était vaste et haute de plafond, avec des moulures, un très grand lit, des meubles anciens. Il y avait des traînées de rouille dans la baignoire, mais elle était énorme et massive. Pas de mini-bar. Terrier se fit monter une bouteille de J&B, de la glace et un *pack* de *ginger ale*, ainsi qu'un annuaire du département. Il se versa un verre, prit le téléphone et appela Anne.

— Anne Schrader à l'appareil, dit-elle. J'écoute.

— C'est Martin, dit Terrier.

— Allô ? Quel numéro demandez-vous ?

— Anne, c'est Martin Terrier. Je suis en ville.

— Il y a erreur, dit la voix neutre et Anne coupa la communication.

Terrier poussa un soupir léger. Après un instant d'immobilité, il consulta l'annuaire à la rubrique professionnelle, trouva le numéro de

l'entreprise Freux de matériel électrique. (Il s'agissait en fait d'une petite usine utilisant exclusivement de la main-d'œuvre pour monter des électrophones à partir de platines fabriquées ailleurs.) Il appela et demanda Félix Schrader. On lui demanda de la part de qui. Il se nomma. On lui passa Félix.

— Tintin ! s'exclama Félix Schrader. Martin Terrier ! C'est vraiment toi ? Où es-tu ? (Sa voix était mal placée. Il essayait de jouer les barytons et dérapait vers la haute-contre à la fin de chacune de ses exclamations.)

— En ville. Je suis revenu.

— Revenu ? Pour de bon ?

— Je ne sais pas encore.

— Formidable ! (Félix paraissait vraiment content.) On se boit un pot ? Attends ! (Terrier attendit.) Ça te dirait de venir bouffer à la maison ? demanda Félix après un instant.

— Je crains d'abuser.

Félix dit à Terrier que pas du tout, pas du tout, faut venir, ce soir même.

— Dis donc, demanda-t-il, tu sais que j'ai épousé Anne Freux ?

— On m'a dit. Compliments.

— Pas de quoi. Je vais te donner l'adresse. Huit heures ce soir, d'accord ?

Terrier dit que c'était d'accord, nota l'adresse. Il s'étendit sur le lit, son verre à portée de la main, ses mains sous sa nuque. Plus tard il s'éveilla brusquement, baigné de sueur et la bouche pâteuse. Il faisait nuit derrière la fenêtre et dans sa chambre. Il alluma. Dans la glace de l'armoire, son reflet jaune le considéra avec méfiance. Il était juste sept heures du soir.

A cause des dégâts causés à sa garde-robe lors du sac de son logement, Terrier n'avait pas grand choix pour ce qui était de s'habiller. Il passa dans la salle de bains avec un complet bleu poudre, une chemise bleue et une cravate à rayures bleues. Il se doucha, se rasa et se changea. Il eut beau se brosser les dents avec force, il ne put se débarrasser d'un goût de métal qu'il avait dans la bouche.

Le hall de l'hôtel était brillamment illuminé quand Terrier descendit, et des gens se dirigeaient vers le bar en devisant. C'étaient deux ou trois couples cossus, et un groupe de types aux voix fortes. Tout ce monde avait manifestement plus de quarante-cinq ans et pas mal d'argent.

Un comptoir vendait des journaux et des cigarettes, et des bibelots. Terrier acheta des Gauloises et jeta un coup d'œil aux journaux. Une mauvaise photographie d'Alex était en première page de *France-Soir*. Terrier acheta le journal et gagna sa voiture garée dans l'allée. Il consulta sa montre et alluma le plafonnier pour lire ce qu'on

disait d'Alex.

Elle avait été tuée entre minuit et trois heures du matin, après avoir été violée et longuement torturée. C'est la femme de ménage qui avait découvert le corps dans la matinée. D'après ses voisins, la jeune femme menait une vie très libre. Selon les enquêteurs, les agresseurs étaient au moins trois. La police disait tenir une piste sérieuse.

En lisant, Terrier porta le pouce et l'index à son visage et se lissa machinalement les sourcils. Puis il jeta le journal sur le plancher de la DS, éteignit le plafonnier et se passa la paume sur le front pour le déplier. Un instant il parut réfléchir. Il ne semblait pas ressentir un choc. Peut-être éprouvait-il un peu de peine. Sûrement il réfléchissait : en effet, son visage était contracté.

Au bout d'un instant il claqua de la langue, éteignit le plafonnier et démarra. Ses sourcils restèrent froncés tout le temps de son trajet.

La maison des Schrader était une sorte d'élégant chalet en bois peint de blanc et de bleu vif, dans un jardin bien tenu, au milieu d'un quartier de résidences analogues. Il y avait un auvent de bois au-dessus de la porte d'entrée, et sous l'auvent une lanterne électrique qui s'éclaira bientôt après que Terrier eut sonné. Et donc, lorsque la porte s'ouvrit sur Anne, celle-ci se trouva en pleine lumière, et belle exactement comme dans sa mémoire.

Il se rappelle. Anne Freux lui promet de l'attendre dix ans.

— Je te demande dix ans, a dit Martin. Ce sera peut-être moins si j'ai de la chance. Si je n'en ai pas il me faudra dix ans, j'ai calculé.

Anne jure de l'attendre. Elle l'embrasse en pleurant. Elle a seize ans et demi, Martin en a dix-huit, il est grand, fort, bête et calculateur. Ses calculs ne sont pas intelligents non plus.

La même nuit il dit au revoir à Dédé. Il ne dit rien à son père. Charles Terrier, le père de Martin, est arrivé à Nauzac un peu après la Deuxième Guerre mondiale, accompagné de sa femme enceinte et de Dédé, un pote. Les deux hommes viennent de se faire une petite pelote dans la ferraille et les chiffons, surtout dans la récupération des métaux non ferreux. C'était l'époque où les chiftirs grands et petits, la plupart auvergnats, se faisaient la guerre à qui récupérerait un maximum de surplus militaires, à coups de pattes graissées, de combines, souvent en se volant les uns les autres, parfois même à coups de flingue. Charles Terrier a reçu une balle de fusil Mauser dans la tête, où elle est restée et lui provoque parfois des sortes de crises, surtout s'il a bu. Il a cessé de boire. D'après Dédé il a été un mec assez malin avant sa blessure. Puis il a épousé une grognasse et s'est laissé convaincre par Dédé de quitter la région parisienne où ça commençait à chauffer pour eux de divers côtés, et de s'installer dans le Sud-Ouest et de se reconvertir dans l'élevage des visons.

— Une vie saine, dit Dédé. Tu redeviendras toi-même.

Les visons meurent, l'argent est perdu, Martin est né et sa mère se fait la malle avec un transporteur routier qui a passé deux jours à Nauzac à cause d'un essieu pété. La mère laisse Martin. Charles Terrier élève le môme à la dure. Dédé s'occupe aussi du môme et il est plus affable et coulant. Plus tard, quand Charles Terrier veut mettre son fils au travail, c'est Dédé qui le convainc de l'envoyer plutôt au lycée. C'est aussi Dédé qui, pour le seizième anniversaire de Martin, l'emmène en week-end à Paris et le fait déniaiser par une prostituée dans le quartier de la Madeleine. En plus, il lui offre une Mobylette.

Au lycée, Martin fréquente des bourgeois qui lui empruntent sa Mobylette. A cause de ce cyclomoteur, il est admis parmi les enfants de riches et alors il est amoureux fou d'Anne Freux qui a des vêtements chers et des bas fumés extrêmement fins et fragiles et met des parfums Guerlain.

Tout le monde veut se faire Anne Freux, qui rit seulement, secoue ses cheveux et s'écarte, et personne ne se la fait. Martin paie plutôt

cher un cours de musculation par correspondance. Mais il n'a pas de succès auprès des filles du groupe qui le trouvent un peu vulgaire. Il se rattrape ailleurs, il a même une liaison avec une ouvrière de l'entreprise Freux. Mais une telle fille ne satisfait pas son imagination.

Cependant, un samedi soir où Anne lui a demandé de la raccompagner après une soirée où l'on a dansé sur du Miles Davis, elle et lui s'embrassent violemment, puis Martin dit que si elle lui a demandé de la raccompagner, c'est seulement pour se débarrasser des autres. Elle se récrie. Il dit comme il est gêné d'être de basse extraction et elle se récrie de nouveau, elle dit qu'elle trouve Martin tellement moins falot que les autres, et elle dit que c'est précisément à cause de son origine sociale, et parce que les autres sont des gamins gâtés, mais pas lui, qui est au fait des difficultés de la vie réelle, travaille l'été au lieu de partir en vacances, doit lutter pour s'élever, et tout cela le rend plus mûr et profond, dit-elle enfin.

Mais comme Martin lui enfonce la langue dans la bouche elle paraît surprise, et quand il essaie de frotter, elle se dégage et dit bonne nuit et disparaît, un peu empourprée, à l'intérieur du petit immeuble cosu qui aura plus tard une gardienne antillaise.

Le samedi suivant Martin lui dit qu'il l'aime. Ensuite les choses vont leur train. Pendant les vacances d'été, Anne ne répond pas très souvent aux lettres que lui envoie Martin qui est resté travailler à Nauzac. Mais à la rentrée elle embrasse mieux et accepte des caresses plus poussées. Et début octobre, à sa stupeur, Martin est invité à dîner chez les Freux. Pour la circonstance, il met une cravate et emprunte à son père une chemise et des boutons de manchettes. Soumis à table à un feu roulant de questions venu des parents Freux, il y répond maladroitement et utilise improprement les couverts. Grisé d'avoir bu successivement du vin blanc et du rouge, il devient volubile en fin de repas et son vocabulaire se dégrade alors.

Après le dîner, le père Freux l'emmène dans son bureau. Il fait comprendre au jeune homme que celui-ci n'a aucun avenir brillant devant lui, tandis qu'Anne épousera un jour un homme de son milieu. En conclusion, il commande à Martin de ne plus fréquenter sa fille, et fait sortir l'adolescent par l'escalier de service.

Ce soir-là, aveuglé de rage et d'humiliation, Martin manque se battre avec son père, parce que Charles Terrier est ivre et lui cherche querelle au sujet de la chemise et des boutons empruntés. Heureusement le père a un de ses accès avant que ça tourne mal.

Charles Terrier s'est remis à boire depuis quelque temps. Des copains de Martin, des gars de la petite bande lui ont offert le coup à la brasserie où Charles est serveur, et la perturbation qui en est résultée vite dans le comportement de l'employé les a amusés beaucoup. D'autres jours ils sont revenus offrir d'autres coups. Ils se

sont mis à appeler Charles Terrier, Chariot.

Quand le serveur est congédié à cause de son inconduite, les godelureaux l'entourent, honteux et narquois. Avec lui ils font la tournée des bars. Dès que Charles Terrier est ivre à nouveau, ses pitreries reprennent de plus belle. Au petit matin l'homme a un mouvement de colère sauvage. Les derniers godelureaux s'égaillent. Charles Terrier déambule dans les rues vides en criant qu'il veut partir d'ici, puis il vole une motocyclette et, au premier virage, il perd l'équilibre et se fracasse le crâne contre le bord du trottoir.

— Je reviendrai, je les tuerai, je les traînerai dans la merde, je leur ferai bouffer leur merde, dit Martin Terrier à Dédé, dans l'aube, après qu'il a embrassé Anne et qu'elle a juré de l'attendre dix ans.

Même si son père n'était pas mort, Martin n'aurait rien eu à lui dire. Il prend un train ce matin-là sans attendre l'enterrement, il gagne Toulouse où il s'engage dans l'armée.

Et il se rappelle aussi ceci :

— Et vous, vous ne dites rien ? demanda la journaliste italienne.

Terrier haussa les épaules.

— Je n'ai rien à dire d'intéressant.

Les deux autres combattants blancs venaient de débâter sur leurs origines, leur goût du combat, et aussi, après s'être fait un peu tirer l'oreille, sur leurs convictions idéologiques et le fait qu'il faut bien que quelqu'un s'oppose à la pénétration communiste en Afrique. L'un des types était anglais, l'autre allemand. Eux et Terrier, et la journaliste, et le Noir barbu à l'air évolué qui accompagnait la journaliste avec un uniforme gouvernemental sans insignes, se trouvaient dans les salons dévastés d'un hôtel en dur. Les ventilateurs étaient en panne, les fenêtres brisées et il y avait beaucoup d'excréments derrière le bar, bien que les chiottes fussent à deux mètres du comptoir. Derrière les vitres cassées, la rue poussiéreuse était déserte et blanchie de soleil. Au milieu de la rue gisait toujours le cadavre en short d'un rebelle d'une quinzaine d'années que les gouvernementaux avaient battu à fort un peu avant l'arrivée de la journaliste. Des tirs sporadiques s'entendaient, à un kilomètre ou deux.

Comme la journaliste le regardait avec intérêt, Terrier dit avec embarras qu'il avait le même genre de passé que les deux autres, sauf qu'il avait seulement fait son service national normal, en France, dans les parachutistes.

— Et vous aimez vous battre ?

Terrier haussa les épaules.

— Pas spécialement.

— Pourquoi êtes-vous ici ? Par conviction ?

La journaliste prenait des notes sur un petit bloc. Elle avait des cheveux blonds courts et des yeux noirs. Elle était assez grande, potelée, vêtue d'un treillis, désirable. On voyait bouger sa langue entre ses dents blanches quand elle parlait.

— Non, dit Terrier avec embarras. Moi, c'est seulement pour l'argent.

— Ça m'intéresse, dit la journaliste d'un air intéressé. Vous et vos collègues, vous commencez toujours à dire que c'est seulement pour l'argent. Mais en grattant un peu, on découvre des choses. En fait, j'aimerais trouver quelqu'un qui est seulement ici pour l'argent. (Elle parlait un français impeccable.) Mais je n'y crois pas. Mais je voudrais.

Je veux dire : risquer sa vie juste pour l'argent, est-ce que c'est possible, vous voyez ? Je me demande. (Elle tapota ses blanches incisives avec son crayon.)

— C'est-à-dire que j'ai un plan de vie, grogna Terrier.

— Un plan de vie ? (L'Italienne arrondit les sourcils.)

— Laissez tomber, ah, laissez tomber, dit Terrier.

Il croisa le regard du Noir barbu dont l'uniforme ne portait aucune marque. Le Noir souriait légèrement.

— Non, dit l'Italienne. Un plan de vie ?

— Merde, lui dit Terrier. Je veux me constituer un capital. Je me suis donné dix ans. Puis je raccroche, je me reconvertis.

— Dans quoi ?

— Ça ne vous regarde pas, madame.

L'Italienne le regardait en souriant et ses yeux noirs étaient rieurs aussi et peut-être tentateurs. La porte des chiottes s'ouvrit brusquement. Il en sortit un nègre de treize ans vêtu seulement d'un short kaki et d'un casque peint en rouge, et qui hurla en ouvrant le feu sur le groupe.

En cinq secondes, il y eut quelque chose comme quinze ou dix-sept détonations. Quand le silence revint, l'Allemand, l'Anglais et l'Italienne étaient plaqués au sol. Le *sniper* adolescent était assis contre le cadre de la porte des chiottes, ayant perdu son casque rouge, et des trous dans le cœur et la figure, mort. Terrier et le Noir à l'air évolué étaient debout, braquant à deux mains des pistolets automatiques tièdes, dans une position impeccable. Ils se toisèrent et échangèrent un sourire léger. Les gens qui s'étaient plaqués au sol commencèrent de se redresser, la mine blafarde. Le Noir en uniforme sans marque se détendit, donna une tape sur l'épaule de Terrier, marcha jusqu'au cadavre dont il ramassa l'arme.

— Je voudrais savoir qui sont les enculés qui leur fournissent des Armalite, observa-t-il. (Lui aussi parlait parfaitement le français.)

Terrier voulut répondre quelque chose mais sa jambe droite céda sous lui. Il se retrouva assis par terre. Il secouait la tête. Sa cuisse lui faisait mal. Du sang sortait de sa cuisse.

— Pansement compressif, articula-t-il avec difficulté.

Plus tard il était dans un lit de l'hôtel, complètement engourdi et enfiévré. Les volets étaient fermés derrière la fenêtre ouverte. On entendait tirer de l'artillerie dans le lointain, à une dizaine de kilomètres. Le noir Stanley était assis à son chevet avec une bouteille de vodka et des citrons et le considérait en souriant. Stanley avait la peau très noire, au point qu'il était presque invisible dans l'ombre quand il ne souriait pas. Entre les départs d'artillerie, on entendait quelqu'un pousser des lamentations épouvantables, quelque part dans l'hôtel. Il semblait qu'on torturait un prisonnier. Mais, à mieux

écouter, on comprenait qu'il s'agissait seulement de la journaliste italienne qui s'envoyait en l'air avec un type.

— Cette guerre-ci est finie pour vous, observa Stanley. Vous en avez pour un bon mois avec votre cuisse. Est-ce que vous avez des projets, ensuite ?

— Non.

— J'ai une proposition pour vous, dit Stanley. La façon dont vous avez réagi ce matin, je l'ai énormément appréciée.

— Quoi ? fit Terrier qui ne comprenait guère.

— Tous les autres, par terre, dit Stanley.

— Ah oui, grogna Terrier. Oui.

— J'ai une proposition, répéta Stanley.

C'est là et ainsi que Martin Terrier fut recruté.

Anne Freux, épouse Schrader, secoua la tête quand Terrier lui tendit la coupe de fruits. Elle quitta la table et alla se laisser tomber dans un fauteuil, dans un coin de la pièce, tirant sur sa Kent et regardant le vide. Terrier prit une orange et entreprit de la peler impeccablement avec un couteau et une fourchette. Félix Schrader le regardait faire d'un air fasciné et amusé.

— Tu faisais quoi, au juste ?

— Relations avec le personnel, dit Terrier. Une grosse boîte.

— Tu as circulé à travers le monde.

Terrier leva un instant les yeux de son orange et croisa le regard amusé de Félix.

— Un peu.

Félix se leva, franchit une double porte vitrée ouverte et fourragea dans la pénombre du bureau attendant. Des volumes reliés couvraient les murs autour de lui. Il manœuvra un tiroir et revint avec une boîte à chaussures dans la salle à manger illuminée. Anne eut un mouvement de tête bref et vif ; ses lèvres se pincèrent un peu. Félix ouvrit la boîte et la renversa sur la nappe. Des cartes postales se répandirent, douze ou quinze. Elles avaient été postées en des lieux très divers : Nairobi, Genève, Los Angeles, Colombo, Kyoto, Berlin, Tripoli, Manaus et d'autres endroits. Il n'y avait pas de texte, seulement le nom de Mademoiselle Anne Freux et son ancienne adresse.

— C'est toi qui envoyais ça ? demanda Félix.

— Eh bien, dit Terrier. Eh bien. Oui.

— Je croyais que tu les avais jetées, dit Anne sans regarder Félix.

Son mari lui sourit. Elle allumait une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Elle se leva, ouvrit un petit buffet vitré et se versa environ vingt centilitres de Martell dans un verre à dégustation.

— Tu ne crois pas que tu as assez bu aujourd'hui ? demanda Félix.

— Merde.

Anne se rassit violemment. C'était une jeune femme assez grande, bien proportionnée, avec des seins charnus, une bouche généreuse et des yeux verts très clairs, le teint pâle, les cheveux blonds. Ses yeux semblaient n'exprimer aucune pensée. De fines lignes se voyaient sur sa peau aux coins de ses paupières et de sa bouche. Elle avala d'un coup une lampée de son cognac.

— Je suis venu chercher Anne pour l'emmener, dit brusquement

Terrier en posant sa serviette.

Debout, appuyé sur la table de ses doigts écartés, Félix eut un demi-sourire rêveur.

— C'est pas à moi qu'il faut dire ça, observa-t-il. C'est à la dame.

Terrier se leva. Il tituba imperceptiblement.

— Anne, dit-il.

Anne se leva et vida son cognac cul sec.

— J'ai sommeil. Je monte. (Sa voix chuintait un peu.)

— Anne, répéta Terrier. Anne, nom de Dieu !

La jeune femme quitta la pièce sans regarder personne. Terrier eut un mouvement pour la rattraper. Félix fit un demi-pas de côté. Terrier faillit le heurter.

— Je nous fais du café ? proposa Félix. J'ai un percolateur italien qui fait un café terrible. Tu sais jouer au Mastermind ?

— Quoi ? (Terrier le regarda comme s'il était fou.)

— Café ? répéta Félix d'un air affable. (Il avait les yeux et les cheveux noirs, un visage latin au teint mat, aux pommettes légèrement saillantes, un long nez légèrement busqué ; il était plus petit de taille et de carrure que Terrier et paraissait plus jeune de trois ou quatre ans ; il portait un pantalon de velours gris, une chemise de sport et une veste d'intérieur en lainage.) Alors non, tu veux pas de mon café ? fit-il en adoptant une expression de déception comique.

— Mais non, mais merde, mais vous êtes pas vrais ! s'exclama Terrier qui leva les deux avant-bras et puis rabattit ses deux poings contre ses cuisses, soupira par la bouche, recula d'un pas, secoua la tête, parut se calmer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Félix avec impatience. Tu veux mon avis ? T'as besoin que je te donne mon avis ? C'est ça ? C'est ça ? Je m'en fous ! Je m'en fous ! cria-t-il. (Et il ajouta calmement :) C'est chez toi que ça va pas bien la tête.

Terrier avança, l'air aveugle, et de son bras droit étendu il voulut écarter Félix de son passage. Félix recula.

— Je veux parler à Anne, dit Terrier.

— Elle est ivre. Elle dort. Elle ronfle. (Il ricana.)

Terrier tapa sur la bouche de Félix avec le dos de sa main, à la volée. Félix recula encore d'un pas.

— Viens passer le week-end, dit-il. (Il se toucha la lèvre avec un doigt, puis examina le bout de son doigt.) Tu te rappelles le cabanon ? Nous y passons souvent le week-end. Nous y allons ce week-end. Viens samedi, d'accord ?

Terrier le regarda.

— Ohé, fit Félix en riant. Tu veux me buter, ou quoi ?

— Excuse-moi, chuchota Terrier.

— T'es tout excusé. (Félix donna une petite tape sur le bras de

Terrier.) C'est embarrassant, comme situation, pour toi. Enfin, en fait, non. Ah, et puis la barbe ! (Il tourna le dos à Terrier.) Tu veux pas de mon café ? Tu veux un alcool ? Tu veux pas jouer au Mastermind avec moi ? Plutôt samedi, peut-être ?

— Plutôt, murmura Terrier.

Il se détourna, gagna vivement la sortie, saisissant au passage, dans le hall, son manteau de cuir. Il rejoignit la DS, démarra rapidement et regagna son hôtel. Il était minuit.

— Quelqu'un a apporté un paquet pour vous, lui dit le réceptionniste en veste bordeaux en lui donnant sa clé.

— Donnez.

— La femme de chambre l'a monté.

— Ah bien, dit Terrier.

— C'était rudement lourd, lui lança le réceptionniste comme Terrier entrait dans l'ascenseur étroit.

Après qu'il eut ouvert la porte de sa chambre, Terrier poussa doucement le battant avec son pied, alluma l'électricité et examina avec méfiance la pièce et l'énorme colis enrubanné au milieu du tapis. Après un instant, il entra et verrouilla la porte. Il alla jeter un coup d'œil dans l'armoire et dans la salle de bains. Puis il tourna autour du paquet en l'examinant sous tous les angles. Il alla fouiller dans sa valise et en tira un couteau Opinel. Accroupi devant le colis, il donna de petits coups de lame dans le papier d'emballage, heurtant partout quelque chose de dur. Enfin il coupa les rubans puis, toujours avec la lame de l'Opinel, fendit le papier, se mit à en arracher des pans. Des coins de métal et de plastique apparurent, et des surfaces de verre transparent derrière quoi se devinaient des choses glauques. Terrier acheva d'arracher le papier.

A l'intérieur du paquet se trouvait un aquarium scellé, plein d'eau. Dans l'aquarium, le matou Soudan flottait, éventré, les yeux arrachés, ses tripes ondoyant doucement dans l'eau brunie de sang.

Terrier demeura un instant immobile, puis alla prendre dans sa valise le coffret du HK4 qu'il ouvrit sur le lit. Les différents éléments de l'arme étaient toujours là. L'homme monta de nouveau le canon chambré en .380 et mit l'automatique dans la poche de sa veste. Puis il appela la réception, questionna l'homme en veste bordeaux.

— Eh bien, dit le réceptionniste, cette personne n'a pas dit son nom, en fait.

— Décrivez-la.

— Eh bien, je ne sais pas, elle a dit que ce devait être une surprise, en fait, et de ne pas, enfin...

— Nom de Dieu ! souffla Terrier avec impatience.

— Monsieur, excusez-moi, dit le réceptionniste qui parut choqué et soucieux. Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien. Décrivez-moi cette personne.

— C'était une dame, dit le réceptionniste. Je ne sais pas quoi dire. Des cheveux noirs, courts, en forme de casque, ça se porte beaucoup en ce moment, avec une frange, voyez-vous ? Des yeux bleus, un nez fin et long, une bouche un peu tombante, comme Jeanne Moreau, l'actrice, voyez-vous ? Et puis quoi ? Taille moyenne, peut-être un mètre soixante-trois. Un imperméable en nylon bleu marine, boutonné jusqu'au cou, et des bottes de cuir bleu. Elle avait un chapeau de pluie à la main, assorti à son imperméable, et... ah, elle portait des gants montants en peau bleue. Elle fumait une cigarette à bout lié. Elle m'a donné vingt francs, deux pièces de dix. C'est tout ce que je vois. Ah si. Pour me permettre un jugement, monsieur, elle avait la peau sèche. Les joues roses, voyez-vous ? Mais comme après qu'on a pelé à cause d'un coup de soleil, ou bien comme lorsqu'on a une mauvaise circulation. Ça n'allait pas jusqu'à la couperose, parce que c'est une dame d'une trentaine d'années, mais cependant... Certaines Anglaises et certaines Scandinaves ont ce genre de teint. Je crains de ne pas me rappeler grand-chose d'autre, en fait. Je ne suis pas très observateur et je n'ai pas fait très attention.

— Qu'est-ce que ce serait !

— Je vous demande pardon ? fit le réceptionniste.

— De rien. Elle est venue et repartie en voiture ?

— Je suppose. Je n'en sais rien.

— Comment vous appelez-vous ?

— Philippe, monsieur.

— Eh bien, Philippe, dit Terrier, prévenez-moi tout de suite si cette

personne réapparaît. Il y aura un pourboire pour vous. De toute façon. Et merci.

— Il n'y a pas de quoi, en fait, monsieur.

— Bonne nuit, dit Terrier.

Il raccrocha doucement en secouant la tête et en souriant. Puis son sourire s'effaça. Il retourna près du colis défait, dégagea entièrement l'aquarium de son emballage. Dans le mouvement se découvrit un rectangle de bristol où une main avait écrit en capitales, au normographe : « *Avec les compliments de Luigi Rossi.* » Terrier examina soigneusement le bristol, puis le papier d'emballage et les rubans, les regardant même par transparence devant la lampe de chevet, puis il mit tout dans la corbeille à papiers après avoir déchiré le bristol en très petits morceaux.

L'homme éteignit les lumières de la chambre et alla se placer près de la fenêtre, observant la nuit humide et la demi-clarté jaunâtre que l'éclairage, à présent réduit, du rez-de-chaussée jetait en contrebas sur les marches du perron, les graviers de l'allée, et quelques automobiles sombres, immobiles et vides qui luisaient.

Ayant rangé l'aquarium dans le bas de l'armoire, fermé les contrevents et tiré les rideaux, Martin Terrier dormit, son HK4 sous l'oreiller, jusqu'aux approches de huit heures du matin.

Quand il s'éloigna de l'hôtel en voiture, il observait discrètement les alentours et son rétroviseur, et il roula par instants très vite, et très lentement à d'autres moments. Il ne semblait pas qu'aucune voiture le suivît.

A présent la décharge publique comportait un panneau qui disait : *Décharge interdite*, mais sur la pente c'était toujours le même épandage de bouteilles cassées, côtes de melon, boîtes à conserves, ressorts rouillés, chiffons noirs, baigneurs de celluloïd démembrés. Terrier arrêta la DS sur le terre-plein proche. Quand la route fut déserte, il projeta dans le vide l'aquarium.

Celui-ci rebondit une fois, puis se brisa au deuxième choc et continua de dégringoler, les plaques de verre éclatant et se pulvérisant, l'eau se répandant, des bouts de chat mort gigotant en tous sens tandis que l'objet s'éloignait et s'écrasait et se dispersait jusqu'au bas du cône de déjection où ce ne fut plus qu'un éventail de détritiques vagues et immobiles.

Terrier regagna la DS, s'assit au volant et demeura un moment immobile, le regard fréquemment tourné vers le rétroviseur. Quelques voitures passèrent vite sur la route mouillée. Rien d'autre n'advint.

Terrier reprit la route en sens inverse, rejoignit le centre de Nauzac. A la poste, d'une cabine automatique, il appela un numéro de téléphone à Paris.

— Où es-tu ? demanda Stanley.

Terrier ne répondit pas à la question. Il dit à Stanley le minimum qu'il jugeait bon de lui dire : les coups de fil avant son départ de Paris, le logement saccagé, le nom de Luigi Rossi, la mort d'Alex, le chat.

— C'est dégueulasse, dit Stanley.

— Tu as une idée de ce qui se passe ?

— Non. Tu devrais rentrer, Christian.

— Essaie de te renseigner.

— Si tu reviens, dit Stanley, tu auras la protection de la compagnie.

— Essaie de te renseigner, répéta Terrier. Je te rappellerai.

Il raccrocha et rentra à son hôtel.

Il y avait un message pour lui : Anne avait appelé ; elle rappellerait ; inutile d'essayer de la rappeler, elle, car elle serait sortie. Terrier donna cent francs au réceptionniste Philippe.

— Le pourboire que je disais, dit-il. (Il consulta sa montre.) Est-ce que vous êtes de service vingt-quatre heures par jour ?

— De sept heures du matin à une heure du matin, dit l'homme à la veste bordeaux.

— Vous allez crever, observa Terrier.

— C'est momentané, dit le réceptionniste. Je suis ambitieux.

Terrier hocha la tête et monta dans sa chambre. Il transpirait. Il passa dans la salle de bains et regarda la pomme de douche, puis revint dans la chambre et regarda le téléphone ; finalement il s'assit avec un verre plein d'un peu de scotch et beaucoup de *ginger ale* tiédasse. Aussitôt, il se remit debout et alla appuyer son front chaud contre la vitre glacée de la fenêtre. Il regardait vaguement le petit parc et la pelouse. Anne arrivait à ce moment dans l'allée, au volant d'une Morris. Terrier la regarda stopper et descendre de sa petite auto. Elle pénétra dans l'hôtel. Terrier se précipita dans la salle de bains en arrachant sa chemise. Il s'ondoya, s'aspergea de déodorant, enfila une chemise blanche propre. Le téléphone sonna.

— Martin ? C'est moi.

— Monte tout de suite.

— Je t'appelle de chez moi, dit Anne.

— Mais ce n'est pas vrai, dit Terrier, tu es dans le hall. Monte tout de suite. (D'une main, maladroitement, il rentrait les pans de sa chemise dans son pantalon.)

— Bon.

Un instant plus tard, on gratta à la porte.

— Je ne reste pas, dit tout de suite Anne en se faufilant par la porte entrebâillée. (Terrier verrouilla la porte. La jeune femme pivotait au milieu de la chambre et semblait examiner le mobilier ; ses yeux n'exprimaient aucune pensée.) Je ne reste pas, répéta-t-elle. Je voulais juste te dire... Je voulais que tu arrêtes de t'imaginer que...

(Elle hésita.) Je peux avoir à boire ? demanda-t-elle.

Terrier versa. Elle avala vite une gorgée d'alcool sec, puis tendit son verre, en claquant de la langue, pour qu'il verse du *ginger ale* dont il tenait une petite bouteille. Il versa. Il lui jetait des coups d'œil peureux, paupières mi-closes, comme un lézard au soleil.

— Je suis venue pour te dire, expliqua Anne. On n'est plus des mômes. (Elle vida son verre.)

Terrier lui sourit ironiquement et lui versa une bonne dose de J&B. Anne s'assit sur le lit en soupirant, sirota. Terrier s'assit près d'elle, lui empoigna la tête, l'embrassa. Elle se laissa faire. Elle avait la bouche passive, studieuse, charnue et parfumée au scotch.

— Arrête, chuchota-t-elle après que Terrier l'eut lâchée.

— Déshabille-toi.

Elle se déshabilla presque entièrement.

— Le slip aussi, dit Terrier.

Elle enleva son slip, entra dans le lit et se tourna vers le mur, les yeux fermés. Terrier se déshabilla vivement, faillit tomber comme il ôtait ses chaussettes, et se mit aussi dans le lit. Il n'osait pas toucher Anne car il avait les mains glacées. Un moment ils demeurèrent immobiles. Terrier se rendit compte que son érection le quittait. Il voulut poser une main froide sur la hanche de la jeune femme, mais elle le repoussa d'un coup de coude et bondit hors du lit en enjambant l'homme. Elle empoigna ses vêtements et disparut dans la salle de bains dont elle verrouilla la porte. Terrier se rhabilla et alluma une Gauloise. Ses mains froides tremblaient. Anne réapparut, complètement vêtue.

— Je dois rentrer, dit-elle. De toute façon, ce n'était pas très sérieux.

Terrier ne répondit rien. Les muscles autour de sa bouche étaient très contractés. Anne ramassa son verre par terre et le vida, puis elle se précipita hors de la chambre, les joues rouges.

Quand il eut fini sa cigarette, Terrier prit une douche. Puis il quitta l'hôtel en voiture, se rendit dans la montagne, dans un endroit désert, une carrière abandonnée, et fit un exercice de tir avec le HK4. Il revint à l'hôtel et but huit scotches. Sa peau s'empourpra sur les pommettes et autour des yeux. A 20 h 30 il quitta de nouveau l'hôtel et se rendit à la Brasserie des Fleurs.

L'établissement était plein de lumières et de chaleur. Terrier s'installa en souriant à une petite table, non loin d'une fille rousse en robe verte qu'il avait remarquée en entrant. Elle était petite et charnue, avec une boule de cheveux frisés et de gros bras lisses, doux et pâles. Deux types étaient avec elle et se penchaient pour raconter des plaisanteries qui les faisaient rire bruyamment. Terrier commanda le menu touristique. Ce n'est pas Dédé qui le servit ; Dédé s'occupait d'une autre partie de la salle et n'aperçut pas Terrier. Celui-ci mangea en observant la rousse. Le menu touristique était étonnamment dégueulasse.

A la fin du repas, après avoir avalé des cognacs, Terrier jeta des billets de banque sur la table et se dirigea vers la rousse en titubant légèrement. Elle le regarda venir. Elle léchait du sucre fondu au fond de sa tasse à café, avec sa langue rouge.

— Voulez-vous sortir un moment avec moi ? demanda Terrier à la rousse. Je voudrais vous parler.

— Va cuver ailleurs, mon mec, dit un des compagnons de la fille.

Terrier prit la tasse à café de celui qui avait parlé, un jeune type brun et maigre en complet Prince-de-Galles, et la lui vida sur la tête. Dédé avait aperçu Terrier et s'approchait, l'air soucieux, un plateau rond sous le bras gauche. Le jeune type se leva en renversant sa chaise et fermant les poings, du café lui coulant sur le visage. La rousse éclata de rire à retardement et se mordit un poing. Terrier frappa le type maigre sur les oreilles avec les deux paumes. Le jeune type tomba à genoux en grimaçant et porta les mains à ses oreilles, les yeux fermés. Il grinçait des dents pour s'empêcher de hurler. Des larmes jaillirent au coin de ses paupières. Son compagnon s'était levé à demi et se rassit lentement.

— Tu veux quelque chose ? demanda Terrier.

L'autre secoua la tête. Dédé s'était immobilisé à quelque distance, l'œil liquide, secouant la tête. Des dîneurs alentour observaient la scène à la dérobée.

— Allons chercher votre manteau, dit Terrier à la rousse.

— Et si je ne veux pas ? demanda-t-elle en se levant. J'ai pas de manteau, d'ailleurs, observa-t-elle.

Terrier lui prit le bras et l'entraîna. Elle rejetait la tête en arrière et souriait. Ils passèrent, pour sortir, devant Dédé.

— Tu vas pas commencer comme ton vieux, toi aussi, hé, fit le vieux serveur comme ils passaient.

Plus tard Terrier s'éveilla dans un lit en désordre qui n'était qu'un grand matelas posé sur le sol avec des draps et une couverture, dans une grande pièce blanche plongée dans la pénombre (mais derrière les fentes des volets c'était le jour). Les vêtements de l'homme étaient répandus et froissés sur une mince moquette. Il y avait de longs mégots tordus dans une assiette pleine de cendres, un *poster* de Marlon Brando dans *L'Equipée sauvage* au mur, et un électrophone diffusait en sourdine *Tokyo Joe* de Brian Ferry. Terrier consulta sa montre qui était à son poignet. Deux heures de l'après-midi. Sûrement pas deux heures du matin. On entendait dehors des moteurs, et dans l'immeuble on entendait des enfants qui criaient et des récepteurs de télévision qui diffusaient. L'homme se leva et passa son slip. La rousse entra dans la pièce et braqua sur lui le HK4. Terrier se trouvait à trois mètres d'elle, il battit des paupières et demeura absolument immobile.

La rousse s'approcha en souriant, braquant le HK4. Quand elle fut à deux mètres, Terrier saisit sa veste sur le dossier d'une chaise, par le col, et balaya l'espace avec le vêtement, frappant l'automatique et le poignet de la fille. L'arme voltigea et tomba. En même temps Terrier plongeait sur le sol en complète extension et saisit les deux chevilles de la rousse et la fit tomber sur le dos. La tête de la fille cogna durement contre la mince moquette.

— Ahou ! Mais t'es dingue ! se plaignit-elle en tâchant de se redresser.

Terrier avait ramassé l'automatique et, un genou en terre, le braquait à deux mains sur la tête rousse. Il constata que la sûreté de l'arme était mise. Il se détendit un peu.

— Tu m'as fait mal, merde ! Merde pour toi ! dit la fille assise par terre, jambes écartées, en massant sa tête frisée.

— Désolé, dit Terrier. Tu m'as fait peur.

Il se mit debout et fourra le HK4 dans une poche de sa veste.

— Je te faisais pas les poches, dit la rousse qui se relevait en se massant toujours le crâne, mais d'une main seulement. Je cherchais des tronc. C'est quoi, cet engin ? T'es un bandit ?

Ses yeux et sa bouche au maquillage lourd faisaient, dans l'ombre, comme trois taches ou trois trous dans son visage blanc. Elle portait un peignoir noir en acrylique, décoré d'idéogrammes chinois rouges.

— Mais non. Ne t'inquiète pas.

— Je m'inquiète pas.

Une bouilloire siffla dans la cuisine.

— Je peux ? demanda la fille.

— Evidemment.

Elle sortit et revint avec un plateau, des tasses, du sucre, du Nescafé et la bouilloire. Entre-temps Terrier avait remis ses vêtements. La fille releva un peu un store pour éclairer la pièce.

— C'est une arme de défense, dit Terrier. Pour mon métier.

— Et c'est quoi, ton métier ? Sans indiscretion.

— Le commerce. Il m'arrive de convoier de grosses sommes. Et toi ?

— Je suis dans l'électricité, dit la fille. (Elle s'assit en tailleur près du plateau et fit du café dans les tasses.) Oui, enfin, quoi, merde, ouvrière, précisa-t-elle. Je monte des électrophones.

— J'ai déjà connu quelqu'un comme toi autrefois, dit Terrier.

— C'est pas ça qui manque.

— Dis donc, demanda Terrier, on a baisé, cette nuit ?

— Pas qu'un peu. Tu te rappelles pas ?

— Pas tellement. J'étais bien ?

— T'étais bourré.

— Mais pour un mec bourré, dit Terrier, est-ce que j'étais bien ?

— Tu fais chier, observa la fille.

— Viens au lit.

— Ah non ! s'exclama la fille. C'est mon samedi. J'ai un samedi par mois.

— Samedi, répéta Terrier. Samedi ? Ah oui.

Il se leva et sortit.

— J'ai un peu parlé avec Anne, dit Félix d'un air affable. Elle est embêtée car elle ne sait pas comment te le faire comprendre, mais elle ne veut pas de toi.

Terrier ne répondit rien. Félix vida son verre.

— J'aime le whisky sour parce que ça a un goût de vomi, observa-t-il en regardant Terrier avec malveillance. (Il semblait avoir beaucoup bu déjà.)

Les deux hommes étaient assis dans des fauteuils de bambou sur la terrasse du « cabanon ». Le « cabanon » était une espèce de chalet de bois assez spacieux, planté sur une pente abrupte et boisée, à une centaine de kilomètres de Nauzac. Entre les pins on voyait l'Atlantique. L'océan était gris fer, le ciel blanchâtre s'assombrissait. Il y avait peu de vent. Il faisait froid, mais moins que dans l'intérieur des terres. Félix portait un blue-jean et des bottes et un gros chandail blanc à côtes en laine brute. Il avait proposé de prêter à Terrier un pull-over, mais Terrier avait refusé et se tenait raidement dans son complet-veston ; son dos ne touchait pas le dossier de son siège ; la pointe de ses coudes était sur les accoudoirs, ses mains jointes étaient refermées sur son verre cylindrique presque plein.

— Si tu bois systématiquement quelque chose qui a déjà un goût de vomi au départ, précisa Félix, tu n'es pas dépaycé quand tu dégueules à la fin.

Les deux hommes se regardaient attentivement. Félix souriait et Terrier non. Près de la table basse à plateau canné, il y avait encore un troisième fauteuil, vide. Anne revint de l'intérieur de la maison avec un shaker argenté et s'assit dans le siège libre. Elle portait un gros chandail vague, un pantalon de velours et des bottes rouges. Elle remplit le verre de son mari, puis se servit. Elle jeta un coup d'œil à Terrier, puis regarda le sol.

— On vient régulièrement ici parce qu'il n'y a rien à faire à Nauzac, déclara Félix. Quel trou ! Deux expositions de photos par an, des tournois de dominos, des trucs comme ça. Un film en v.o. le premier lundi de chaque mois, à minuit, tu vois le tableau. Tu as vu le dernier Altman ?

— Quoi ? fit Terrier.

— Le dernier Altman. Robert Altman.

— C'est un cinéaste, expliqua Anne. (A présent elle regardait en l'air ; le ciel devenait plus sombre que la mer ; c'était le crépuscule.)

— Et qu'est-ce que tu penses de la position de Régis Debray sur

les médias et les intellectuels ? demanda Félix en observant Terrier avec méchanceté. Et qu'est-ce que tu penses du nouveau polar français ? Et est-ce que tu penses que le jazz peut encore progresser ? Moi personnellement j'ai des doutes quand je vois Shepp revenir pratiquement au bebop si ce n'est à Ben Webster, ou quand je vois un mec comme Anthony Braxton se réclamer de Lee Konitz, ou quand je vois à quoi aboutissent des mecs qui semblaient prometteurs, comme Marion Brown ou plus près de nous Chico Freeman. Entre le néant et le chagrin, j'aime mieux le lard, comme disent les Auvergnats. Non, sérieusement, les uns c'est la frivolité, les autres c'est l'ennui, je dis merde. En me rendant bien compte que ce sont les aspects d'une même crise. T'es pas d'accord ?

Félix reprit bruyamment son souffle. Terrier avait les sourcils froncés.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Arrête tes conneries, Félix, murmura distraitement Anne.

— Qu'est-ce que tu aimes, toi ? demanda Félix à Terrier, d'un air goguenard et il jeta un coup d'œil à Anne et ramena son regard sur Terrier perplexe et précisa : Comme musique, par exemple ?

Terrier haussa les épaules. Félix porta son verre à ses lèvres et voulut le vider d'un trait.

— Maria Callas, dit Terrier.

Félix s'étrangla épouvantablement. Il toussa, régurgita du whisky sour sur son menton et son chandail, se leva en aspirant désespérément l'air avec un sifflement de fifre, fit le tour de la table basse en toussant et en trépignant, cognant ses talons contre le sol de la terrasse comme pour se dégager ainsi les bronches et la trachée. Anne regarda Terrier qui se levait et tapait dans le dos de Félix. Puis la jeune femme tourna soudain la tête vers l'intérieur de la maisonnette parce qu'il y avait eu un léger fracas, comme si un objet friable tombait par terre dans la cuisine. Anne quitta la terrasse tandis que Félix reprenait péniblement son souffle. Il était empourpré ; des larmes coulaient de ses yeux.

— Mais t'es pas vrai, dit-il à Terrier d'une voix faible et entrecoupée. (De la poche de son blue-jean très serré, il tira avec difficulté un vaste mouchoir blanc et se tamponna les yeux et le menton, puis le devant de son chandail.) Tu es con, affirma-t-il d'un ton émerveillé. C'est pour ça. Il fallait être con pour t'en aller dix ans et t'imaginer... (Il s'interrompit avec un petit geste et un petit rire.) De l'argent, je n'en avais pas plus que toi, de l'argent personnel. Mais je suis intelligent. Je ne suis pas con comme toi. Ça me fait une belle jambe, remarque.

Terrier mit les poings dans les poches de sa veste et raidit les bras, ce qui lui fit rentrer la tête entre ses épaules haussées

bizarrement. Il avait le maintien d'un homme qui lutte contre le froid ou contre une émotion mauvaise. Félix souriait méchamment et tristement en regardant le vide.

— Ce que j'ai, c'est pour moi, chuchota-t-il, encore rauque et haletant. C'est pas pour toi. C'est comme ça. Il n'y a pas eu d'erreur. (Il fronça les sourcils ; il paraissait réfléchir attentivement.) Non non, il n'y a pas d'erreur, conclut-il d'un ton ferme.

— A table ! cria Anne dans l'intérieur de la maison.

— On arrive ! fit Félix en retour, qui consulta sa montre et ajouta à demi-voix : Merde, qu'est-ce qu'elle a ? J'ai pas encore faim, moi.

Terrier sortit les mains de ses poches, tourna le dos à Félix et rentra dans la maison, pénétrant directement dans la vaste pièce principale où il y avait un coin salle à manger, un coin salon, un canapé transformable pour coucher les amis en visite. Les cloisons étaient en bois brut enduit de vernis incolore, la plupart des meubles étaient rustiques et anciens, de vieux ustensiles en cuivre se voyaient ici et là, décoratifs. Dans l'âtre brûlait un feu de bois que Félix avait allumé tout à l'heure, et tisonné avec une fourchette à toasts en cuivre, de soixante centimètres de long, achetée l'autre année chez un brocanteur, en Irlande. Terrier respirait profondément ; ses yeux bleus regardaient le sol. Félix le suivit après avoir vidé dans son verre ce qui restait de whisky sour.

— Eh bien quoi ? La table n'est même pas mise ! s'exclama-t-il, tourné vers la porte entrouverte de la cuisine.

La porte s'ouvrit complètement, laissant voir Anne. Une jeune femme brune aux cheveux taillés à la Louise Brooks, aux joues légèrement couperosées, en imper de nylon bleu marine, tenait les cheveux blonds d'Anne dans sa main gauche et, de la droite, lui enfonçait dans l'oreille le canon court d'un revolver Colt Spécial Agent.

— Stop, dit-elle.

Terrier s'immobilisa instantanément. Félix fit encore un pas et s'arrêta, arrondissant la bouche et clignant des yeux. La stupeur ou l'alcool le faisait vaciller un peu.

— Holà, dites, fit-il d'une voix de nouveau étranglée.

— Silence, dit une voix d'homme.

Deux types, ayant traversé la terrasse à pas de loup, pénétrèrent dans la pièce. Le plus petit était aussi le plus gros. Sa canadienne beige était tendue sur sa panse, un chapeau tyrolien marron était perché sur sa tête glabre et mafflue. Il avait des lunettes et une vilaine peau criblée de minuscules cratères et de points noirs. Il fouilla Terrier vite et très soigneusement, ne trouva pas d'arme.

Pendant ce temps l'autre homme, mince, pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans, des cheveux mi-longs noirs et luisants, la bouche

charnue, une jolie figure veule de mac ou de giton, fermait tous les volets. Il portait une veste de chasse kaki et un bob kaki au bord rabattu. A l'instant où il bouclait le dernier volet, le petit gros alluma l'électricité. Terrier s'était imperceptiblement rapproché de Félix.

— Il y a un pistolet automatique dans mon cuir, chuchota-t-il dans le fracas du dernier volet.

— Pas de messes basses, commanda la brune au Colt. (Elle lâcha les cheveux d'Anne et, d'une poussée violente, envoya tituber la jeune femme au centre de la salle.) Tout le monde assis par terre, les mains sur la tête, ordonna-t-elle.

Terrier et Anne obéirent aussitôt. Félix mit un genou au sol, les mains à demi levées, un sourire nerveux au coin de la bouche.

— C'est quoi ? demanda-t-il en bégayant légèrement. C'est un braquage ?

La brune fit trois pas en avant et lui cassa le nez d'un coup à la volée, avec le canon de son revolver. Félix poussa un cri horrifié et essaya de se remettre sur pied. La fille lui tapa sur l'occiput avec le Colt et le jeune gars mince lui donna un coup de botte dans les reins. Félix roula sur le plancher en gémissant. Il referma une main sur son nez écrasé. Du sang coulait de son nez et de son cuir chevelu ouvert.

— Laissez-le, c'est un ahuri, déclara Terrier.

Il se tenait immobile, assis sur le plancher, les genoux pliés, les mains sur la tête, comme on le lui avait ordonné. La fille brune le regarda sans sourire. Elle passa derrière lui, fourra son Colt dans la poche de son imper, saisit la main gauche de Terrier et lui rabattit l'auriculaire sur le dos de la main. L'articulation céda avec un claquement sec. Terrier poussa un long et violent grognement à bouche fermée, son buste oscillant, des larmes jaillissant de ses paupières fermées, puis il vomit brusquement sur ses genoux un peu de whisky sour qu'il avait bu.

— A côté de ce qu'on va vraiment vous faire si vous nous emmerdez, ce n'est vraiment rien du tout, déclara la brune. (Elle contourna Terrier pour le regarder en face.) Je suis Rossana Rossi, dit-elle. Toi, tu es Martin Terrier. On t'appelle Christian dans certains milieux. Tu as tué mon frère, il y a cinq ans. Tu vas me parler de ça.

— Attachez les deux autres et foutez-les à l'étage et on causera, dit Terrier.

— C'est plus la peine, ils savent mon nom.

— Si ! cria Félix. Si, c'est la peine ! On sait rien, on veut rien savoir, arrangez vos histoires entre vous ! Attachez-nous et enfermez-nous là-haut et arrangez-vous entre vous ! Ecoutez, j'ai déjà oublié votre nom. Ecoutez, je peux prouver ma bonne volonté : Terrier a un revolver ! Je peux vous dire où !

Anne tourna la tête vers Félix et l'observa. Il était pitoyable et

piteux, avec ses cheveux encollés de sang et le mélange de sang, de larmes et de mucus qui lui dégoulinait du nez. Rossana Rossi aussi regardait Félix.

— Dans son manteau de cuir, dit Félix. Au porte-manteau là-bas. (D'un vague mouvement de tête, il désigna le porte-manteau où pendait le cuir de Terrier, au fond de la pièce.) Je t'emmerde, sale con, ajouta Félix à l'adresse de Terrier qui ne le regardait pas, puis le mari d'Anne referma les yeux et se palpa le nez avec précaution : Je ne peux plus respirer que par la bouche ! s'exclama-t-il avec désolation.

Le petit gros, un automatique CZ pendant au bout de son bras boudiné, échangea un coup d'œil avec Rossana Rossi, hocha la tête et traversa la pièce. Il trouva le HK4 dans la poche extérieure droite du manteau de cuir et revint en tripotant l'arme d'un air content. La brune ramena son regard sur Terrier.

— Bon, alors ? dit-elle.

— Attachez-les et montez-les à l'étage.

— On perd du temps, dit la brune.

— Il a raison ! clama Félix. Montez-nous à l'étage ! On n'a rien à foutre de vos histoires !

— Tue-le, dit la brune au petit gros qui empocha son CZ et actionna la culasse du HK4.

— Attendez, vous êtes dingues ! cria Félix. Attendez, Terrier est amoureux de ma femme ! Montez-moi à l'étage et gardez ma femme, pour le faire parler !

Il regarda Rossana Rossi d'un air suppliant. Elle eut un demi-sourire. Terrier avait fermé les yeux ; il soupira longuement. Le petit gros jeta un coup d'œil à la brune, elle hocha la tête, il braqua le HK4 sur la tête de Félix Schrader et pressa la détente. L'arme fit un bruit considérable dans la pièce close. Le crâne de Félix éclata. Des débris organiques sautèrent dans plusieurs directions, crépitèrent contre les cloisons et les vitres. Le cadavre de Félix s'abattit d'un coup sur le côté, avec un bruit net. Une odeur de cordite flotta dans l'air.

Terrier regarda Anne. Elle semblait absolument calme, sauf qu'elle avait planté ses dents dans sa lèvre inférieure.

— Ducio, dit la brune au jeune gars, cherche un peu, il doit bien y avoir des bougies dans cette baraque, quelque part. Trouve-moi une bougie. (Elle avait les mains dans les poches de son imper ; elle se pencha légèrement vers Terrier.) On va mettre une bougie dans le vagin de la mignonne, annonça-t-elle avec une apparente affabilité.

— J'ai tué votre frère à la carabine, sur une route d'Italie du Nord, dit Terrier. Je ne me rappelle pas la date. Vous voulez savoir quoi d'autre ?

Le dénommé Ducio était passé dans la cuisine où il ouvrait des

tiroirs dont il vidait le contenu sur le sol.

— On veut savoir pourquoi.

— J'en peux plus, dit soudain Anne qui roula sur le sol, poussant de petits grognements suraigus ; ses membres tremblaient ; ses yeux se révélsèrent et ses dents se découvrirent ; ses convulsions lui firent parcourir presque un mètre sur le dos, puis son corps se détendit et elle se mit à respirer profondément ; le blanc de ses yeux était visible entre ses paupières ; elle ne bougeait plus.

— Comment m'avez-vous trouvé ? demanda Terrier.

Rossana Rossi secoua la tête.

— Tu crèveras dans l'ignorance, c'est plus dur, observa-t-elle. Toi et la mignonne, on va vous finir rapidement si tu me racontes tout.

— J'ai abattu un certain nombre de personnes ces dernières années parce qu'on m'en avait donné l'ordre, dit Terrier. Je travaillais régulièrement pour un type qui se fait appeler Cox. Un Américain. C'est tout ce que je sais.

— Mais non. Tu sais forcément un tas d'autres choses.

Terrier soupira et commença de donner une description assez exacte de l'aspect physique de M. Cox. Anne, un peu de bave aux commissures, que ses convulsions avaient rapprochée de la cheminée, et dont plus personne ne se souciait, se leva soudain et saisit dans l'âtre la grande fourchette à toasts. Tenant l'ustensile à deux mains, elle chargea Rossana Rossi. Elle hurlait.

Elle courait si vite qu'elle atteignit la brune avant que celle-ci ait commencé de se retourner, et que les trois dents géantes de la fourchette, pénétrant sous une omoplate, traversèrent complètement le poumon de l'Italienne.

Terrier dans le même instant bondit sur ses pieds et il arracha le Colt Spécial Agent à la main de Rossana Rossi tandis que celle-ci crachait un geyser de sang écumant. Comme les deux femmes tombaient l'une sur l'autre à plat ventre, Terrier et le petit gros ouvrirent le feu en même temps. Le petit gros rata Terrier, une balle de. 38 lui fit éclater le cœur, il tomba. Terrier se retourna vers la cuisine où le jeune gars affolé sortait maladroitement de sa poche un pistolet Savage. Terrier lui tira une balle dans le ventre. Ducio lâcha son automatique et tomba à genoux en criant. Il se rattrapa à la porte de la cuisine et fit claquer le battant. Terrier vida le barillet du Colt à travers la porte, puis se précipita vers la terrasse en ramassant le HK4 au passage. Il sortit de la maison, en fit le tour en courant de toutes ses forces, glissant dans les aiguilles de pin et le sable, et se trouva derrière la fenêtre brisée de la cuisine. Dans la petite pièce ravagée, le nommé Ducio était appuyé contre le battant perforé. Il avait dans le dos des cratères grands comme des tomates. Accroché au bouton de porte, il essayait encore de se lever. Par la fenêtre, Terrier pénétra

dans la cuisine. Il ramassa le Savage et l'empocha, saisit Ducio par les cheveux et l'écarta de la porte, et repassa dans la salle commune.

Le petit gros était mort ; les deux femmes étaient inconscientes. Terrier examina vivement Anne, constata qu'elle n'avait aucune blessure physique, la porta et l'allongea sur le canapé transformable. Il retourna en hâte dans la cuisine. Le jeune Italien était mort. Terrier revint dans la salle commune, sortit son mouchoir et s'épongea le visage. Ses lèvres tremblaient. Au bout d'un instant elles cessèrent de trembler. Puis il vit qu'Anne avait ouvert les yeux et le regardait.

— Je dois m'en aller, dit-il. Il faudra raconter que tu étais à l'étage, tu n'as rien vu, rien entendu. Si, tu as entendu les coups de feu, tu es descendue, tu as trouvé tout le monde mort...

— Je m'en vais avec toi, coupa Anne.

Terrier parut un instant incapable de formuler une réponse.

— Tu n'es pas du tout obligée, dit-il ensuite. Tu n'as qu'à raconter que...

Elle l'interrompit de nouveau :

— Je vais avec toi. Ce n'est pas ce que tu veux ?

— Si, dit Terrier. Si.

Il pivota sur lui-même en se frappant la paume gauche avec le poing droit.

— Attends, dit-il. Je voudrais que tu montes un moment à l'étage. Il faut... Je dois... (Il se pencha sur Rossana Rossi et constata qu'elle était morte.) Ah non, dit-il. D'accord. On s'en va.

Sur la route du bord de mer, ils croisèrent une fourgonnette Estafette de la gendarmerie.

— Les voisins ont dû entendre quelque chose, dit Terrier.

Il jeta un coup d'œil à Anne. Elle ne paraissait pas choquée. Elle était assise d'une manière détendue. Elle regardait droit devant elle. Il y avait une tache noire sur sa lèvre inférieure, là où elle s'était mordue au sang. Elle ne répondit rien.

— Je ne peux pas prendre le risque de repasser à mon hôtel ou chez toi, dit Terrier après un instant. Mais je peux te déposer dans le centre de Nauzac.

— Non.

— Ou alors, dit Terrier, je rejoins directement l'autoroute et nous filons sur Paris.

La jeune femme hocha la tête légèrement et vite.

— Tu es sûre de savoir ce que tu fais ?

— Oui oui, dit-elle. Est-ce que tu veux boire ?

— Non, dit Terrier.

Anne se retourna malaisément dans sa ceinture de sécurité, pour saisir sur le siège arrière la bouteille de Martell. Avant de partir, Terrier avait collecté toutes les armes de poing, abandonnant les pistolets-mitrailleurs, un M 16 et un Uzi, là où il les avait découverts : dans la voiture du clan Rossi, une BMW garée sous les pins à une centaine de mètres de la maison ; et Anne, ayant fait le tour des locaux d'un pas incertain, avait simplement enfilé son manteau de loup et emporté le cognac. Elle dévissa le bouchon et porta le goulot à ses lèvres, mais reposa aussitôt la bouteille sur ses cuisses.

— Pas tellement soif, observa-t-elle. (Elle reboucha la bouteille et la posa entre ses pieds sur le plancher avant ; elle regarda Terrier :) Est-ce que tu préfères qu'on ne te parle pas quand tu conduis ?

— Ça ne me gêne pas. (A présent ils avaient rejoint une route nationale. Terrier ralentit, mit son clignotant et prit l'embranchement qui menait vers l'autoroute. Son doigt brisé ne semblait pas l'embarrasser pour conduire.)

— Tu as vraiment tué des gens ces dernières années ?

— Ah, dit Terrier. Tu as entendu ça.

— Bien sûr, dit Anne posément. Je n'avais pas du tout une syncope ni une crise nerveuse, quand je me suis roulée par terre. Je voulais me rapprocher de cette espèce de grande fourchette. (Elle frissonna.) Il fallait que quelqu'un fasse quelque chose. Ils nous

auraient tués, hein ? (Elle fronça les sourcils. Son regard ne semblait plus vide de pensée comme naguère ; au contraire il était sérieux, elle paraissait se concentrer.) Je n'ai jamais vu des êtres pareils, observa-t-elle. Mais tu es comme eux ? Ou bien non ? (Soudain sa voix et son regard étaient redevenus incertains.)

— Je suis comme eux. Pas seulement. Mais je suis comme eux.

— Eux non plus n'étaient pas seulement comme ça, je suppose, dit Anne. (Elle eut un gloussement de pure nervosité :) C'est très philosophique, ce que je viens de dire, commenta-t-elle.

— Sans doute.

Des panneaux passèrent très vite à droite de la DS, annonçant la proximité de l'autoroute. Dans la nuit apparut en effet une zone de demi-lumière orangée où les courbes d'un échangeur désert sinuaient sous des portiques indicateurs. L'entrée de la voie à péage n'était pas automatisée : il y avait une guérite vitrée.

— Remonte ton col, tourne-toi contre ta portière et ne bouge pas, commanda Terrier.

Anne obéit. La DS alla stopper près de la cabine vitrée. Un employé rougeaud qui bâillait tendit une fiche à Terrier par la portière gauche. La voiture repartit, descendit la bretelle, prit de la vitesse sur la piste d'accélération, clignotant en marche, enfin elle enfila l'autoroute presque vide de circulation. Il était près de minuit.

— Est-ce que tu es, comment dit-on ? un truand ? demanda Anne après quelques minutes.

— Un truand ? répéta Terrier. Je crois que ça ne se dit plus guère. Mais non. Non, je ne suis pas un bandit. (Il s'interrompit un instant.) Ecoute, dit-il, écoute, j'ai été soldat de fortune ; un mercenaire, si tu veux.

Anne demeura si longtemps silencieuse que Terrier crut qu'elle n'avait aucun commentaire à faire, mais ensuite elle déclara soudain :

— Pas forcément dans le cadre d'opérations militaires normales, et pas forcément en uniforme, c'est ça ?

— C'est ça.

— Et qui est cet Américain qui s'appelle Cox ?

— Oublie ça, dit Terrier. Oublie ça tout de suite.

— Bon, dit Anne. Autant que je peux. Tu comptes t'arrêter quelque part ou bien est-ce qu'on fonce comme ça jusqu'à ce qu'on tombe dans la mer Baltique et on se noie ?

— On roule jusqu'à Paris.

— Tu ne crois pas qu'ils vont mettre des barrages ?

— La police ? Il va leur falloir pas mal d'heures pour m'identifier et identifier ma voiture, dit Terrier. S'ils sont très efficaces et font très vite, ils seront fixés là-dessus en fin de matinée. Nous serons arrivés depuis longtemps.

— Et ensuite ?

— Il y a des tas d'endroits où je peux t'emmener si tu veux venir.

— Comme quoi ?

— Eh bien, dit Terrier, ce que j'avais dans l'idée au début, je veux dire : avant que ça tourne mal, quand je comptais juste que j'allais arriver et t'emmener et voilà tout...

— Parce que tu pensais ça ? coupa Anne. Après dix ans. C'est impressionnant.

— Tu crois ? (Terrier lui jeta un coup d'œil, puis ramena son regard sur la route.) Ce que j'avais dans l'idée, dit-il, c'était un pays assez primitif, un bon climat, une monnaie faible, des rapports de gentillesse entre les gens.

— Ça existe, ça ? demanda Anne. (Elle semblait amusée, narquoise.)

— Mes préférences allaient à Ceylan, expliqua paisiblement Terrier. Parce qu'en Afrique ou en Amérique du Sud, c'est fini, ça craque complètement. Complètement ! répéta-t-il en hochant la tête avec conviction. Mais un endroit comme Ceylan, ou comme l'île Maurice, ou même des machins plus reculés encore, c'est vraiment calme. (Il fronça les sourcils.) Mais peut-être que ça va craquer aussi, observa-t-il avec souci. Ceylan, il y a les Tamouls, il y a des troubles de temps en temps. Je ne sais pas. (Il secoua la tête d'un air préoccupé.) Et il y a le tourisme. C'est pareil. Peut-être que c'est pire.

— C'est une île déserte qu'il te faut, dit Anne.

Terrier haussa les épaules.

— Une île où on ne connaît même pas l'argent, grogna-t-il bizarrement. Mais le problème est différent, à présent. Ou bien une île déserte, ou bien le contraire, je veux dire un endroit où se perdre dans la foule. Je ne sais pas, dit-il encore, je suis emmerdé. Je vais réfléchir. Je vais basculer ton dossier de siège pour que tu dormes.

— Je n'ai pas sommeil du tout, dit Anne. Si tu veux dormir, toi, je peux conduire.

Terrier lui jeta un coup d'œil perplexe, comme si elle avait dit une chose étrange qui n'entrait pas dans ses vues. Ensuite ils se parlèrent peu. Vers deux heures et demie du matin ils firent halte sur une aire de ravitaillement. Ils burent des gobelets de café près d'un distributeur automatique. Sur l'injonction de Terrier, Anne avait enfoncé un bonnet de laine sur sa tête après avoir remonté ses cheveux sur le haut de son crâne. Quand on repartit, la jeune femme avala trois longues lampées de cognac.

— Je n'ai pas soif mais il faudrait quand même que je dorme un peu, expliqua-t-elle mais elle ne s'endormit pas.

La DS quitta l'autoroute et s'engagea sur le boulevard périphérique de Paris à la porte d'Orléans à 6 h 15 le dimanche.

Terrier et Anne descendirent dans un hôtel coûteux du 7^e arrondissement, non loin de l'esplanade des Invalides, sous le nom de M. et M^{me} Walter.

— En principe, dit le réceptionniste, nous demandons aux clients de nous fournir une carte de crédit lorsqu'ils n'ont pas de bagages. (Il regarda Terrier d'un air poli.)

De sa veste, Terrier sortit une liasse de 10 000 francs sous bande, en billets de 500.

— Voulez-vous déposer ceci au coffre ? demanda-t-il.

— Le caissier n'est là qu'à neuf heures, dit le réceptionniste.

— Je n'ai pas de carte de crédit, dit Terrier. Voulez-vous une avance ?

— Je vous en prie ! Je vous en prie ! s'exclama le réceptionniste. On va vous conduire à votre chambre. (Il sonna.) Excusez-moi, monsieur, ajouta-t-il. Vous comprenez.

Terrier ne répondit rien. On les conduisit à leur chambre.

— Peut-être as-tu en tête que nous baisions, dit Anne quand la porte fut refermée.

— Pardon ? (Elle répéta.) Non, dit Terrier. Repose-toi. (Il décrocha le téléphone.)

— Oui, murmura Anne d'un ton hésitant et sans bouger puis elle se mit en mouvement et alla dans la salle de bains.

Terrier forma un numéro qui ne répondit pas. L'homme fronça les sourcils. Il finit par raccrocher. Dans la salle de bains résonnait le bruit de l'eau coulant en abondance dans la baignoire. Anne avait fermé la porte mais Terrier ne l'avait pas entendue la verrouiller. Il s'approcha du battant.

— Je sors une heure ou deux, dit-il. Couche-toi et dors.

Au bar, en bas, il but rapidement deux doubles cafés serrés. Ayant repris la DS au parking de l'hôtel, il se dirigea vers le nord à petite vitesse. Il était 8 h 15, dimanche ; les rues étaient peu animées. Quand Terrier eut aperçu une station-service ouverte, il se gara à quelque distance, puis revint à pied à l'établissement où il fit quelques emplettes. Il reprit le volant et alla s'engouffrer dans un vaste parking souterrain proche de l'Opéra. Délibérément il descendit au dernier sous-sol, où se trouvaient peu de véhicules et où il risquait moins d'être dérangé par un arrivant. Il enfila des gants. Avec un chiffon, il astiqua de son mieux tout l'intérieur de la DS et une partie de l'extérieur, particulièrement les poignées des portières et leurs alentours. Puis il dévissa les plaques d'immatriculation. Avec une bombe à peinture acquise quelques instants plus tôt, il peignit en noir les emplacements des plaques, vaporisant une seule couche, insuffisante, mais qui sécherait vite. Il utilisa les plaques dévissées en guise de cache, pour que les quatre côtés du rectangle peint soient

rectilignes et nettement délimités.

Une fois il fut dérangé. Une porte claqua, des pas résonnèrent. Terrier se glissa derrière la DS et s'accroupit. A l'autre bout du parking, un homme gros, en pardessus bleu et écharpe blanche, se glissa malaisément au volant d'une Volvo et démarra et partit sans prendre le temps de faire chauffer son moteur. Terrier se redressa, fuma une cigarette. La température était glaciale. On entendait ronronner au loin de grands ventilateurs sales.

Puis, sur la peinture noire encore collante, l'homme appliqua des chiffres et des lettres blancs achetés à la station-service. Enfin, les plaques d'immatriculation sous son manteau de cuir, Terrier remonta à l'air libre.

Il pleuvait un peu. A présent il était neuf heures et les rues étaient plus animées. Dans les petites voies, des Parisiens se pressaient près des boutiques de subsistances qui venaient d'ouvrir ; et dans les grandes artères des partis de Japonais arpentaient avec enthousiasme. Terrier abandonna sa bombe à peinture et ses gants tachés dans une corbeille à papiers du métro, et ses plaques d'immatriculation dans une autre. Après un bref trajet à bord d'une rame, il revint au jour et marcha sur deux kilomètres, parfois s'arrêtant devant une vitrine, parfois revenant sur ses pas, et finalement il atteignit le logement de Faulques.

L'homme d'affaires ne répondit pas au coup de sonnette. Terrier fronça les sourcils. Il ressortit dans la cour. Les volets de la chambre étaient fermés, mais pas ceux de la pièce de réception. Terrier colla son visage à la vitre. Il y avait de la lumière dans la chambre. La pièce de réception était vide et dans son désordre ordinaire, autant qu'on pût en juger à travers le voilage jauni et crasseux.

L'homme revint dans le hall. L'immeuble était vétuste et mal entretenu. Il y avait un jour de près d'un demi-centimètre entre la porte de Faulques et son encadrement gauchi. Terrier utilisa plusieurs accessoires de son couteau suisse qui en comportait beaucoup. Après quelques minutes il réussit à faire jouer le pêne à ressort de la porte et poussa le battant.

— Monsieur Faulques ? fit-il. C'est monsieur Charles.

Le logement sentait comme les poubelles d'une pâtisserie orientale. Terrier referma la porte derrière lui et alla jusqu'à la chambre. Faulques était pendu à un foulard de soie accroché à un gros piton planté haut, juste sous le plafond, dans le mur. Sous les pieds chaussés de Faulques, que maculaient des filets de merde séchée, la table de chevet gisait renversée. L'homme d'affaires avait le visage noirâtre et sa langue était noirâtre aussi qui lui sortait des dents comme d'une tête coupée de veau. Il était en pantalon et chemise. Il était mort depuis environ quarante-huit heures.

Il faisait étouffant dans le logement ; le chauffage était poussé au maximum. Il y avait une enveloppe fermée sur l'oreiller du lit défait. Terrier retourna dans la pièce de réception, gagna le coin-cuisine et enfila des gants de ménage. Il fouilla les amoncellements de papiers sur le bureau et le sol, trouva une pile d'enveloppes neuves. Il en prit une, retourna dans la chambre, ouvrit le pli qui reposait sur l'oreiller.

Je me tue par lâcheté, disait le message dactylographié. J'ai utilisé l'argent de certains clients à des fins spéculatives personnelles. J'ai joué, j'ai perdu. Je n'ai pas le courage de faire face à mes responsabilités. A tous adieu et pardon. (Il y avait une signature manuscrite.)

Terrier jeta ce qu'il tenait sur l'oreiller et s'assit brusquement au bord du lit, croisant ses mains gantées sur son estomac. Il se pencha en avant et soupira longuement. Sa bouche était ouverte, ses paupières battaient vite. Après un instant il parut s'être calmé. Il se redressa. Sans regarder le cadavre pendu, il replia le message, le glissa dans l'enveloppe neuve qu'il avait prise dans l'autre pièce et qu'il cacheta et déposa sur l'oreiller. Il froissa l'enveloppe qu'il avait ouverte et alla la jeter dans la corbeille à papiers débordante près du bureau. Revenu sur le pas de la porte de communication, il considéra brièvement le corps de Faulques, puis il sortit et tira la porte derrière lui.

Le col relevé, Terrier ressortit dans la rue de la Victoire et se dirigea vers le métro le plus proche sans marquer le moindre temps d'arrêt.

Après quelques mètres il traversa, jetant machinalement un regard vers sa gauche puis vers sa droite, sans ralentir. Des gens faisaient la queue dans une boulangerie. Un type lisait *Le Monde diplomatique* dans une 404 en stationnement et semblait attendre quelqu'un, sans doute sa femme occupée à des achats. Une jeune fille en robe de chambre imprimée, derrière les vitres d'un premier étage, juste en face de chez Faulques, venait d'ouvrir ses volets, elle achevait de refermer la fenêtre, elle tira ses rideaux soudain. En sortant d'une charcuterie une maman flanqua une claque à un bambin qui la flanquait, il se mit à hurler. Terrier s'éloignait d'un bon pas.

Il trouva un taxi quelques minutes plus tard et commanda qu'on le conduise place de la Nation.

Pendant le trajet il vit qu'une 404 roulait derrière lui, maintenant un assez long intervalle entre le taxi et elle. Juste après un coin de rue, comme la 404 se trouvait un instant hors de vue, Terrier jeta par la vitre ouverte les gants de ménage de Faulques, qu'il avait conservés jusqu'ici.

— Qu'est-ce que vous avez jeté ? Vous avez bien jeté quelque chose, non ? fit le chauffeur. (Il ne paraissait pas sûr de son fait.)

— Un papier d'emballage, dit Terrier.

— Salir Paris, c'est embellir Paris, déclara le chauffeur d'un ton sentencieux, après quoi il éclata d'un rire éléphantique, se calma, et ajouta que Paris n'était plus qu'une énorme merde, de toute façon : Moi, précisa-t-il, je travaille encore trois ans et je me casse. J'ai une baraque à La Ferté-sous-Jouarre, à côté, et je me casse, ce qui s'appelle se casser ! (Il soupira avec fureur.) Vivre un peu, ajouta-t-il encore. Vivre enfin, quoi, merde, je vais pas attendre la troisième guerre mondiale. Demain il sera trop tard ! beugla-t-il.

Puisque l'homme était du genre causant, Terrier émit durant le trajet quelques grognements approuvateurs et exclamations favorables, et le chauffeur déblatéra sans cesse. Selon lui, le monde allait rester sensiblement dans le même état pendant environ cinq ans, peut-être six, avec toutefois des aggravations sensibles dans certains domaines, mais qui n'étaient rien en face du fait qu'après ça tout allait péter.

— Les Pakistanais, les Hindous, les Iraniens et tout, expliqua l'homme. Ils auront pas besoin de nous lancer des bombes. Ils

arriveront tranquillement à pied. On pourra jamais les tuer tous. C'est eux qui nous boufferont. Dites, vous avez fait quelqu'un cocu ?

— Pardon ?

Le chauffeur répéta la question.

— Parce qu'il y a une 404 qui nous colle au cul depuis tout à l'heure, expliqua-t-il. (Ils arrivaient place de la Nation.)

— Un hasard, dit Terrier.

— Vous voulez pas que je fasse le tour de la place pour vérifier ?

— Non merci, dit Terrier en riant. Vous lisez trop de romans policiers. Et puis je suis pressé.

Le chauffeur haussa les épaules, s'arrêta un instant plus tard. Terrier le paya puis entra au Printemps-Nation, fit divers achats, dont une valise. Ressorti du grand magasin avec sa valise contenant ses autres achats, il traversa d'un bon pas la place. Au *Canon de la Nation*, il se fit servir un demi au comptoir, puis descendit téléphoner.

— Où es-tu ? demanda Stanley.

Terrier ne répondit pas et demanda au Noir s'il avait pu se renseigner au sujet de ce dont ils avaient parlé auparavant.

— Non, dit Stanley. Je regrette.

— Alors peux-tu me donner l'atmosphère générale ?

— Difficile à dire. Nerveuse, je dirai. Nerveuse, oui.

— Oui ?

— Ils préparent un coup, dit Stanley. C'est ce qu'il me semble. Juste une impression, remarque. Je ne suis pas dans le secret des dieux, tu sais. En ce moment je ne fais plus guère que courrier. (Stanley avait un travail à l'UNESCO ; il faisait des voyages dans des endroits inattendus comme le Turkestan ou les Philippines.) Je ne peux pas tellement poser de questions. Je peux juste renifler l'air. Il y a un gros coup qui se prépare.

— Sur moi, rien ?

— Rien.

— En cas de besoin, demanda Terrier, est-ce que tu pourrais loger quelqu'un un moment ? Dans ton truc de Fontainebleau ?

— Mon truc de Larchant, tu veux dire. Qui ça ? Toi ? Bien sûr. Tout le temps que tu veux.

— Je ne sais pas, dit Terrier. On verra. Je te rappellerai. (A travers la porte de la cabine, il observait, il regardait si quelqu'un descendait pisser ou quelque chose.)

— Tu peux compter sur moi de toute façon, dit Stanley. Tu le sais.

— Bien sûr. Merci. (Terrier raccrocha.)

Il remonta, but lentement sa bière au comptoir. De l'autre côté de l'avenue, un passant passait, *Le Monde diplomatique* plié en quatre dans sa poche. Terrier paya puis se dirigea vers les entrées du métro sur la

place, avec sa valise. Dès qu'il fut sous terre il se mit à courir.

Il prit une rame au vol. A la station Châtelet, il fit une série de marches et contre-marches. Dans un renforcement, des Scandinaves jouaient un arrangement ahurissant, pour flûte, harmonica et violon, de *La Jeune fille et la mort*. Dans un couloir, six rockers assommaient un autre rocker et le dépouillèrent de ses bottes.

Après un trajet compliqué, Terrier regagna son hôtel vers midi. A un comptoir il acheta *Le Journal du Dimanche*. La chambre était vide. Au chevet, la radio marchait en sourdine. Anne avait laissé sur le couvre-lit un mot qui disait : *Je vais me balader*. Les lèvres de Terrier se pincèrent un peu et pâlirent légèrement. Il s'assit au bord du lit. Il paraissait soudain très fatigué. Il se massa les épaules et les autres articulations. Il tripota la radio. Un émetteur, sur les ondes longues, énuméra « les titres de l'actualité ». La mort soudaine d'un homme d'Etat chinois, les rodомontades d'un potentat du Golfe persique nommé Sheikh Hakim, la place des Français dans une compétition internationale de ski, enfin la popularité des principaux politiciens selon un récent sondage d'opinion, voilà ce qui fut énuméré. Terrier baissa la radio, s'allongea sur le lit et déploya le journal. Un article était intitulé *Massacre sur la plage*. Terrier le lut vivement. On y disait, avec quelques détails, la mort de Félix Schrader et de trois inconnus dont une femme, et la disparition d'Anne Schrader ; on ne disait rien d'autre. Terrier froissa le journal et le jeta sur le sol. Il ferma les yeux et respira profondément et régulièrement. Un moment il parut somnoler. Puis ses yeux se rouvrirent. Il fit la moue, regarda sa montre et fit encore la moue. Il quitta le lit, plaça à la porte la pancarte *Ne pas déranger – Do not disturb*, verrouilla, tira les épais doubles rideaux, disposa sur le lit les armes prises.

Comme les doubles rideaux laissaient filtrer un peu de lumière, l'homme se banda les yeux avec sa cravate. A l'aveuglette, pendant une demi-heure, il démontra et remonta à tâtons le Colt Spécial Agent, le CZ et le Savage. Il était très rapide. Il l'aurait été davantage si son auriculaire n'avait pas été blessé.

Ensuite, après avoir rangé les armes et rouvert les rideaux, il passa dans la salle de bains avec sa valise. Il se doucha, se rasa et se changea, endossant un complet neuf, de mauvaise qualité, gris fer, sur une chemise gris foncé. Sorti de la salle de bains, il consulta encore sa montre (il était 13 h 20), décrocha le téléphone. Un instant il demeura immobile, le combiné écarté de son visage, la tonalité s'entendant, et ses traits n'exprimaient rien, ou bien un profond trouble. Puis il forma un numéro. Bien qu'on fût dimanche et qu'il fût l'heure du déjeuner, il obtint quelqu'un au bout du fil. Sans hésiter une seule fois il dicta le texte d'une petite annonce, afin que déjà elle soit composée et qu'on en réserve l'emplacement, et il promit de passer payer avant 17

heures.

Terrier se fit ensuite monter une assiette anglaise et de la bière allemande, et consomma le tout en écoutant la radio. Un moment il cessa de mâcher pendant que le poste diffusait, entre un morceau de jazz et une chansonnette, un chant de Purcell pour haute-contre intitulé, Terrier le savait, *O Lead Me To Some Peaceful Gloom*. Cependant, avec un mouvement d'impatience, comme s'il s'en voulait de se déconcentrer, il se remit à mastiquer bien avant la fin du chant ; puis quand il eut fini de manger il rédigea un bref message à l'intention d'Anne : *Je m'absente jusqu'à 15 h*, disait-il, *ne sors plus d'ici. Ne fais pas de chèques*. (Il souligna de trois traits la dernière phrase.)

Il avait posé le message sur le lit et enfilé son cuir et il se dirigeait vers la porte lorsque la jeune femme entra en souriant.

— Où étais-tu, nom de Dieu ? demanda Terrier.

— Je me baladais. Tu n'as pas trouvé mon mot ?

Terrier hocha la tête. Anne, instinctivement, avait regardé le couvre-lit, là où elle avait laissé son message et où se trouvait à présent celui de Terrier qu'elle ramassa et parcourut. Elle se retourna vers Terrier.

— Bien sûr que je ne fais pas de chèques. Tu me prends pour une idiote ?

— Anne, dit Terrier, peut-être vaudrait-il mieux que tu ailles aux flics. Tu diras que je t'ai prise en otage et emmenée jusqu'ici, à Paris.

— Mais enfin, cria-t-elle, tu recommences ?

— Anne, répéta Terrier. Anne. (Ses lèvres remuèrent mais il semblait ne plus pouvoir parler.) Je suis ruiné, déclara-t-il subitement.

— Quoi ? (C'était une question, mais en même temps c'était un gloussement hilare.)

— Je suis ruiné, répéta Terrier. (Il semblait immensément sérieux.) Je crois que tout mon argent est perdu. Je ne peux pas t'expliquer, mais il est perdu, je ne crois pas que je pourrai le récupérer. Par conséquent je dois travailler de nouveau. Mais ne rigole pas ! cria-t-il parce qu'elle rigolait, elle lui pouffait de rire au nez. Je dois travailler ! répéta-t-il violemment. Je dois faire mon travail !

Anne virevolta dans la chambre, puis s'assit au bord du lit et considéra l'homme. Elle ne rigolait plus mais elle souriait encore.

— Ah, dit-elle. Ton travail. Encore panpan.

— Mais tu es folle, dit Terrier.

— Va, va, va, dit vivement Anne. Je t'attends. Je suis vannée. Je vais dormir un moment.

— Il faut que tu ailles aux flics. C'est mieux.

— On verra, dit Anne.

Un instant Terrier parut vouloir parler encore, puis il renonça et se détourna. Il quitta la chambre. Anne s'allongea sur le couvre-lit en

riant, puis elle pleura, puis elle devint très calme et lasse, puis elle s'endormit, le tout en moins de trois minutes. Terrier était sorti de l'hôtel et marchait vers le métro. Parfois ses lèvres remuaient. Mais il n'émettait aucun son. Les sourcils froncés il prit le métro et se rendit au siège du journal *Le Monde* où il paya en liquide pour l'annonce qu'il avait auparavant dictée sans hésitation au téléphone. Le texte paraîtrait le lendemain à la rubrique « l'Agenda du Monde », sous le sous-titre *Débarras*, et dirait : *Christian A. Cox, débarras spécialisé, reprend son activité après rénovation.* (Suivaient le numéro de téléphone de l'hôtel, et l'indication : *demander M. Walter.*)

— Eh bien, c'était seulement déboîté, dit le médecin de garde dont Terrier avait trouvé l'adresse sur une liste à la devanture d'une pharmacie fermée. Vous l'avez redressé vous-même ? demanda l'homme. Sérieusement ?

— Oui.

— Bravo. Vous êtes stoïque, mon petit vieux.

Selon le médecin, il n'y avait pas lieu de plâtrer. Il démontra à Terrier comment agencer une bande élastique de manière que le doigt enflé soit immobilisé fermement.

— Je sais, fit Terrier.

Il s'en alla avec son cliché radiographique et une ordonnance pour un baume anti-inflammatoire et des capsules antalgiques ; il jeta le cliché dans une bouche d'égout, acheta les médicaments dans une pharmacie de garde et regagna l'hôtel en métro. Anne dormait. Elle pleurait dans son sommeil. Terrier la considéra. Il avait une expression anxieuse et perplexe. Comme la jeune femme continuait de gémir d'une manière enfantine et misérable, il la prit par les épaules. Elle était nue dans le lit. Il la secoua légèrement. Elle ouvrit les yeux et le regarda d'un air perdu, puis elle s'essuya les yeux avec les poings, le regarda encore et sourit d'un air malin.

— Au lit, dit-elle. Viens dans le lit.

Entre le lit et le mur, Terrier vit une bouteille de Hennessy à moitié vide. L'élocution d'Anne était imprécise. L'homme se redressa et lui tourna le dos.

— Essaie de m'écouter, commanda-t-il. Il va falloir nous séparer provisoirement. Demain après-midi, mes employeurs sauront qu'ils peuvent me joindre ici. Je préfère te tenir à l'écart de tout ça.

— Me tenir à l'écart, répéta Anne. Elle est bonne !

— Sérieusement.

— Je suis une grande fille, tu sais.

— Oui, je sais. Mais s'ils savent où tu es, ça leur fera un moyen de pression sur moi.

— Ah, dit Anne d'un ton dédaigneux. Et où est-ce que je suis censée aller ?

— Près de Larchant. C'est au sud de la forêt de Fontainebleau. J'ai un ami qui a une maison là. Je crois que je peux compter sur lui.

— Tu es très organisé.

— Malheureusement non. (Terrier jeta un coup d'œil à Anne, par-dessus son épaule.) Il faudra que tu restes assez longtemps seule. Mais

mon ami passe les week-ends là-bas. Tu n'as rien contre les Noirs ?

— Quoi ?

Anne paraissait stupéfaite. Terrier répéta.

— Parce qu'il l'est, précisa-t-il. Mon copain, c'est un Noir.

— Mais pour qui est-ce que tu me prends ?

— Je ne sais pas. Je te connais très mal, dit doucement Terrier.

— Viens dans le lit.

— Je ne sais pas. (Le ton de Terrier était indécis, puis sa voix se raffermir :) D'abord il faut régler les questions pratiques.

Anne s'assit dans le lit, ce qui découvrit ses seins nus qui étaient encore beaux. Cependant ils étaient lourds et commençaient de fléchir. Elle saisit la bouteille de cognac.

— Combien de personnes as-tu tuées ? demanda-t-elle.

— Tu ne vas pas encore boire ! Il faut régler les questions pratiques ! Les questions pratiques ! répéta Terrier avec nervosité. (A présent, les mains dans les poches, il faisait face à Anne en se balançant avec impatience sur les talons. La jeune femme but une lampée au goulot.)

— Détraqué, déclara-t-elle d'un ton neutre. (Elle semblait énoncer un diagnostic concernant une pendulette.) Détraqué, viens donc au lit. (Elle se renversa violemment en arrière, les yeux hermétiquement fermés, sans lâcher la bouteille ; tout son visage s'empourpra, une roseur envahit sa gorge et sa poitrine.) Baisons, baisons. (Elle rouvrit les yeux.) C'est ce que tu voulais, dit-elle avec fermeté.

— Anne, merde, attends donc ! cria ridiculement Terrier et la porte de la chambre, qu'il avait omis de verrouiller, s'ouvrit dans son dos et deux types entrèrent, l'un referma doucement le battant et l'autre appuya contre la tête de Terrier le bout d'un revolver S&W Bodyguard Airweight.

— La Compagnie nous envoie, expliqua l'homme au revolver. Ne faites pas d'idioties.

— Anne, reste calme, dit Terrier.

— Qui sont ces pédés ? demanda la jeune femme qui demeurait étendue, le buste découvert et le visage rougi, la bouteille à la main.

Sans bouger la tête, Terrier tourna les yeux vers l'homme sans arme qui s'avançait à travers la chambre. C'était le petit type aux yeux noirs que Terrier avait déjà vu sur la loggia, dans l'appartement de la rue de Varenne ; il portait le même pardessus gris.

— Si vous me flinguez, dit Terrier, des informations compromettantes viendront à la connaissance du public.

— On flingue personne. On vient te chercher. C'est qui, la femme à poil ?

— Vous pouvez la laisser filer, affirma Terrier. Elle ne dira rien.

— Anne Schrader, hein ? Habillez-vous.

— Vous avez fait très vite, dit Terrier.

— Je ne vais pas le répéter trente-six fois, annonça le petit type à Anne.

Anne posa la bouteille, rejeta la literie et se mit à s'habiller à gestes brusques.

— Beau cul, commenta le petit type. Belle femme. (Il ramena son regard sur Terrier.) Compliments. (Il fouilla Terrier, puis la chambre ; il empocha les armes.) On va descendre. Tu régleras la note. Voici du liquide. (Il fourra une liasse dans une poche de Terrier.) Une bagnole nous attend. Si tu fais le con, mon pote te fait sauter la tête, et moi, je tire dans le ventre de ta morue. C'est enregistré ?

Terrier hocha la tête. Le petit type ramassa les affaires qui traînaient et les mit sous son bras. Anne ayant fini de se vêtir, on se mit en marche. Terrier put voir le visage de l'homme au S&W. Il l'avait déjà aperçu. *Le Monde diplomatique* plié en quatre dépassait toujours de sa poche.

En bas, Anne et l'homme au S&W restèrent au milieu du hall pendant que le petit type accompagnait Terrier au comptoir de réception, où la note fut établie et réglée. Le HK4, le Savage, le CZ et le Colt Spécial Agent déformaient les poches du pardessus gris. On sortit dans la nuit qui était glaciale. Une R16 attendait, un métis indochinois au volant. Terrier prit place à côté du conducteur tandis que les deux autres encadraient Anne à l'arrière. La Renault franchit la Seine et se dirigea vers Saint-Augustin. Les chaussées étaient grasses et glissantes où se reflétaient vaguement les enseignes lumineuses, les devantures éclairées, les feux de circulation des véhicules. Il y avait risque de verglas dans les heures prochaines.

— Ecoute, Christian, dit le petit type à Martin Terrier. J'espère qu'il n'y a pas de malentendu. On t'emmène voir M. Cox. On n'a pas pris de risques, c'est normal. Mais tout ça est complètement amical et fraternel, ne va pas penser le contraire.

— D'accord.

On se gara rue La Boétie et l'on monta dans un immeuble de bureaux dont l'ascenseur était poussif. On franchit sans frapper une porte où une plaque disait : IMPEX FILMS INTERNATIONAL.

— Il y a une annexe du ministère de l'Intérieur en face, observa le petit type en souriant et en montrant du doigt les vitres opaques de crasse. Le jour où tu veux faire monter la tension en France, au bazooka, boum ! (Il rigola.)

Terrier et Anne attendirent debout, avec l'homme au revolver et le conducteur eurasien, dans le bureau désert. Le petit type s'était éclipsé par une porte de communication. Il réapparut, fit signe à Terrier.

— Entre. La fille reste ici.

— Si quelque chose ne va pas, crie, dit Terrier à Anne.

Il passa dans la pièce voisine. Assis à un bureau de métal, M. Cox mangeait des frites dans une assiette en carton, avec les doigts. Il portait un complet trois-pièces en flanelle grise et n'avait pas ôté son pardessus en poil de chameau qui pendait, ouvert, autour de lui. Il y avait une goutte de gras sur son double menton. Il semblait las.

— Voulez-vous un café ? demanda-t-il. Il y a une machine à café. Voulez-vous quelques frites ? C'est tout ce que j'ai à vous offrir. (Martin secoua la tête.) Je suis content que vous ayez changé d'avis, fit M. Cox d'un air de grande conviction.

— Vous avez déjà lu mon annonce ?

— Bien sûr.

— Dans le journal de demain ?

— Bien sûr, répéta Cox. Nous n'utilisons pas trente-six organes de presse, pour correspondre. Il n'est pas compliqué d'appointer un ou deux employés, ici et là, pour connaître à l'avance le contenu d'une petite rubrique d'annonces. Routine pure, Christian. (Il sourit.) Martin Terrier, dit-il en souriant.

— Vous saviez ça depuis le début ?

— Nous aimons connaître bien nos employés. Vous en avez fait de belles, dites-moi. (M. Cox souriait toujours.) Vous avez cette Anne Schrader avec vous, paraît-il.

Terrier hocha la tête. Cox haussa les épaules.

— C'est important pour vous ? Elle vous importe ? demanda-t-il. (Terrier ne répondit pas. Cox lui sourit de nouveau.) Sommes-nous toujours d'accord pour 150 000 francs ?

— 200 000, dit Terrier. Vous aviez parlé de 200 000.

— C'était avant que vous fussiez acculé. Maintenant c'est 150, et c'est déjà un très bon prix. Et il y a des avantages en nature : vous et cette femme, des papiers, des passeports, tout ce qu'il faut. La cible dans quinze jours. Avant cela, vous êtes pris en charge, bien entendu.

— Je ne veux pas que la fille soit prise en charge. Je veux que vous la laissiez partir.

— Bien sûr, c'est ce que vous voulez, dit Cox. C'est impossible, bien sûr. (Il jeta un regard las à Terrier.) Vous voulez discuter ? Vous voulez nous faire perdre notre temps ?

— Non. Où sera la cible ?

— Ici. A Paris.

— Les quinze jours d'attente, dit Terrier, je veux les passer en Océanie.

— Mais pourquoi ? demanda Cox avec un étonnement sincère.

— Parce que je ne vois rien de mieux. Où est-ce que vous iriez, vous, à ma place ?

— Je ne bougerais même pas.

— Ça ne m'étonne pas.

— Vous êtes stupide, Christian, dit Cox avec une espèce de colère. Vous êtes un crétin. Je ne bougerais pas d'ici ou de n'importe quel endroit où je me trouverais, parce qu'il n'y a plus aucun endroit qui soit mieux qu'un autre, sauf les pays communistes qui sont encore pires. Il n'y a plus aucun endroit qui soit bien, vous ne comprenez pas ça ? Ah non, je ne bougerais même pas ! répéta-t-il avec force. Il n'y a nulle part où aller.

— Je veux aller en Océanie, dit encore Terrier.

— Vous irez dans la forêt de Tronçais, dit fermement M. Cox.

La maison était une ancienne maison rurale et elle avait été transformée en une sorte de pavillon de chasse. Au rez-de-chaussée elle comportait trois pièces : une salle commune qui était aussi la cuisine, avec des évier de pierre, une cuisinière en fonte, une grande table recouverte de toile cirée ; une chambre ; enfin une petite salle au carrelage inégal, qui tenait à la fois de la resserre et du salon, avec ses fagots et ses fauteuils, son âtre et sa petite table de pierre, et ses fusils dans une vitrine. Sous le toit de tuiles, le grenier aménagé était devenu un immense studio aux parois plaquées de planches de sapin vernies. Entouré d'un petit jardin d'agrément clos d'un muret de pierre surmonté d'une grille en fer de style pavillonnaire, le bâtiment se trouvait à l'intérieur de la forêt, à huit cents mètres d'une importante route nationale qui traverse le département de l'Allier. Anne Schrader et Martin Terrier y avaient été amenés à bord d'un van pour chevaux, la nuit qui suivit les retrouvailles de Terrier et de M. Cox. Le petit type au pardessus gris et son acolyte lecteur du *Monde diplomatique* s'étaient relayés au volant du véhicule. On était arrivé là vers trois heures du matin. Trois brefs appels de phares avaient fait apparaître vivement les gardiens du lieu. Anne et Terrier avaient été conduits à l'étage, par un escalier intérieur raide et sommaire comme une échelle. Les conducteurs du van étaient repartis presque aussitôt.

— Justement, j'allais aller vous chercher, dit le gardien quand Terrier quitta par une trappe le grenier aménagé et descendit l'escalier intérieur raide dans la matinée du onzième jour, vers dix heures et demie.

Le gardien se faisait appeler Maubert. Il devait avoir quelques années de plus que Terrier, peut-être trente-cinq ans. C'était un homme grand et musclé, avec un épais casque de cheveux blonds peignés de côté, et une moustache blonde fournie dans un visage étroit au nez mince et long. Ses yeux étaient légèrement bridés et un peu trop rapprochés. La peau de son visage et de ses mains était bronzée et tannée. Il portait toujours des pantalons de velours à grosses côtes, et des chemises chaudes à carreaux. Il avait l'air d'une publicité pour des cigarettes américaines. Quand il sortait il chaussait des bottes en caoutchouc et enfilait une canadienne, mais en ce moment il était en bras de chemise avec des charentaises aux pieds. Terrier acheva sa descente et Maubert lui fit signe de passer dans l'espèce de salon-resserre. La compagne du gardien préparait quelque chose dans une marmite, sur la cuisinière, et ne se retourna pas sur le

passage de Terrier.

Un feu de bûches ronflait modérément dans la cheminée. Le setter n'était pas là, il devait être en balade dans la forêt. Sur le plateau de la table de pierre, il y avait des marques à la craie bleue, des figurines représentant des policiers motocyclistes, et trois voitures miniatures : deux SM et une Pallas.

— Asseyons-nous, dit Maubert. Une bière ? Un café ? Autre chose ?

— Non.

Ils s'assirent dans des sièges rustiques en bois, garnis de coussins. Maubert ramassa sur le carrelage inégal un petit véhicule utilitaire Renault miniature et le garda en main, le faisant passer d'une paume dans l'autre. Terrier, penché en avant, examinait les voitures miniatures et les motards. Ceux-ci et celles-là n'étaient pas à la même échelle. Cependant on voyait qu'il s'agissait d'un convoi. Et les marques à la craie délimitaient des voies de communication.

— Voici le rond-point des Champs-Élysées, annonça Maubert en posant son index sur la pierre. Le nord est de ce côté. Donc ici c'est l'amorce de l'avenue des Champs-Élysées, qui ne nous intéresse pas. Et ça, c'est l'avenue Montaigne. (Il montra l'avenue Montaigne, qui était dessinée entièrement, du rond-point des Champs-Élysées jusqu'à la place de l'Aima ; c'est sur l'avenue Montaigne qu'étaient posés les véhicules en miniature.) Vous connaissez bien ce quartier de Paris ? demanda-t-il avec précision.

— Oui.

— Vous savez donc que l'avenue est en sens unique, avec des contre-allées orientées toutes les deux dans le même sens que l'avenue. (Il posa le Renault utilitaire au bord de l'avenue.) Vous serez là-dedans, en station dans la contre-allée de gauche, un peu avant l'intersection avec la rue Bayard. (Il regarda Terrier comme s'il pensait que celui-ci allait dire quelque chose mais Terrier ne dit rien.) Je serai votre chauffeur, annonçat-il. (Terrier se redressa un peu pour examiner Maubert, mais ne fit pas de commentaire et ramena son regard sur le plan sommaire et les figurines.) La partie arrière de notre véhicule, reprit Maubert, se compose d'un hayon qui ferme la moitié supérieure, et de deux portes qui ferment la moitié inférieure. La cible descendra l'avenue. Vous pouvez choisir votre position et votre champ de tir à votre guise. On peut ouvrir une porte, ou les deux, si vous tirez couché, ou bien on peut ouvrir le hayon si vous voulez tirer debout, en appui sur les portes fermées. On peut même ouvrir tout si vous le souhaitez, mais je ne vois pas l'intérêt.

Terrier, les coudes sur les genoux, courbé, avança une main indécise au-dessus du convoi de miniatures. Avec deux doigts, il décrivit un cercle vague.

— Où est la cible ?

— A l'arrière de la Pallas. Quatre motards pour ouvrir la route, une SM, puis la Pallas, et la deuxième SM derrière, exactement comme c'est là.

— C'est du suicide, dit Terrier.

— Non, dit Maubert.

— Mais si. (Terrier se renversa en arrière dans son fauteuil rustique et secoua la tête. Il ricanait avec dédain.) Sans parler des quatre motards, il y aura des flics dans les voitures. Ils vont nous tomber dessus immédiatement. Si on essaie de s'arracher, ils vont nous transformer en confettis. C'est complètement ridicule. Du suicide.

— Non, pas du tout, dit encore Maubert qui souriait. J'appartiens à la DST. (Terrier fronça les sourcils.) On n'essaiera pas du tout de s'arracher, expliqua l'homme blond. Il y a un faux plancher en tôle. Vous vous allongez, vous refermez le faux plancher sur vous, on ne bouge pas. Je descends et je me fais connaître. J'ai bel et bien été chargé de surveiller la cible.

— C'est qui ?

— Un bougnoul de l'OPEP. Sheikh Hakim. Ça vous dit quelque chose ?

— J'ai dû le voir à la télé.

— Ouais, moi aussi, fit distraitemment Maubert. (Il sourit de nouveau.) Je suis réellement chargé de le surveiller par mes supérieurs. J'ai des ordres écrits. De plus il y aura une diversion. (Il regarda Terrier en souriant, paraissant à nouveau attendre des commentaires qui ne vinrent pas.) Il y a un gus qui sera au dernier étage d'un immeuble, de l'autre côté de l'avenue ; il va arroser le convoi au FM. On lui filera des balles traçantes. Il aura peut-être le temps de redescendre et de rejoindre la rue de Marignan par les caves. Il le croit, en tout cas. Moi, ça m'étonnerait. D'un autre côté les flics sont tellement cons.

— Il s'appelle Oswald, votre mec ? demanda Terrier.

— Vous, dit Maubert, vous êtes un marrant. (Dans ce moment il ne souriait pas du tout.) Vous avez une idée de l'arme qui vous utiliserez ?

— Je commence. (Terrier ferma les yeux.) Il me faut un fusil d'assaut à tir très rapide. Il faut qu'il prenne un réducteur de son.

— Un Ingram, proposa Maubert.

— Je ne pense pas. J'aimerais mieux pas. Je crois que je veux des projectiles qui aillent plus vite que le son, pour que les départs aient l'air de venir de l'autre côté de l'avenue.

— Je ne sais pas si on pourra vous avoir ça en trois jours. (Maubert gonfla les joues, grimaça.)

De toute façon, le silencieux va freiner, observa-t-il.

— A défaut, dit Terrier, procurez-moi quelque chose de solide et simple. Weatherby ou un truc de ce genre. Je voudrais aussi un revolver.

— Ce n'est pas prévu.

— Si ça tourne mal, dit Terrier, j'aime mieux avoir un revolver. (Il considéra Maubert d'un air candide. Durant les dix jours écoulés, le gardien s'était montré tout à fait serviable et efficace, il avait satisfait vite et bien toutes les demandes qu'avaient pu formuler Terrier et Anne, touchant les vêtements, la nourriture, les cigarettes, les boissons et d'autres marchandises. Il avait même fourni à Terrier une chaîne haute-fidélité compacte et un lot de disques, qu'il avait dû aller chercher à Montluçon ou à Moulins. Seules les promenades des deux pensionnaires faisaient l'objet de contraintes marquées.) Je voudrais un revolver de gros calibre avec un canon court, précisa Terrier.

— Je verrai si c'est possible.

Terrier se courba de nouveau, considéra encore le convoi de figurines, sur la table de pierre.

— Ça se passera de nuit, je suppose ?

— Le bournoul bouffe à l'Elysée. Normalement il a une heure et demie d'entretien avec le président après la grille, pendant que les dames écoutent de la musique de chambre. Normalement le convoi quitte le palais à zéro heure trente.

— Plus ils auront de retard, mieux ça vaudra, observa Terrier. A cause de la sortie des cinémas et tout ça. Que ce soit bien dégagé. (Il secoua la tête, se leva, consulta sa montre.) J'aimerais faire une petite marche avant le déjeuner, pour réfléchir.

Maubert se leva aussi. Il regardait Terrier d'un air tendu. Terrier lui sourit. Maubert eut une petite crispation de la joue. Il entrouvrit la porte de communication.

— Cécile ! appela-t-il. M. Christian veut faire un tour.

Un moment plus tard Terrier et Cécile marchaient d'un pas vif, dans le froid mordant, sur une de ces voies très droites, sommairement revêtues, qui traversent la forêt de Tronçais et qu'on appelle ici des *lignes*. De part et d'autre du chemin, de hautes fûtaies de chênes et d'autres feuillus, glabres en cette saison, alternaient avec des taillis jeunes et des zones de coupe. De loin en loin sur l'écorce des arbres se voyaient les signes conventionnels dont l'administration de l'Environnement balise les bois. Ici et là des fûts coupés et ébranchés étaient allongés sur le bord de la ligne. Sous les fûtaies, sur l'épaisse couche de feuilles pourrissantes, il y avait par endroits les reliquats de la chute de neige de la semaine précédente. Des brumes stagnaient dans les creux, sur les bauges à sangliers et les ruisseaux bordés de glace. L'atmosphère était humide et, à cause de l'orientation du vent qui bruissait dans les ramures nues, on n'entendait plus du tout les

moteurs des véhicules rares qui filaient sur la route nationale, à deux ou trois kilomètres de là.

Avant de partir en promenade, Terrier était monté à l'étage prévenir Anne qu'il sortait. Nue et échevelée dans un des deux lits, la jeune femme réchauffait entre ses paumes un verre à dégustation, à demi plein de cognac, et elle avait souri méchamment.

— Détraqué, avait-elle dit. Impuissant. Va donc te les geler.

— Je t'ai expliqué, avait dit Terrier. C'est parce que je suis sur un coup. Ma concentration. (Il avait hoché la tête avec conviction.) Oui, c'est ça, oui, c'est ça, avait-il affirmé.

A présent Terrier suivait à grands pas Cécile qu'il observait. La compagne de Maubert avait de longs cheveux oxygénés qui flottaient dans son dos et qui n'étaient pas très propres et dont on voyait les racines sombres. Elle était grande, et visiblement maigre malgré les chandails superposés sous son anorak ; d'une maigreur plébéienne. En arrivant à un de ces carrefours en étoile qu'on appelle ici des *ronds*, elle fit halte et se retourna vers Terrier, désigna une *ligne* qui faisait un angle aigu avec celle qu'on venait de parcourir.

— On rentre par là ? proposa-t-elle d'un air ennuyé.

— J'irai bien un peu plus loin, dit Terrier.

— Pas question. *Verboten*. Combien de fois il faut vous le répéter ?

— T'es bien sûre ? (Terrier passa les doigts de sa main droite entre les cheveux de la fille et son cou et la caressa sous la mâchoire avec le pouce.)

— Eh là, dit-elle en souriant sans bouger. Bas les pattes.

Terrier mit sa main gauche de l'autre côté du cou de la fille. Il savait précisément où appuyer avec ses pouces et il appuya. Elle fronça les sourcils, puis les haussa et ouvrit la bouche. Terrier l'attira à lui pour lui bloquer les bras avec ses coudes. Sa jambe droite para le coup de genou que la fille voulut lui décocher dans les parties. Un instant plus tard Cécile n'avait même plus la force de garder les yeux ouverts, et sa mâchoire inférieure pendit. Elle serait bientôt morte si Terrier ne relâchait pas sa pression mais il la relâcha. Le setter, qui avait caracolé en avant des promeneurs pendant le quart d'heure précédent, était maintenant venu se planter à côté du couple et aboyait d'une manière inquiète et menaçante. Terrier prit la laisse du chien dans la poche de Cécile et laissa glisser à terre la fille inconsciente. Le chien se tut et attaqua très vite. Terrier enfonça sèchement son poing gauche au fond de la gueule ouverte ; de la main droite il saisit l'animal par son collier ; sans cesser d'immobiliser le setter qui tâchait de se débattre et s'étranglait bruyamment, l'homme manœuvra le mousqueton de la laisse ; ensuite il arracha son poing de la gueule, dont les crocs l'éraflèrent un peu au passage.

Trois minutes plus tard, Cécile inconsciente était assise contre le tronc d'un sapin de Norvège isolé, dont les basses branches retombaient tout autour d'elle et la dissimulaient à d'hypothétiques passants. Elle reprendrait conscience dans quelques instants, et risquait un mauvais rhume, quoique Terrier lui eût scrupuleusement mis les mains dans les poches après lui avoir enveloppé la tête avec son écharpe. Attaché par sa laisse à une branche, le setter calmé léchait la figure de la fille, et couinait par instants.

Dans le même moment Terrier courait puissamment et régulièrement sur une *ligne*, dans la direction qui lui avait toujours été interdite au cours de ses promenades. Et presque tout de suite il parvint à la lisière de la forêt et déboucha sur une route départementale, et il y avait à cent mètres de là un hameau de six ou sept feux, avec un arrêt de cars et un bar-tabac-épicerie muni aussi d'un présentoir de journaux. L'homme entra dans le débit, frottant machinalement contre sa cuisse son poing gauche où la bave du setter avait séché. Il commanda un muscadet et demanda à téléphoner. Il y avait une cabine. Encore une fois Terrier dit à Stanley ce qu'il jugeait bon de lui dire. Il lui demanda ce qu'il lui paraissait possible de demander.

— Aucun problème, dit Stanley.

— Excuse-moi si je ne t'explique pas tout, dit Terrier. C'est moins dangereux pour toi si je ne t'explique pas tout.

— D'accord, fit Stanley d'un ton un peu pincé.

— Stanley, dit soudain Terrier, je ne m'appelle pas Christian. Est-ce que tu le savais ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Est-ce que tu le savais ?

— Non.

— A bientôt, dit Terrier et il raccrocha.

Il paya, quitta le débit, rentra dans la forêt et, courant, coupa à travers bois, en ligne droite, pour rejoindre la maison. Il entra sans bruit dans la salle commune déserte, monta sans bruit l'escalier raide et se faufila sans bruit à l'intérieur du grenier aménagé où il vit qu'Anne, à califourchon sur Maubert étendu par terre sur le dos, le baisait.

Le visage de Terrier devint rose, sauf le pourtour des lèvres qui pâlit. Sa compagne à nouveau infidèle lui tournait le dos. Terrier voyait aussi les jambes de Maubert qui avait conservé son pantalon. Le couple copulant n'avait pas entendu l'homme entrer dans le grenier aménagé car dans le même temps était en marche un tourne-disque, qui diffusait fort du Verdi. Les moines du *Trouvère* psalmodiaient :

*Miserere d'un'aima già vicina
alla partenza che non ha ritorno.
Miserere di lei, bontà divina,
preda non sia dell'infernal soggiorno.*

... Et simultanément Leonora (la noire Leontyne Price, d'une magnifique beauté) chantait :

*Sull'orrida torre,
ahi ! par che la morte
con ali di tenebre
librando si va !
Ahi ! forse dischiuse
gli fian queste porte
sol quando cadaver
già freddo sarà !*

... Et ainsi de suite. Et Terrier remua plusieurs fois les lèvres et émit plusieurs fois un son bas comme un souffle, et son visage reprit une teinte homogène et pâle, enfin il alla arrêter le tourne-disque en arrachant la prise. L'opéra ralentit et stoppa en grognant. Dans le silence on entendit aboyer le setter, à quelque distance dehors. Anne avait bondi sur ses pieds à côté du lit. Mains sur les hanches, elle toisait Terrier et semblait choquée et même offusquée et furieuse. Maubert s'était assis sur son séant. Sans regarder personne il rentra difficilement sa bite gonflée dans son slip kangourou, puis il se mit debout pour remonter la fermeture à glissière de sa braguette. Finalement il croisa le regard de Terrier. En bas on entendait le setter et Cécile qui rentraient dans la maison avec précipitation et agitation. Cécile hélait Maubert.

— Descends, lui dit Anne.

— Cécile s'en fout, observa Maubert. On n'est pas ensemble.

— Descends.

Maubert se dirigea vers la trappe d'accès au rez-de-chaussée. Il lui fallut passer tout près de Terrier qui se tenait immobile et dont les doigts étaient tendus raidement au bout des mains. Le tueur professionnel respirait lentement. Maubert lui jeta un regard incertain.

— Laisse-moi passer, déconne pas.

Terrier hocha la tête. Maubert le dépassa et disparut par la trappe. Terrier alla s'asseoir au coin du lit. Anne s'était épongé la fourche avec une poignée de Kleenex et s'habillait avec brusquerie.

— Imbécile ! dit-elle. Non mais qu'est-ce que tu t'imagines ? (Terrier la regardait avec attention, l'air calme.) Imbécile ! répéta Anne. Non mais, qu'est-ce que tu crois ? Tu croyais que j'allais t'attendre dix ans ? Tu crois que je vais t'attendre dix ans de plus ? Tu crois qu'il n'y a eu que Félix, avant ? Tu me prends pour une pure petite connerie de porcelaine ? Tu me prends pour quoi ? J'en ai marre à la fin. Crétin. Lopette. (Terrier haussa les épaules. Anne s'assit brutalement à la tête du lit et considéra l'homme avec colère.) Je l'ai cocufié, Félix. Mais qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle.

Terrier fit un bruit confus avec sa gorge. Anne l'observait, elle fronça les sourcils. L'homme fit des gestes imprécis avec ses mains. Il se leva, il cherchait quelque chose du regard, il se retourna vers Anne et fit le geste d'écrire dans sa paume.

— Qu'est-ce que tu crois ? dit Anne. Tu te figures qu'il y a des micros ?

Terrier insistait. Anne fouilla dans ses affaires et produisit un petit agenda muni d'un crayon minuscule. Terrier écrivit avec application. Au rez-de-chaussée on entendait Maubert et Cécile qui discutaient en vociférant. Terrier tendit à Anne l'agenda ouvert. Elle lut et regarda Terrier en arquant les sourcils. Comme il n'avait pas l'air de plaisanter, elle relut.

— Tu rigoles ? suggéra-t-elle pourtant.

Terrier sourit et secoua la tête. Il avait soigneusement écrit : *Je ne peux plus parler. Aphonie complète. Je pense que c'est à cause du choc psychologique. Mais je ne comprends pas.*

Un instant Anne toisa Terrier comme s'il avait quelque chose d'étrange. En effet il avait quelque chose d'étrange. Elle sourit à demi, comme si cette étrangeté l'intéressait et peut-être la troublait agréablement. Mais aussitôt elle redevint dure et même sarcastique.

— Ne fais pas l'idiot, conseilla-t-elle. Sérieusement, il se passe quoi ? Tu es muet ? (Terrier hocha la tête.) Tu es vraiment muet ? (Il hocha encore ; elle semblait près de pouffer ou se mettre très en colère.) A cause de moi ? demanda-t-elle. Ah ! c'est la meilleure, ça, c'est vraiment complet ! (Elle secoua encore la tête.) Non mais tu rigoles, dit-elle encore. Ça n'est pas vrai ?

Terrier hocha de nouveau la tête, lui reprit l'agenda où il écrivit : *Non je ne rigole pas. Je suis emmerdé. Ça passera sûrement. Pour l'instant j'ai des choses très importantes à t'expliquer. Tu dois m'obéir absolument.* Il déchira la feuille et la passa à Anne. Pendant qu'elle lisait il écrivit à toute vitesse. Après avoir lu elle le regarda écrire. Elle semblait perplexe et intéressée. Il arracha encore une page et la lui donna. Maubert et Cécile, à ce moment, firent irruption par la trappe. Maubert agita un fusil. Cécile était échevelée et furieuse. Terrier griffonna quelque chose et le tendit à Maubert. Celui-ci hésita à prendre le bout de papier.

— Il est aphone, dit Anne.

Marre qu'on me pompe l'air, disait le bout de papier que tenait Maubert. *Neutralisé Cécile pour vous rappeler que je suis dangereux. Fait une promenade tranquille, c'est tout.*

— T'as perdu ta langue ?

Terrier hocha la tête.

— Il est aphone, répéta Anne.

Désormais je communiquerai par écrit, écrivit Terrier qui déchira encore et tendit le bout de papier.

— T'es dingue. T'es vraiment dingue, mon pote, dit Maubert.

— Il a un accès nerveux, affirma Anne.

Maintenant foutez la paix, déclara Terrier par écrit.

Maubert regarda Terrier qui lui souriait en coin et tenait l'agenda. Maubert secoua la tête.

— C'est un truc, affirma-t-il. (Terrier haussa les épaules.) Venez bouffer pendant que je réfléchis.

Pendant le repas on parla peu et Terrier ne parla pas du tout. Cécile lui jetait des coups d'œil hostiles mais elle n'essaya pas de discuter avec lui car Maubert lui avait expliqué la situation. Maubert avait l'air de réfléchir tandis qu'il prenait des bouchées de ragoût. Anne chipotait, l'œil absent. Terrier mangea de bon appétit.

— Je vais mettre les chefs au courant, ce sera mieux, dit Maubert à la fin du repas et il se dirigea vers le téléphone, sa tasse de café à la main.

Anne et Terrier montèrent à l'étage. Terrier se remit aussitôt à écrire dans l'agenda. Puis il montra ce qu'il avait écrit à Anne. Elle lut et le regarda d'un air de doute. Terrier hocha la tête avec conviction.

— Oui, dit Anne. Tes arguments se tiennent.

Elle soupira et se leva du lit. Une demi-heure plus tard, quand Maubert frappa à la trappe, puis entra, il vit que la couverture du bâtiment avait été dévastée en un endroit. Les lattes du plafond pentu avaient été désassujetties et arrachées, puis le papier goudronné avait été fendu, la couche de laine de verre arrachée ; enfin des tuiles avaient été posément déposées, une ouverture avait ainsi été pratiquée

dans le toit. L'air hivernal entraît à flots par cette ouverture, de sorte qu'il faisait froid dans le grenier aménagé, Maubert frissonna. Terrier était allongé sur le lit et feuilletait un vieux numéro du *Chasseur français*. Anne avait disparu.

— Où est-ce qu'elle est, nom de Dieu ? demanda Maubert sans espoir.

Terrier lui tendit un morceau de papier où il avait écrit soigneusement : *J'ai fait partir Anne car les chefs en la tenant avaient barre sur moi. Elle est à l'abri. L'opération continue comme convenu.* Maubert soupira et s'assit au bout du lit. Il regardait distraitemment l'ouverture dans le toit.

— Vous me mettez vraiment dans la merde, observa-t-il. Je vais encore appeler les chefs, je suppose.

Il resta un moment immobile, l'air morose et pensif, avant de descendre téléphoner. Il remonta au bout d'un quart d'heure. Il se frottait les mains d'une façon machinale et pensive.

— On roule comme prévu, dit-il. Nous ne pouvons rien faire d'autre. J'espère que tu ne vas pas inventer de nouvelles conneries.

Terrier sourit vaguement. Il passa les deux journées suivantes à lire des magazines usagés en fumant de temps en temps. Il faisait doux dans le grenier : Maubert avait sommairement réparé le trou du toit. Terrier descendait pour les repas.

— Tu ne peux toujours pas parler ? lui demandait de temps en temps Maubert, par acquit de conscience (Terrier secouait la tête).

En servant à table, Cécile avait des gestes secs. Jamais elle ne croisait le regard de Terrier.

— Prépare tes affaires, dit Maubert à Terrier pendant la fin d'un dîner. Nous partons dans une petite heure pour Paris.

Terrier hocha la tête sans cesser de se verser du café. Plus tard les deux hommes sortirent de la maison forestière. Une Estafette bleu roi stationnait devant le bâtiment, Terrier ne savait pas depuis quand.

— Hé ! Ho ! appela Cécile, du pas de la porte.

Elle fit signe à Terrier de revenir vers elle. Elle lui donna un baiser froid et charnu comme un coquillage cru et le regarda avec froideur.

— Fais-toi tuer, dit-elle.

Maubert s'était mis au volant de l'Estafette. Terrier alla prendre place auprès de lui. Dans la nuit le véhicule manœuvra et s'éloigna.

Pour revenir sur Paris, ils prirent la direction d'Orléans où ils rejoindraient l'autoroute A 10. Le temps était froid mais sec. Le petit fourgon filait bon train.

— Tu peux regarder le matériel derrière, dit Maubert une dizaine de minutes après le départ. (Il fit un geste en direction d'une torche électrique de plongée, couverte de caoutchouc noir, dans la boîte à gants.)

Terrier passa dans l'arrière du véhicule avec la lampe. Il commença par examiner le double fond du fourgon. La hauteur de la cachette était très limitée. L'homme n'essaya pas de s'y allonger. Il ouvrit ensuite une valise longue et étroite qui ressemblait à l'étui d'un gros saxophone. Elle contenait les éléments d'un fusil d'assaut Valmet, de fabrication finlandaise, une lunette de visée et une lunette d'observation Lyman. Terrier monta et démonta l'arme, négligeant les télescopes. Il examina soigneusement les parties et le mécanisme du Valmet, qui ne lui était pas familier. Il rangea tout et revint dans l'habitacle où Maubert avait mis la radio en marche et écoutait WRTL.

Le conducteur jeta un coup d'œil à Terrier, qui lui fit une grimace perplexe.

— Tu auras trois magasins de trente coups, dit Maubert. On te les donneras au bon moment. Ça devrait suffire, non ? (Il sourit en coin.) Du 7,62, précisa-t-il. (Terrier hocha légèrement la tête et se tapota dans l'oreille avec le majeur.) Ne t'inquiète pas, dit Maubert. Avec l'autre qui va balancer ses balles traçantes, personne va faire attention à rien d'autre. J'ai dit aux chefs que tu voulais un Weatherby ou un truc comme ça, qu'on puisse insonoriser un peu, mais ils veulent du tir automatique. Tu comprends, le mec, tu vas pas tellement le voir. Il va falloir arroser toute la bagnole en cinq six secondes, tu comprends ?

Il jeta encore un coup d'œil à Terrier. Celui-ci paraissait mécontent, excédé ; mais il haussa les épaules et se carra dans son siège, appuyant sa tête. Le trajet se poursuivit. De loin en loin les voyageurs allumaient une cigarette. De temps en temps Maubert babillait à propos du temps qu'il faisait ou sur d'autres sujets anodins. Quand ils furent sur l'autoroute ils s'arrêtèrent une fois pour boire des cafés.

Ayant bien roulé, ils atteignirent la région parisienne aux petites heures de la nuit. Ils garèrent l'Estafette dans un parking souterrain de l'aéroport d'Orly avant de gagner l'hôtel PLM. Sans se présenter à la réception, ils montèrent dans les étages. Maubert frappa à la porte

d'une chambre. Le petit type aux yeux noirs qui leur ouvrit avait les paupières bouffies de somnolence et son pardessus gris était froissé. Il salua Maubert et Terrier d'un signe de tête et s'en alla aussitôt. Maubert accrocha la pancarte *Ne pas déranger* au bouton de porte avant de refermer le battant.

Terrier se réveilla un peu après onze heures du matin le jour de l'attentat. En sous-vêtements, il resta un moment assis au bord de son lit, se massant lentement l'estomac. Les muscles de son visage étaient contractés. Par la porte entrouverte de la salle de bains s'entendait le bourdonnement léger d'un rasoir électrique. Puis Maubert sortit de la salle de bains, en manches de chemise. Il avait un S&W. 38 dans un étui d'épaule en toile beige. A son tour Terrier fit sa toilette. Il resta longtemps sous la douche brûlante, les yeux fermés, les lèvres serrées. Quand il ressortit dans la chambre, le petit type aux yeux noirs était assis dans un fauteuil. Maubert attendait, debout contre une cloison. A présent sa veste dissimulait son arme.

— Rien à ajouter ? demanda-t-il.

— Non, dit le petit type.

— Tu n'enlèves jamais ton pardessus ?

— Si. Des fois.

Maubert haussa les épaules. Lui et Terrier sortirent et, après avoir mangé des grillades dans un restaurant de l'aérogare, ils passèrent l'après-midi au cinéma, regardant distraitement et successivement un film policier américain avec Charles Bronson, un film policier français avec Alain Delon, et un long métrage d'animation de Walt Disney. La nuit était tombée quand les deux hommes sortirent du complexe de salles. Ils allèrent dîner. Cette fois, alors que Maubert mangeait comme toujours de bon appétit, Terrier n'avalait presque rien ; et son compagnon, au lieu de babiller, demeura silencieux presque tout le temps.

— Tu sais que t'es pas ce qui s'appelle un marrant ? demanda Maubert après le repas en chauffant dans sa main un grand verre en forme de tulipe qui contenait de la fine. Ce truc de ne pas parler, ça n'arrange rien, il faudra que tu voies un toubib, tu sais ? Mais de toute façon j'ai pas l'impression que tu dirais grand-chose. T'es vraiment pas un cadeau. Je voudrais bien savoir ce que tu as dans la tête.

Terrier haussa les sourcils. Il sourit légèrement. Maubert poussa un soupir.

— Il serait temps d'y aller, déclara-t-il d'un air dégoûté.

Ils reprirent l'Estafette au parking souterrain et roulèrent vers Paris, où ils entrèrent vers 22 h 30. Quand ils passèrent par la porte de Versailles, Terrier tourna la tête un instant pour observer avec intérêt les façades du boulevard Lefebvre où il avait vécu. Puis, par la rue de Vaugirard et les Invalides, l'Estafette atteignit la Seine, et ensuite le

rond-point des Champs-Élysées où elle tourna en épingle à cheveux pour s'engager dans l'avenue Montaigne. Elle pénétra dans la contre-allée de gauche. A travers le pare-brise, Maubert scrutait. Il freina et fit un bref appel de phares. Aussitôt une Lincoln, en stationnement sur un emplacement balisé, alluma ses feux de position et son clignotant. Elle manœuvra, déboîta et s'en alla. Maubert poussa un petit grognement satisfait et gara l'Estafette sur l'emplacement libéré.

— Et voilà ! s'exclama-t-il.

Il éteignit ses feux, ouvrit un casier sous le tableau de bord et en sortit quatre magasins incurvés.

— Il y en a quatre, observa-t-il. Je ne pense pas que tu auras besoin de tout ça, mais enfin...

(Il laissa traîner sa voix.) Cent vingt coups, précisa-t-il avec bonne humeur.

Les deux hommes se faufilèrent dans l'arrière du petit fourgon. Terrier monta le Valmet. Il examina les magasins, puis en engagea un dans l'arme, qu'il soupesa d'un air sérieux. Ses doigts palpaient machinalement les mécanismes.

— C'est sur le principe du Kalachnikov, non ? demanda Maubert.

Terrier eut un vague mouvement de la tête, qui semblait vouloir dire que oui, à quelque chose près, on pouvait affirmer ça. Il continuait à manier l'arme, il l'épaula à plusieurs reprises en faisant tomber le canon en ligne dans le même mouvement. Il sourit à Maubert et hocha la tête. Se penchant par-dessus les dossiers des sièges, Maubert mit la radio en sourdine et passa sur France Inter, qui donne parfois un peu plus d'informations que les autres émetteurs sur les sujets touchant à la diplomatie et aux mondanités entre hommes d'Etat. Justement le bref bulletin de 23 h commençait, mais la visite en France de Sheikh Hakim fut mentionnée brièvement, sans détails. Maubert éteignit l'appareil. Il revint vers Terrier qui, berçant le fusil d'assaut, s'était assis sur le sol de métal froid. L'homme à la moustache blonde ouvrit, sur le flanc du fourgon, une manière de soute dont il tira un émetteur-récepteur portatif long et plat, genre *walkie-talkie*. Il étira quelques dizaines de centimètres d'antenne dans la pénombre de l'habitacle et ferma un interrupteur.

— Poisson rouge, dit-il. Sommes fixes. Vigie, parlez. (Il bougea les doigts.)

Un flot de parasites se fit entendre, au milieu de quoi un crachotement grave annonça peut-être : « Vigie. Compris poisson rouge. Restez en attente. Silence. Terminé. »

Maubert posa le poste sur le sol de métal et s'assit en face de Terrier. Les deux hommes ne se voyaient que malaisément dans la pénombre du fourgon. L'éclairage urbain orangé éclairait bien l'avenue ; il éclairait passablement l'intérieur de la cabine, à l'avant de

l'Estafette ; mais il ne filtrait qu'indirectement dans la partie arrière. Terrier et Maubert restèrent longtemps silencieux et immobiles. Vers onze heures et demie du soir, Maubert alluma une cigarette, tendit son paquet à Terrier qui secoua la tête.

— Dans le fond, dit Maubert, ton boulot, n'importe qui pourrait le faire. Je parie qu'on te paie cher, mais n'importe qui pourrait faire ça. Tu es payé pour le risque. Pour la responsabilité. Je veux dire : si tu es pris un jour, tu es pris en tant qu'assassin, c'est ça que je veux dire quand je dis : le risque. C'est pas pour l'habileté que tu es payé.

A deux mains, Terrier lui tendit le Valmet, dans l'ombre du fourgon. Maubert pouffa nerveusement et secoua la tête. Il tira sur sa cigarette tandis que Terrier reposait le fusil d'assaut sur ses cuisses, en souriant.

— Non merci, dit Maubert. D'ailleurs... (Il réfléchit.) D'ailleurs tu es sûrement payé pour les réflexes aussi. Moi, figure-toi, j'ai jamais tué personne. Je veux dire à froid. Au combat ça m'est arrivé. (Il murmurait dans l'ombre, avec prudence. Non seulement des véhicules passaient vite sur l'avenue chaque fois que les feux de circulation étaient au vert, mais de plus, de loin en loin, un piéton longea l'Estafette, se hâtant dans la nuit glacée.) Tuer froidement, reprit-il, je suis certain que j'en serais capable. Mais si quelque chose allait de travers, je ne sais pas ce que j'aurais comme réactions. Toi, tu as toujours les bonnes réactions, hein ? C'est pour ça que tu es payé cher, non ?

Dans l'ombre Terrier haussa les épaules. Maubert resta silencieux un moment.

— Je t'ouvre quoi, pour tirer ? demanda-t-il ensuite.

Terrier inclina le buste et tendit le bras. Il tapota un des deux panneaux de la partie inférieure de la cloison arrière, comme s'il frappait délicatement à une porte, puis il se redressa. Maubert hocha la tête.

— Ta Julie, elle m'a carrément dragué, tu sais ? dit-il soudain. (Il se râcla la gorge.) Je ne sais pas quels sont vos rapports. Mais elle s'est offerte ouvertement, tu comprends ? En règle générale, ça n'est pas mon genre de foutre la merde sur un coup. Mais, là, c'était particulier. Elle m'a pris par surprise. Je veux dire : c'était quelque chose de violent. Elle a un grain, conclut-il.

Le *walkie-talkie* sur le plancher métallique se mit à crachoter des choses incompréhensibles. Maubert le saisit aussitôt.

— Poisson rouge, dit-il. Répétez.

Il écouta. Il plissait les paupières. Il reposa le poste.

— La cible est en avance, fit-il avec nervosité. Elle arrive.

Il était près de minuit. La circulation automobile s'était accrue avec la sortie des cinémas. Ici et là, dans la partie de l'avenue proche

du rond-point, de petits groupes de piétons et des couples rejoignaient des autos, mettaient des moteurs en marche et les laissaient chauffer un instant, puis se mettaient en route.

— Merde, c'est la pagaïe, observa Maubert.

Terrier avait croisé les bras et enfoncé ses doigts sous ses aisselles. Vivement Maubert ouvrit le panneau arrière que l'autre lui avait désigné.

— Tu n'as pas monté ta lunette, observa-t-il avec inquiétude.

Terrier haussa encore les épaules. Il décroisa les bras et agita les doigts, puis il s'allongea sur le plancher de métal et épaula le Valmet. La position du tireur couché était parfaite. Il avait vue sur le rond-point et les deux cents premiers mètres de l'avenue Montaigne. Rapidement Maubert recula, longeant le corps allongé de Terrier et se plaçant derrière lui. Une minute entière s'écoula. Puis des bruits de sifflets emplirent le carrefour là-bas. Et, exactement comme Maubert l'avait annoncé naguère, quatre motards déboulèrent du rond-point, suivis d'une SM, d'une Pallas et d'une autre SM. Terrier aligna son arme sur la Pallas dès qu'il la vit. Le convoi enfilait l'avenue. Soudain Terrier roula sur le dos. Un instant il vit Maubert penché sur lui, le S&W à la main, et il lui décocha de toutes ses forces un coup de crosse dans les testicules. Le visage de Maubert se plissa incroyablement, il se plia en deux et, d'un revers de crosse, Terrier lui fit sauter de la main le revolver. Puis il saisit aux oreilles le moustachu qui s'affaissait et lui cogna la figure contre le sol. Dans le même instant se déclenchèrent les tirs d'au moins trois armes automatiques, le long de l'avenue. Lâchant Maubert inconscient, Terrier bondit par-dessus le dossier des sièges et prit le volant de l'Estafette.

En même temps qu'il démarrait, il vit du coin de l'œil qu'un motard était tombé, que les trois autres stoppaient en catastrophe. Une SM folle, le pare-brise éclaté, faucha un des policiers motocyclistes et l'envoya valdinguer dans le caniveau avant de monter sur le trottoir et de percuter un arbre. Pneus hurlants, la Pallas zigzagua et des impacts se virent sur son flanc tandis qu'elle évitait les deux motards indemnes en fléchissant de côté et d'autre sur sa suspension, enfin elle fila en sinuant vers l'Aima. Dans le même instant la deuxième SM fit un tête-à-queue au milieu de l'avenue et vint heurter de flanc le refuge pour piétons, à la sortie de la rue Bayard. Deux ou trois tireurs embusqués continuaient d'arroser, et les vitres de la seconde SM dégringolèrent. Il n'y avait pas de balles traçantes.

Pendant les mêmes secondes l'Estafette avait démarré. Moteur rugissant, elle s'arracha à son emplacement, fila dans la contre-allée et vira aussitôt dans la rue Bayard qu'elle enfila en sens interdit. Une 2cv arrivait en face à petite allure. Terrier alluma ses phares et accéléra.

La petite voiture vira brusquement et s'encadra entre deux véhicules en stationnement devant Radio Luxembourg. L'Estafette lui arracha une aile au passage et continua vers l'est, accélérant toujours. Au loin, à l'intersection de l'avenue Montaigne et de la rue Bayard, des coups de feu sporadiques retentissaient toujours, de plus en plus espacés.

Terrier tourna à gauche à la sortie de la rue Bayard, ce qui le ramena vers le rond-point des Champs-Élysées. Aussitôt il obliqua à droite, et encore à droite un peu plus loin, enfin il enfila la voie express de la rive droite. De temps en temps il jetait un coup d'œil à Maubert allongé sur le plancher du fourgon. L'homme semblait inconscient. Terrier lui avait pris son .38 et l'avait fourré dans sa poche. Le fusil d'assaut Valmet était posé à côté de lui sur le siège droit du véhicule.

Passé le Châtelet, l'Estafette fut bloquée par un feu rouge. Vite, Terrier en profita pour sauter par-dessus son dossier de siège et rejoindre Maubert qui commençait à remuer. Il lui donna un grand coup dans l'arrière de la tête avec la crosse du S&W, revint aussitôt au volant et reprit sa route. Maubert ne bougeait plus. Terrier ralluma la radio. Entre divers morceaux de musique légère, une femme à la voix pensive et lascive y taillait le bout de gras avec des humains plus ou moins esseulés qui l'appelaient par téléphone pour lui dire qu'ils aimaient Tchaïkovski ou qu'ils étaient tristes ou des choses du même genre. Le visage de Terrier était couvert de sueur et ses lèvres remuaient sans cesse.

Il quitta la voie express par la sortie débouchant sur la gare de Lyon. Il rejoignit la Nation, puis gagna Vincennes, non pas le bois où les patrouilles de police sont fréquentes, mais les rues résidentielles. Il se gara dans une voie étroite et obscure. Il passa à l'arrière du fourgon, assit Maubert contre la cloison et lui braqua dans les yeux la lumière de la torche électrique couverte de caoutchouc. Il lui pinça les joues et lui donna plusieurs claques. Maubert ouvrit à demi les paupières. Il semblait ensommeillé. Il ne parvenait pas à accommoder. Terrier, qui avait conservé l'agenda d'Anne et son petit crayon, gribouilla quelque chose et le mit sous le nez de Maubert. Le moustachu parut tenter de se concentrer. Ses yeux étaient vagues et papillotaient. Il n'arrivait pas à lire. Terrier eut un mouvement d'impatience. Il enfonça le canon court du S&W dans la bouche de Maubert, lui heurtant les dents.

— Hon ! Hon ! dit Maubert, la tête plaquée contre la tôle de l'Estafette.

Terrier arracha le .38 de la bouche molle, éraflant la lèvre au passage avec la mire. Il donna un coup de talon dans le ventre de Maubert pour l'encourager.

— Je me sens mal, dit Maubert.

Terrier lui donna un autre coup de talon. Maubert grimaça.

— J'ai peut-être une commotion cérébrale, observa-t-il d'un ton pâteux. Qu'est-ce que tu veux ? Non, attends. Misère de moi, c'est terrible d'être interrogé par quelqu'un qui ne pose pas de questions... (Terrier lui frappa le genou avec le canon du revolver. Maubert replia sa jambe sous lui en grimaçant.) Tu devais tirer, dit-il d'un ton de reproche. Tu devais buter le bougnoul. Ensuite seulement, je devais te tirer dans la tête. Je devais dire... (Il s'interrompit. Il semblait chercher ses idées. Soudain ses yeux se fermèrent et il devint mou. Il glissa doucement au bas de la cloison.)

Terrier lui leva une paupière, puis l'autre, avec le pouce. Maubert n'avait plus de réflexes oculaires. Terrier lui prit le pouls. Le cœur était arrêté. Terrier se redressa et cracha sur le cadavre. Il tremblait un peu.

Après qu'il eut pris le boulevard périphérique, alors qu'il roulait sur l'autoroute du Sud, il entendit le bulletin d'informations d'une heure du matin qui parlait d'un attentat contre le représentant de l'OPEP, lequel s'en était tiré indemne. A ce moment il approchait de la sortie de Nemours et il commença de ralentir pour quitter l'autoroute et se diriger vers Larchant, et l'expression de son visage était assez satisfaite.

Impeccablement vêtu d'un complet trois-pièces beige et d'une chemise rayée de bleu pâle avec un col épinglé aux pointes arrondies et une cravate de soie bleu roi, le noir Stanley était immobile, debout au milieu de la salle à manger de son pied-à-terre, les pieds dans un carton d'épicerie sur le flanc duquel se lisait le mot VITTEL. L'homme avait les mains menottées serré dans son dos. Un large morceau de ruban adhésif blanc lui recouvrait la bouche. De la sueur coulait lentement et régulièrement sur la peau très noire de son visage, et des auréoles sombres avaient commencé d'apparaître sous ses aisselles.

Dans un coin de la pièce, une chaîne haute-fidélité diffusait, assez fort, du jazz et de la variété américaine : le changeur automatique faisait se succéder des faces de Charlie Parker, de Frank Sinatra, du grand orchestre de Dizzy Gillespie, de Ray Charles, etc. Par moments Stanley semblait grelotter. Une fois sa jambe gauche fut prise de tremblements violents. Il ferma les yeux et respira profondément ; les tremblements cessèrent ; il rouvrit les yeux et soupira.

Terrier, après avoir traversé Larchant, tourna dans la route étroite et mal revêtue qui desservait la maison de week-end de Stanley. Après quelques centaines de mètres, il engagea ses roues droites sur l'accotement, les basses branches des bois cinglèrent la carrosserie de l'Estafette, Terrier stoppa, laissant tourner le moteur, et il éteignit ses feux de position. Le ciel était dégagé, la nuit était claire. Terrier attendit que ses yeux fussent habitués à l'obscurité. Puis, tâtonnant un peu dans l'ombre du fourgon, il mit le *walkie-talkie* sur écoute. Il attendit encore, tout en fixant au fusil d'assaut la bretelle contenue dans la valise étroite avec les autres accessoires. Le petit poste de radio ne diffusait qu'un bruit de fond indistinct, parfois ponctué de crachotements parasites.

Vers 1 h 45, Terrier reprit le volant. Sans rallumer ses feux, il parcourut quelques centaines de mètres, très lentement. Il étrécissait les yeux pour distinguer la route devant lui. Le fusil était posé à sa droite sur le plancher de la cabine, et le *walkie-talkie* sur le siège du passager. L'Estafette faisait très peu de bruit parce que l'homme avait très vite engagé la troisième vitesse et appuyait à peine sur la pédale d'accélérateur, juste assez pour éviter que le moteur cale.

Six ou sept cents mètres avant la maison de Stanley, une trouée se présenta sur la droite parmi les sapins et les bouleaux. Terrier braqua, pénétra entre les arbres, fauchant quelques baliveaux, coupa le contact ; l'Estafette s'immobilisa sur un sol de sable ferme où

affleuraient des bancs de grès.

— Ho... Ho..., fit l'émetteur-récepteur. (Il nasillait ; cependant l'appel était très distinct.) Je crois que je vois quelque chose, ajouta la voix.

— Alors ta gueule, souffla violemment une autre voix après un bref crépitement.

Terrier se tenait immobile dans la cabine. Il avait les lèvres serrées. Il avait tiré le .38 de sa ceinture. Le moteur de l'Estafette refroidissait vite à cause de la température extérieure ; de minuscules craquements de métal se faisaient entendre ; quant au poste de radio, à part le bruit de fond il était redevenu silencieux. Terrier commença de se remettre en mouvement : il glissa de nouveau le revolver dans sa ceinture, et la poignée de l'arme lui meurtrit l'estomac quand il se pencha pour ramasser le Valmet sur le plancher. Il ouvrait délicatement sa portière quand l'émetteur-récepteur chuinta de nouveau.

— Ho ! fit encore la première voix. Je me suis gouré. J'ai cru que quelque chose arrivait sur la route, mais il n'y a que dalle.

— Sûr ?

— Sûr et certain.

— Bon ben maintenant, ta gueule, commanda de nouveau la seconde voix.

— C'est pas la peine d'avoir des *talkies-walkies*, fit le *walkie-talkie* d'un ton grognon, si on ne peut pas se causer.

— On t'a dit de tapoter si tu vois quelque chose. Merde à la fin ! tu vas la fermer, ta gueule ? Tu comprends pas qu'il a peut-être un poste aussi, dunœud ?

— O. K., fit la première voix d'un ton pincé. O. K.

Après ça le poste demeura silencieux.

Terrier attendit un court moment, puis il finit d'ouvrir sa portière et quitta l'Estafette. Ayant mis le fusil à la bretelle, crosse en l'air, il se déplaça assez rapidement à travers bois. Ses bras allaient et venaient à la hauteur de ses épaules, écartant des rameaux presque invisibles dans la nuit. Il tenait le .38 dans sa main droite, et dans la gauche la lunette d'observation Lyman. Il décrivit un arc de cercle qui le ramena sur les arrières de la maison de week-end de Stanley.

Le bâtiment était un petit cube de ciment, avec un garage en sous-sol sur un côté, et un étage mansardé. Derrière les contrevents, toutes les fenêtres étaient éclairées. D'où il était, au coin du terrain découvert entourant la maison, Terrier entendait vaguement de la musique.

Il demeura tapi à la lisière des bois, dont les basses branches touchaient la clôture en grillage tendue sur des poteaux de ciment chaulé. Il avait posé le .38 sur un affleurement de grès et tenait à deux

main la lunette d'observation. Très lentement il scruta la maison de Stanley et ses alentours immédiats, puis, se redressant pour être moins gêné par les basses branches, il braqua son appareil en direction de la route, dans l'axe du grillage qu'il côtoyait. Il ne distinguait pas grand-chose. Soudain il y eut un rougeoiement bref et faible à la lisière de la forêt, au bord de la route. Terrier posa aussitôt la lunette et ôta le Valmet de son épaule. Il détacha la bretelle du fusil d'assaut, glissa encore une fois le revolver dans son pantalon. Laissant derrière lui le fusil et la lunette, il se mit à ramper le long de la clôture. Il rampa rapidement. Le peu de bruit qu'il faisait était inaudible, à cause du vent froid dans les arbres. Après quelques instants, Terrier se trouva à une dizaine de mètres de la route déserte et il distingua la silhouette agenouillée d'un homme en parka claire, abrité sous un sapin, et qui lui tournait le dos. Le guetteur embusqué scrutait la route. Un *walkie-talkie* et un M 16 étaient posés près de lui dans le sable. Terrier sourit dans l'ombre. Le guetteur tira sur sa cigarette en l'abritant à l'intérieur de sa paume. Terrier se mit debout derrière l'homme, s'enroula autour des poignets les deux bouts de la bretelle du Valmet ; il fit trois pas en avant et étrangla le fumeur en silence.

Il abandonna le cadavre sur place après avoir jeté un coup d'œil à son visage. C'était l'homme qui l'avait filé naguère avec *Le Monde diplomatique* dans une poche, et puis qui lui avait braqué un Bodyguard Airweight sur la tête, à l'hôtel, devant Anne nue. Passant par l'intérieur de la forêt, Terrier rejoignit le coin de la clôture où il avait laissé le Valmet et la lunette. Il fourra le viseur dans la poche intérieure de sa veste, remit le fusil sur son dos et, plié en deux, il courut sur les arrières de l'enclos, puis escalada et sauta le grillage et piqua un sprint sur les trente mètres de terrain découvert qui le séparaient de la maison.

De ce côté le bâtiment était presque aveugle. Seules s'y ouvraient la fenêtre de la cuisine et la lucarne mansardée de la salle de bains. Terrier reprit haleine et escalada le tuyau d'écoulement des eaux, à l'angle de la maison. De là il se hissa sur le rebord de la lucarne. Elle était en verre dépoli avec un cadre en bois et fermée par une targette. Accroupi sur le rebord, Terrier écouta la musique qui montait du rez-de-chaussée. C'étaient les disques de Stanley qui étaient diffusés ; en cet instant c'était le grand orchestre de Dizzy Gillespie enregistré en public au festival de Newport, dans les années 50. Pendant une série de riffs particulièrement agressifs de la section de trompettes, Terrier donna un bon coup de talon dans le cadre de la lucarne. S'il ne s'était pas tenu des deux mains à la gouttière, il aurait perdu l'équilibre et serait tombé. Il attendit un nouveau passage violent de la musique et donna un autre coup de talon. Les vis de la targette s'arrachèrent à demi. Terrier poussa doucement ; les vis et la targette se détachèrent

et tombèrent sans bruit sur la moquette velue de la salle de bains, la lucarne s'ouvrit.

Au rez-de-chaussée, au milieu de la salle à manger, Stanley, debout dans le carton Vittel, avait le visage crispé et était inondé de sueur ; sa cuisse gauche était agitée de tressaillements incessants ; il fermait les yeux et grimaçait ; sa respiration était bruyante ; ses mâchoires et ses dents bougeaient et grinçaient sous ses joues et son bâillon.

Ayant garde de heurter le Valmet à l'encadrement de la lucarne, Terrier se faufila les pieds les premiers et se laissa glisser à l'intérieur de la petite pièce, entre la baignoire et le lavabo. Il n'y avait pas d'ampoules allumées dans la salle de bains, mais la porte était ouverte sur le corridor éclairé. Terrier prit en main son fusil d'assaut et alla jeter un coup d'œil dans le couloir. Il recula aussitôt, ôta ses chaussures, puis s'avança en chaussettes.

Les portes des trois chambres étaient fermées. A la hauteur de la salle de bains, le couloir se terminait par un mur percé d'une fenêtre aux volets fermés. Dans l'autre direction, il se prolongeait en une loggia surplombant la salle à manger. Comme naguère rue de Varenne, le petit type aux yeux noirs et au pardessus froissé se tenait sur la loggia, accoudé à la balustrade et regardant en bas. Un *walkie-talkie* était posé près de lui sur le plancher en pin naturel, et il avait dans la main droite un pistolet automatique Star BKM dont le canon reposait au creux de son coude gauche.

Terrier s'avança très lentement dans le couloir. Ses chaussettes humides de sueur ne glissaient pas sur le parquet. Il avait braqué le Valmet sur le petit type. Du coin de l'œil, celui-ci perçut un léger mouvement dans le couloir, à la limite de son champ de vision, et pressa aussitôt la détente de son automatique qui se trouvait braqué dans l'axe du corridor. La balle de 9 mm fit gicler des éclats de pin naturel à deux mètres de Terrier qui lâcha quatorze coups sur le petit type. Celui-ci se jetait à plat ventre dans le même instant, et comme Terrier le visait aux jambes, le petit type fut presque haché en deux dans le sens de la longueur par les balles de 7,62.

Les détonations, surtout celle du puissant automatique, s'étaient répercutées dans le couloir d'une manière assourdissante et l'atmosphère empestait la cordite. Terrier se retira vivement dans l'encadrement de la porte de la salle de bains et attendit. En bas, le disque de Gillespie s'était terminé et le changeur automatique cliqueta. Le cadavre du petit type saignait de partout. Il avait des morceaux de son cerveau dans les cheveux et entre les dents. Le *walkie-talkie* intact ne diffusait rien. Aucun bruit ne venait des chambres. Aucune porte ne s'ouvrit. Terrier soupira et se tamponna le fond d'une oreille avec l'auriculaire. En bas le tourne-disque cliqueta

encore et Ray Charles se mit à crier avec enthousiasme qu'alléluia il l'aime tant.

Après un moment, Terrier remit ses chaussures et alla ouvrir les portes des trois chambres, avec des précautions. Les pièces étaient toutes éclairées, mais il n'y avait personne dedans. Dans la première, le lit était défait, des vêtements d'homme étaient jetés sur le dossier d'une chaise et, sur un petit secrétaire, une photographie encadrée représentait un couple de Noirs endimanchés d'une soixantaine d'années. La seconde chambre n'avait pas été occupée récemment, le matelas du lit était nu, un aspirateur et des cartons de vieux magazines étaient posés contre un mur, il y avait de la poussière sur les meubles. Terrier trouva des cheveux blonds dans le lit en désordre de la troisième chambre, où une bouteille de cognac vide était couchée dans un coin. Une autre bouteille avait été lancée contre le mur, les morceaux étaient par terre et du cognac avait éclaboussé la cloison et coulé jusqu'au sol.

Pointant le Valmet devant lui, l'homme s'avança sur la loggia. Une épaule contre l'angle d'une cloison, il contempla, en contrebas, la salle à manger où Stanley, debout dans le carton d'eau minérale non gazeuse, ses pieds en chaussettes sur un cylindre métallique très bas comparable à une marmite à pression, contorsionnait les muscles de son cou pour tourner la tête, et regarder derrière lui, et il voyait Terrier debout sur la loggia, en haut de la volée de marches descendant dans la salle à manger. Stanley poussa un grognement aigu derrière son bâillon. Des muscles se tendirent sur le cou de Terrier. Il grogna comme Stanley. Puis il descendit l'escalier droit, vivement, le Valmet braqué, jetant des coups d'œil furtifs de côté et d'autre.

Sans se soucier pour l'instant de Stanley qui remuait, transpirait et grognait, Terrier parcourut avec vivacité les pièces du rez-de-chaussée, sans trouver personne. Il revint vers Stanley et lui arracha son bâillon de ruban adhésif.

— Je suis sur une mine, dit Stanley.

Terrier le regarda avec perplexité. Soudain il haussa les sourcils et examina le plat cylindre de métal terne sur lequel Stanley en chaussettes se tenait debout en tremblant.

— J'ai le talon gauche sur le détonateur, dit Stanley. Il s'est armé quand j'ai appuyé le talon, ils m'ont fait appuyer le talon. (Sa jambe gauche était parcourue de tremblements terribles.) Si je lève le pied, ça saute. Je ne peux plus tenir. Dépêche-toi : va dans la cuisine et prends un couteau dans le tiroir de la table.

Terrier se précipita dans la cuisine, ouvrit le tiroir de la table, en tira un couteau à découper et revint vers Stanley.

— Je vais faire ça moi-même, dit le Noir, c'est trop dangereux. Il faut couper la chaîne des menottes. Descends à la cave. Il y a une

boîte à outils. Remonte la pince coupante.

Terrier mit un genou en terre près du carton Vittel, posa le Valmet et se pencha sur le carton et les pieds de Stanley.

— Non, arrête, non, merde, dit Stanley. Va chercher cette pince. Je t'en prie, Christian, c'est trop dangereux.

Tenant d'une main le manche du couteau, de l'autre la pointe de la lame, Terrier introduisit le couteau sous le pied gauche du Noir, il interposa lentement la lame entre le talon de l'homme et le détonateur de la mine. Le talon tremblait. La sueur coulait sur le visage de Stanley. Quand la lame fut interposée entre le détonateur et le pied, Terrier leva les yeux vers Stanley, il hocha la tête en souriant. Le Noir se laissa tomber par terre. Il se recroquevilla, puis se mit en extension, puis se recroquevilla de nouveau. Ses muscles tressaillaient de partout et soudain il urina dans son pantalon impeccable. Un genou à terre, Terrier le regardait et maintenait la lame du couteau appuyée sur le détonateur de la mine.

— Je viens de pisser, observa Stanley. Ah merde les fumiers. Je crois qu'ils tiennent ta nana, tu sais ? Ils m'ont braqué en fin d'après-midi. Je pense qu'ils l'ont emmenée il y a une heure. Ils m'ont mis là, sur ce truc. (Il secoua la tête.) Ah merde, répéta-t-il, les fumiers. (Soudain il parut se rendre compte de la position de Terrier ; il s'agita, pliant les genoux, faisant vite passer ses poignets menottés sous ses talons, il se remit debout, ses mains devant lui.) Attends ! s'écria-t-il inutilement. Il faut poser un truc sur la lame, un truc lourd. J'ai des parpaings à la cave. Tu veux bien descendre ? Tu me remontes aussi la pince. J'ai les jambes en coton. Va, je vais tenir le couteau.

A quatre pattes près du carton de Vittel, il appuya ses deux poings sur la lame. Ses poings tremblaient. Il sourit en coin à Terrier qui s'était dégagé et allait vers la cave.

— T'es pas bavard, observa-t-il. Dépêche-toi, j'ai la tremblote, ami.

Comme Terrier venait de s'engager dans l'escalier de la cave, Stanley jura d'un ton étonné et la mine éclata. C'était une mine puissante. La maison de week-end était fragile. Tout l'intérieur fut soufflé, toutes les fenêtres éclatèrent. Les murs portants et la toiture commencèrent ensuite de s'effondrer par morceaux, comme la matière s'effondre au-dedans d'elle-même, à ce qu'on dit, au cœur d'étoiles lointaines.

Le choc avait précipité Terrier au bas de l'escalier de la cave, il l'avait plaqué sur les mains et les genoux contre le sol inégal semé de poussier. Des grains de carbone s'incrustèrent dans les paumes de l'homme. Une avalanche de débris rebondit dans l'escalier à sa suite. Des kilos de bouts de planches et de morceaux de parpaings heurtèrent le dos de Terrier et sa tête. Terrier se remit aussitôt debout.

Des débris croulant autour de lui, il escalada énergiquement les marches, dérapant dans les gravats et les fragments de lattes, au milieu d'un épais nuage de fumée et d'autres particules. Ses lèvres remuaient et laissaient filtrer une sorte de grincement bas. Il traversa rapidement ce qui restait de la salle à manger. Autour de lui des sections de toiture et des pans de mur s'abattaient solennellement et percutaient le sol avec des bruits sourds et des rebonds. Terrier enjamba le Valmet tordu et inutilisable, faillit marcher dans la cage thoracique rouge et blanche de Stanley, et sortit de la maison par le mur du fond. Courant, il eut rejoint l'Estafette en quelques dizaines de secondes. Il démarra, manœuvra et reprit la direction de l'autoroute.

Un peu après trois heures du matin, Martin Terrier pénétra dans Paris par la porte d'Italie, au volant d'une voiture volée, une 504 blanche. Il s'était débarrassé du corps de Maubert en l'abandonnant sous un camion en stationnement dans une rue de Fresnes. Il lui avait auparavant fait les poches pour avoir un peu d'argent. Quant à plusieurs cartes barrées de tricolore qui portaient la photo de Maubert et étaient établies au nom de François Guénaud, avec l'indication de son appartenance à la DST et à d'autres services moins officiels, il les avait laissées dans le portefeuille du mort, après un instant d'hésitation.

Il avait laissé l'Estafette à Bagneux, où il avait volé la 504. Il avait conservé avec lui le 38 de Maubert et son émetteur-récepteur qui ne diffusait rien. La 504 était équipée d'un autoradio et lecteur de cassettes, mais le bulletin d'informations de trois heures n'avait rien dit de plus que celui d'une heure, annonçant seulement que l'attentat contre Sheikh Hakim allait faire les gros titres de la presse de ce matin, à l'exclusion de *L'Equipe*.

Dans Paris à cette heure la circulation était facile. Terrier se dirigea vers Montparnasse. Il ne remarqua pas d'activité policière inhabituelle.

Un bar était ouvert rue du Départ. Terrier y pénétra vers 3 h 30. Il alla au comptoir et tendit au barman un morceau de papier. Le serveur fronça les sourcils, puis lut ce qui était crayonné sur le morceau de papier et hocha la tête en adressant à Terrier une grimace compatissante. Pendant que l'homme s'activait, Terrier jeta un regard circulaire mais il n'y avait rien à voir que deux ivrognes hébétés, une demi-pute hagarde, une couche de sciure et de mégots sur le sol carrelé.

Rue La Boétie, dans les bureaux d'Impex Films International, des hommes vêtus de sombre attendaient dans le noir avec des revolvers.

Rue du Départ, le barman posa devant Terrier un demi pression et un verre à dégustation qui contenait de la vodka, deux glaçons et quelques gouttes de jus de citron.

— Faites gaffe au mélange, tout de même, dit-il. Ça soûle. (Et comme Terrier ne réagissait pas, le barman ajouta :) Vous n'êtes pas sourd en plus, au moins ? Vous n'êtes pas sourd-muet, si ?

Terrier secoua la tête.

— Juste muet, hein ? fit l'autre et il branla du chef d'un air sagace et pathétique. Vous n'avez peut-être pas envie qu'on vous

parle ?

Terrier haussa les épaules. Il prit le demi, le choqua légèrement contre le verre de vodka posé à côté, et but une gorgée de bière. Elle était assez bonne mais trop glacée.

— Moi, dit le barman, il y a des nuits où j'aimerais être sourd. (Il soupira.) Enfin, déclara-t-il, c'est comme ça. (Et il alla s'asseoir sur un tabouret derrière la caisse enregistreuse.)

Rue de Varenne, un coup de sonnette résonna dans le vaste duplex blanc et gris parsemé de meubles très modernes et d'œuvres d'art pop, op, et cinétique. Dans la cour, au-dessus de la sonnette, on lisait un nom, *Lionel Perdrix*, sur un rectangle de bristol encadré.

— C'est pas vrai ! s'exclama d'un ton révolté la compagne de lit de Lionel Perdrix.

Au chevet du lit, la pendulette à affichage numérique indiquait 3 : 46. Perdrix avait interrompu ses mouvements. On sonna de nouveau. Perdrix se retira, descendit du lit et sortit de la chambre en enfilant un peignoir blanc en éponge. C'était un homme petit et grassouillet d'une quarantaine d'années, avec un début de calvitie et des yeux injectés de sang. Il était essoufflé. Pendant qu'il se hâtait vers la porte, on sonna encore.

— Voilà ! Voilà ! Qu'est-ce que c'est ? cria Perdrix.

Par l'œilleton de la porte laquée de blanc, il vit M. Cox et d'autres silhouettes en manteau ou en imperméable. Son visage prit une expression soucieuse. Il se dépêcha de déboucler la porte. M. Cox et trois autres hommes entrèrent aussitôt en le bousculant presque. Un homme referma la porte. Les deux autres montèrent la brève volée de marches menant au duplex.

— Il y a quelqu'un avec vous ? demanda Cox.

— Mais oui, oui...

— Une fille ?

— Oui. Ecoutez, qu'est-ce qui se passe ? demanda Perdrix. Vous m'aviez dit que c'était fini. Vous m'aviez dit que vous n'utiliseriez plus jamais mon appartement. Et puis de toute façon, pourquoi est-ce que vous n'avez pas téléphoné ?

Cox ne répondit pas. Il avait la tête levée en direction du duplex, où l'on entendit soudain une voix féminine pousser une exclamation offusquée. Perdrix fit un mouvement pour remonter mais l'homme qui avait refermé la porte le retint par le bras.

— Mais enfin ! Qu'est-ce qui se passe ? répéta Perdrix.

Cox ne répondit pas. Il tira de sa poche une barre de Nuts, arracha la moitié de l'emballage et mordit dans la friandise. Les deux éclaireurs réapparurent.

— Il y a une jeune femme dans la chambre, c'est tout, annonça l'un.

M. Cox monta les marches et Perdrix le suivit en grommelant que c'était insensé, et le dernier type le tenait toujours par le bras ; de l'autre main, le type portait une valise. En arrivant dans le duplex, il lâcha le bras de Perdrix, posa la valise sur le sol laqué, l'ouvrit : elle contenait trois pistolets mitrailleurs Ingram M 11 avec leur silencieux et des viseurs de nuit. Perdrix se mit à claquer des dents. Il regardait les armes. Machinalement il porta une main à sa mâchoire pour en arrêter le tremblement.

— Mais qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? demanda-t-il d'une voix aiguë.

— La seule pièce sans fenêtres, c'est la salle de bains, dit un des éclaireurs.

— Prenez le matelas de la chambre et portez-le dans la salle de bains, commanda M. Cox. (Il se retourna vers Perdrix.) Arrêtez de trembler. Ce n'est pas pour vous tuer, les armes. C'est pour vous protéger. Vous et votre compagne devez vous installer dans la salle de bains pour la nuit. Mes hommes resteront ici pour vous protéger.

— Je n'ai pas besoin d'être protégé. Je ne suis pas en danger, affirma Perdrix en claquant des dents.

— Si, dit Cox. Vous savez que j'utilisais votre appartement pour des rendez-vous...

— Je ne sais rien. Je ne veux rien savoir. Allez-vous-en, je vous en prie. (Perdrix se prit la tête à deux mains. Il essayait peut-être de se boucher les oreilles avec les paumes.)

— Il y a quelqu'un de dangereux qui cherche à me joindre, expliqua Cox d'un air rassurant. Il ne sait pas comment me joindre. Mais il connaît votre logement. Maintenant vous allez vous enfermer dans la salle de bains avec votre compagne et mes hommes vous protégeront.

— Qu'est-ce que c'est que cette bande de fous ? cria la compagne de lit de Perdrix qui surgit sur la loggia, drapée dans un drap. (Pendant ce temps les deux éclaireurs transportaient le matelas avec diligence.)

— Je vais appeler la police, dit Perdrix à M. Cox.

— Non, dit Cox. Vous allez me donner un poste de radio, je veux écouter les informations de quatre heures. Et puis vous montez et vous vous enfermez.

— Bon, dit Perdrix. (Il se dirigea à pas hésitants vers l'escalier qui menait à la loggia. D'un geste vague, il désigna sa chaîne haute fidélité et son tuner, dans les rayons d'un mur.) La radio est là, observa-t-il d'une voix faible.

Il monta et s'enferma dans la salle de bains avec sa compagne. A travers la porte, on entendit vaguement que la fille vociférait et que l'homme lui répondait d'un ton veule. Les trois hommes de Cox

saisirent les M 11 et prirent position pour surveiller les fenêtres. Cox alluma la radio.

— J'écoute le bulletin et je m'en irai, annonça-t-il. S'il vient ici, ne le ratez pas.

Il attendit qu'il fût quatre heures en finissant sa barre de Nuts.

Rue du Départ, Martin Terrier trinquait encore une fois avec le verre de vodka intact, puis vida son demi, ramassa sa monnaie et sortit. Après une ou deux minutes, le barman prit le verre de vodka, haussa les épaules et le but. Ensuite il lava sommairement le demi et le verre à dégustation. Pendant ce temps Terrier avait regagné la 504. Il alluma l'autoradio et écouta les informations de quatre heures. Les services de police avaient à présent identifié l'auteur de l'attentat manqué contre Sheikh Hakim : il s'agissait d'un personnage connu dans le milieu du terrorisme international, Martin Terrier, alias « Monsieur Christian ». Ce tueur, de nationalité française, mais disposant de plusieurs passeports étrangers, avait été formé par le KGB dans son école spécialisée d'Odessa, puis dans les camps palestiniens et auprès de la DGI cubaine. On retrouvait sa trace en Afrique, en Italie et en Amérique du Sud. Beaucoup d'assassinats pouvaient lui être attribués, notamment celui du trafiquant d'armes Luigi Rossi, condamné comme « traître » par les Brigades Rouges, et, tout récemment, l'exécution en Angleterre de Marshall Dubofsky, pareillement condamné par l'IRA provisoire. Interrogé par téléphone, le commissaire principal Poilphard avait déclaré : « C'est du gros gibier ; du très gros gibier. »

Assis dans l'obscurité de la 504, Martin Terrier écouta avec attention ces informations. Son visage aux traits tirés avait d'abord pris une expression de grande perplexité ; ensuite il exprima le souci et la réflexion, ou tels autres mouvements de la conscience qui pouvaient donner cet aspect à ce visage. Quand le bulletin d'informations fut terminé, l'homme mit en marche le moteur de son véhicule.

A quatre heures du matin, la rue de Varenne est calme, surtout par temps froid ; or la température n'était que d'un ou deux degrés au-dessus de zéro. Les portes cochères des hôtels particuliers étaient closes. Les policiers factionnaires et autres plantons que l'on voit ici le jour dans les entrées de bâtiments ministériels et d'autres locaux d'Etat avaient à présent disparu. Une ou deux voitures passaient de loin en loin, rapidement.

M. Cox partit furtivement et vite à 4 h 5, à bord d'une SM noire conduite par un Eurasien.

Martin Terrier apparut un quart d'heure plus tard, à pied, mains dans les poches, tournant le coin d'une rue transversale à deux cents mètres du logement de Lionel Perdrix. Il marchait d'un pas vif, le col relevé et le buste un peu voûté. Toute espèce de voitures particulières étaient arrêtées le long du trottoir, et vides. Près de chez Lionel Perdrix stationnait aussi un minibus Volkswagen, avec des rideaux de tissu derrière ses vitres arrière. Terrier atteignit une porte d'immeuble sur le trottoir d'en face, à cent mètres de là ; il sonna, entra, alluma la minuterie, s'avança dans le hall, obliqua, franchit une porte à blount et s'engagea dans un escalier couvert d'un tapis lie-de-vin. Il monta jusqu'au dernier étage, parcourut un couloir mansardé où, d'un côté, se succédaient des portes fragiles. L'homme avait les traits tirés. Arrivé à la dernière porte, il sortit son couteau suisse et crocheta silencieusement la serrure de mauvaise qualité. Il entra, alluma et donna un grand coup de poing sur la mâchoire d'une jeune fille en pyjama qui s'asseyait subitement dans son lit et ouvrait les yeux pour voir et la bouche pour crier. Elle retomba aussitôt sur son oreiller, blonde, courtaude, grassouillette et assommée. Terrier referma la porte.

L'homme traversa la petite chambre en deux enjambées et jeta un coup d'œil au coin du rideau de cretonne de la fenêtre mansardée. Il avait vue sur la rue de Varenne et notamment sur l'immeuble de Perdrix. Avec une expression paisible, il revint vers la fille assommée et fouilla les trois tiroirs d'une commode en bois blanc. Il utilisa deux pantalons de pyjama en jersey pour attacher la petite blonde, et un bas et un troisième pantalon pour la bâillonner et lui bander les yeux.

Il se redressa et examina les lieux. Le mobilier était sommaire : une table, une chaise, un réchaud, un lavabo. Il y avait par terre un électrophone et quelques disques de variétés. Au mur, une affiche photographique représentait Jane Fonda dans « Barbarella ». Des

cartes postales venues de pays lointains étaient punaisées autour d'un miroir rond. Dans la petite penderie et la commode, les vêtements étaient de mauvaise qualité. Près du lit, le réveille-matin était réglé sur 7 h 15. Terrier empoigna la fille inconsciente et la déposa sur le plancher. Il ôta ses chaussures et sa veste de mouton retourné, éteignit l'électricité et se glissa dans le lit tiède. Il s'endormit très vite.

Quand le réveil sonna, l'homme se leva aussitôt. La fille sur le sol se tortillait en grognant. Elle se tut et se raidit en entendant l'homme marcher dans la chambre. Tout de suite Terrier jeta un coup d'œil par la fenêtre mansardée. A part d'assez nombreux véhicules qui empruntaient la rue de Varenne, rien ne bougeait devant l'immeuble de Lionel Perdrix. Le minibus était toujours à la même place. Terrier fit chauffer de l'eau dans une casserole. Il alla prendre le viseur d'observation dans la poche intérieure de sa veste et, pendant que l'eau chauffait, il observa plus soigneusement.

Sur le plancher, la blonde courtaude recommença de se tortiller en grognant. Terrier la considéra avec agacement. Il fouilla le tiroir de la table, trouva un marqueur à pointe de nylon et un bout de papier. Peu après la fille sentit qu'on l'empoignait par les cheveux et qu'on la redressait ; l'étoffe qui l'aveuglait fut soulevée ; le genou de son agresseur appuyait contre son dos et elle vit une main qui tenait un bout de papier avec une inscription hâtive en capitales : IL NE VOUS SERA FAIT AUCUN MAL. RESTEZ TRANQUILLE. VOUS NE SEREZ NI VOLEE NI VIOLEE NI TUEE NI RIEN. PATIENTEZ GENTIMENT. Puis l'étoffe qui l'aveuglait fut remise en place et serrée, et Terrier remit la blonde en position allongée et se hâta vers le réchaud car l'eau était près de bouillir. Il se fit trois tasses de café soluble et les but en mangeant une tartine de confiture. Il but et mangea debout, en écoutant en sourdine un petit poste de radio et en observant l'immeuble de Lionel Perdrix. A cette heure du jour, les bulletins d'informations se succèdent rapidement. Ce matin il était beaucoup question de l'attentat contre Sheikh Hakim, à côté d'une catastrophe aérienne, d'un coup d'Etat en Afrique et du décès accidentel d'un chanteur populaire. Sur Martin Terrier, alias « Monsieur Christian », on donnait les mêmes informations biographiques qu'à 4 heures du matin.

— C'est, dit le présentateur, une étroite collaboration entre les services français et américains qui a permis d'identifier très rapidement le terroriste. (Il affirma ensuite que l'Union soviétique souhaitait une déstabilisation accrue du golfe Persique, quoiqu'il se demandât si c'était bien dans les intérêts de cette puissance.)

Terrier écoutait et regardait.

Vers 8 heures, l'équipe de surveillance de M. Cox fut relevée : six hommes arrivèrent dans deux conduites intérieures ; quatre d'entre

eux pénétrèrent dans l'immeuble de Lionel Perdrix, les deux autres montèrent dans le minibus ; quatre hommes quittèrent l'immeuble et deux le minibus, et cette équipe de nuit s'en alla dans les deux conduites intérieures.

Un peu après 9 heures, la blonde courtaude recommença à gigoter et grogner sur le plancher. Terrier lui donna un coup de pied mesuré dans le flanc et elle se tint tranquille. Une demi-heure plus tard, Terrier l'entendit pleurer indistinctement sous son bâillon et constata qu'elle avait uriné. Elle cessa de pleurer au bout de quelques minutes. Comme si la prisonnière lui avait donné une idée, le tueur pissà dans le lavabo, puis il fuma une cigarette Winston trouvée dans un paquet sur la table. Il continuait d'observer. Le silence était revenu dans le couloir, à présent, tandis qu'entre 7 h 30 et 9 heures, il y avait eu du bruit, des portes avaient claqué, des piétinements s'étaient entendus.

Une SM noire arriva dans la rue de Varenne et vint se ranger devant la porte cochère de l'immeuble de Perdrix. Le conducteur en descendit, laissant tourner le moteur : le tuyau d'échappement lâchait de la vapeur dans l'air froid. L'homme était l'Eurasien qui avait conduit M. Cox, cette nuit, et qui avait conduit Terrier et Anne, un autre jour. Les muscles de Terrier se contractèrent. L'Eurasien alla frapper à la porte arrière du minibus. Elle s'entrouvrit. On conversa. Terrier avait enfilé sa veste. Il sortit de la chambre et se hâta vers l'escalier. Sur le plancher de la petite pièce froide, la blondasse se tortillait de nouveau en vain, et se reflétait dans le miroir rond, entre les cartes postales venues de pays lointains. Sur le trottoir de la rue de Varenne apparurent Lionel Perdrix et sa compagne. Tous deux semblaient de méchante humeur et étaient encadrés par des hommes de Cox. L'Eurasien leur fit signe. Le couple monta dans la SM. L'Eurasien prit le volant.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Maison de la radio.

— Hé ! cria la fille.

— On dépose mademoiselle à la première station de taxis, dit Perdrix à l'Eurasien qui déboîtait. (Le passager se tourna vers la passagère.) Ecoute, excuse-moi, dit-il. Je suis en retard, avec leurs conneries. (Il consulta sa montre d'un air anxieux.) On passe dans vingt minutes, tu ne te rends pas compte ! Tu as de l'argent pour le taxi ?

— Oh, dit furieusement la fille, ça va.

Les occupants de la SM restèrent silencieux jusqu'à l'esplanade des Invalides, où l'auto stoppa et la fille descendit. L'Eurasien prit la direction de l'ouest, longeant la Seine.

— Ça va durer longtemps, cette comédie ? lui demanda Perdrix.

— Quelle comédie ?

— Mettre des gardes chez moi et discuter une heure pour savoir si on peut me laisser sortir pour aller à mon travail et me faire véhiculer et... et... (Perdrix reprit souffle en cherchant ses idées.) Ça va durer longtemps ? répéta-t-il.

— Je ne suis au courant de rien, dit l'Eurasien. Je fais ce qu'on me dit. Je n'ai aucune idée.

— Je vais être en retard, affirma Perdrix d'un ton choqué. Je travaille à Radio France Internationale, si vous voulez savoir, mais ça ne vous dit probablement rien. (Il renifla avec dédain.)

— Ah oui, fit l'Eurasien en souriant. Les émissions pour les nègres et les chinetoques.

— Merde, ça vous va bien de dire ça !

L'Eurasien fronça légèrement les sourcils.

— Si vous voulez être à l'heure, je ne vous conseille pas de m'insulter, observa-t-il.

Les yeux de Lionel Perdrix s'exorbitèrent et sa bouche remua mais il renonça à parler et se rencogna d'un air furieux. Il respirait tumultueusement et soupirait avec ostentation. La SM traversa la Seine, atteignit la Maison de la radio et se gara.

— Je vous attends pour vous ramener, dit le conducteur. Vous en avez pour combien de temps ?

— C'est ça, attendez-moi, ricana Perdrix qui se précipita hors de la SM et courut vers l'édifice courbe et labyrinthique en serrant son porte-documents sous son bras.

L'Eurasien ricana également et alluma une Camel. Il saisit le combiné téléphonique décroché qui était posé près de lui sur le siège, mais ne le porta pas tout de suite à son oreille. Une 504 se garait à quelque distance. Une silhouette en veste de mouton retourné en descendit et s'éloigna, le col relevé, les mains dans les poches.

— Sammy Chen à l'appareil, dit l'Eurasien dans le combiné. Ça va bien. Terrier me file probablement depuis la rue de Varenne. Il vient de se garer. Il s'éloigne à pied. Je ne le vois plus. (Il parlait doucement, en souriant, sans ôter la Camel de sa bouche ourlée.) Il va certainement faire le tour de la Maison de la radio et me braquer par derrière. Tâchez que je n'attrape pas un mauvais coup. Mais ne vous précipitez pas non plus, hein ? (Il gloussa.) Je raccroche, maintenant, dit-il.

Il raccrocha et attendit. La portière arrière était restée entrouverte ; Lionel Perdrix ne s'était pas donné la peine de la claquer. Au bout d'un moment Terrier entra soudain dans la SM et colla aussitôt le canon de son .38 sur le crâne de Sammy Chen. Celui-ci posa les deux mains sur le haut de son volant.

— Je ne bouge pas, dit-il.

Terrier lui mit un bout de papier devant la figure. L'Eurasien lut et parut réfléchir.

— Je ne sais rien du tout, affirma-t-il. Je ne suis qu'un petit exécutant. On ne me tient pas au courant de ce genre de choses.

Terrier empocha le papier. Puis de la main gauche il saisit le pavillon de l'oreille gauche du chauffeur avec le pouce et deux autres doigts et il l'arracha. Sammy Chen poussa un hurlement. Terrier lui abattit le canon du revolver sur le crâne et l'homme s'affaissa sur son volant. Le côté gauche de sa tête pissait le sang. Des piétons passaient à peu de distance sans faire attention à ce qui se déroulait dans la SM. Terrier jeta l'oreille arrachée sur le plancher et tira impatiemment les cheveux de sa victime. Sammy Chen s'agita en geignant. Les deux portières arrière de la voiture s'ouvrirent simultanément. D'un côté un barbu aux yeux bleus braqua à deux mains un Colt. 45 automatique sur la tête de Terrier. De l'autre un Noir à lunettes noires lui abattit une courte barre de fer sur le biceps, très fort. Terrier poussa un grognement, son bras se replia et un coup de revolver partit en l'air et fit un trou grand comme une grosse fraise dans le toit de la SM. Le Noir arracha le. 38 à Terrier et lui tapa sur un genou avec la barre de fer. Terrier se plia en deux, empoignant son genou à deux mains. Le Noir s'assit à sa gauche et le barbu à sa droite. Le barbu enfonça son gros automatique dans les côtes de Terrier.

— Allez, on s'arrache, commanda le Noir car des passants s'étaient immobilisés ici et là à cause du coup de feu et cherchaient du regard la source de ce bruit.

— Parle pas de malheur, fit Sammy Chen d'un ton irrité et il démarra. Regarde par terre si tu ne vois pas mon oreille, ce con me l'a déchirée, il y a peut-être moyen de la recoudre.

Pendant que la SM s'ébranlait, le Noir scruta le plancher et récupéra le débris sanglant. Il haussa les sourcils au-dessus de la monture de ses lunettes.

— Je rêve ! s'exclama-t-il en considérant le pavillon rouge. Merde ! ajouta-t-il avec respect.

— Ce mec est vraiment violent, dit Sammy Chen avec conviction.

Le Noir lui passa son oreille et le métis l'enveloppa dans un Kleenex et l'empocha tout en conduisant. La SM roulait vers Neuilly. Terrier, recroquevillé, grimaçait. Le Noir et le barbu le fouillèrent. Ils lui enlevèrent son couteau suisse et son Opinel, et même un crayon à bille. Le barbu lut le bout de papier que Terrier avait mis sous les yeux de l'Eurasien.

— Mais oui, dit-il avec un sourire désagréable. Tu vas la revoir, ta morue. On t'emmène la retrouver.

A Neuilly, la SM s'engagea dans le parking souterrain d'un petit immeuble. On descendit. Le barbu enfonçait toujours le canon de son

Colt dans le thorax de Terrier. Celui-ci boitait. Sammy Chen lança les clés de la SM au Noir.

— Emmène-la, qu'ils s'occupent tout de suite du trou du toit, commanda-t-il. (Le Noir parut prêt à dire quelque chose de désagréable.) Je ne peux pas l'emmener là-bas comme ça, expliqua Chen d'un ton amiable en montrant son oreille arrachée et sa joue encollée de sang qui séchait.

Le Noir prit le volant de la SM et quitta le parking tandis que Terrier et les deux autres prenaient place dans un ascenseur. Au dernier étage, les portes qui s'ouvrirent donnaient directement dans un appartement clair. Le mobilier était Scandinave et les toiles abstraites.

— Va prévenir Cox, dit Sammy Chen.

Le barbu lui jeta un coup d'œil dubitatif, puis franchit une porte de communication. Sammy Chen, les mains vides, resta seul avec Terrier. Celui-ci le toisa.

— Si jamais vous essayez de me flanquer un gnon, dit le métis, je vous colle un *fumitsuki*, un *mae-tobi-geri*, un *hittsui-geri* dans les couilles, et ensuite je vous casse vraiment la gueule et je vous arrache les deux oreilles. De plus... (Soudain il se mit à parler très bas, entre ses dents)... de plus, dit-il, la situation est différente de ce que vous imaginez. Je vous conjure de patienter. (Terrier le regarda en fronçant les sourcils.) Assieds-toi, pauvre con, conclut Sammy Chen d'une voix forte.

Terrier s'assit dans un fauteuil. Ses mains se contractèrent quand Anne entra dans la pièce. Elle portait un tailleur et un chemisier qui n'étaient pas tout à fait à sa taille, et elle avait les traits tirés et des cernes sous les yeux mais paraissait d'ailleurs en bonne santé. Le barbu la tenait par le coude droit et avait toujours le Colt automatique dans l'autre main. M. Cox, en pantalon de toile et chandail à col roulé, venait ensuite, en compagnie d'un inconnu. L'inconnu avait la quarantaine bien conservée, un complet trois-pièces bleu poudre et un visage volontaire à la mâchoire carrée sous des cheveux bruns assez courts et ondulés. Il avait l'air d'un jeune haut fonctionnaire.

— Alors c'est ça, votre Monsieur Christian, dit-il en examinant Terrier. Comment ça va ? demanda-t-il d'une manière inattendue.

Terrier haussa les épaules.

— Il est muet, observa M. Cox d'un air maussade.

— Ah, oui, c'est vrai.

— Il est inutilisable.

— Asseyons-nous, asseyons-nous. (Le ton de l'homme en complet était bénin mais autoritaire. Tout le monde s'assit sauf Sammy Chen qui s'écarta légèrement et s'adossa contre un mur.) Vous ne pouvez vraiment pas parler ? (Terrier secoua encore la tête. Son regard se

posait sur tous ses vis-à-vis mais revenait sans cesse à M. Cox.)

— S'il est muet, il est inutilisable, répéta Cox. De toute façon, je n'aime pas du tout votre idée.

— Vous comprenez ce qui vous est arrivé, ces dernières semaines ? demanda l'homme au complet. Et même ces dernières années, pourrait-on dire, d'une certaine façon ? (Terrier hocha posément la tête.) Ça m'étonnerait, dit complet bleu. Peu importe, d'ailleurs. Vous connaissez les accusations qui pèsent sur vous. Vous savez que, selon un faisceau de preuves concordantes, vous êtes à la solde des Russes, aussi bien par conviction que par goût de l'argent. La liste de vos victimes indique assez clairement pour le compte de qui vous employiez vos talents d'assassin. Seriez-vous disposé à le confirmer ? Seriez-vous disposé à avouer devant une cour de justice ?

Terrier avait les sourcils froncés. Cox poussa un soupir excédé, se pencha sur la table basse en bois clair et ôta le couvercle d'un récipient circulaire grand comme un saladier, en acier inoxydable. Le récipient était plein d'amandes salées, de cacahuètes et de noix de cajou et de raisins secs, et Cox en prit une petite poignée qu'il ingéra en respirant fort, avec colère.

— Eh bien ? insista complet bleu.

— On ne peut pas faire témoigner un muet, déclara Cox, la bouche pleine, en projetant des particules de nourriture hors de ses dents. Tout le monde dira qu'il est drogué ou qu'il a subi un lavage de cerveau. Il faut faire ce que j'avais prévu au départ.

— Les paroles de M. Cox ne pèsent rien, dit à Terrier l'homme au complet bleu poudre. Il a monté toute l'opération sans autorisation. Il a sélectionné personnellement toutes vos cibles. La compagnie a approuvé tous les contrats, mais M. Cox n'a jamais averti personne du fait qu'il vous réservait exclusivement et systématiquement l'élimination d'agents doubles. M. Cox a joué au *Kriegspiel* pour son propre compte. (L'homme se pencha en avant. Il regardait Terrier dans les yeux. Il donnait à son regard et à son expression faciale un air de franchise et de loyauté.) M. Cox, dit-il, vous a fabriqué. Il a fabriqué un assassin dont le tableau de chasse était uniquement composé de personnages douteux, et qui avaient eu quelques bontés pour nous, ou du moins quelques faiblesses. M. Cox a monté seul l'opération contre Sheikh Hakim. Est-ce que vous comprenez ? Si vous aviez été tué hier soir, comme il le prévoyait, vous auriez fait un cadavre parfait. Tout ce que vous aviez fait auparavant peut être mis sur le compte des Russes, ou d'éléments manipulés par eux. Donc l'attentat contre Sheikh Hakim peut l'être aussi. Vous aviez compris ça ?

Terrier hocha la tête.

— C'est vrai que c'est gênant que vous soyez muet, dit complet bleu. Un homme qui ne parle pas, on ne peut plus savoir s'il est

intelligent ou bien stupide. (Il secoua la tête d'un air rêveur, comme s'il avait découvert une vérité profonde et la contemplait.)

— C'est un imbécile, dit Cox.

Terrier s'agita et fit des gestes éloquents.

— Ah, dit complet bleu. Vous voulez vous exprimer. Vous voulez écrire.

Il sortit de sa veste un carnet extra-plat et un minuscule stylomine en or et les passa à Terrier. Celui-ci se mit à griffonner activement.

— Ecoutez, dit Cox, je ne vois pas pourquoi on se complique la vie. Vous allez vous compliquer la vôtre. (Il regardait méchamment l'homme au complet bleu poudre.) Quand vous dites que j'ai monté seul l'opération contre Sheikh Hakim, vous devez bien vous rendre compte que vous êtes dans le cirage.

— Oui, oh, je sais, vous avez des appuis, fit complet bleu d'un ton dédaigneux. Les appuis extérieurs, c'est précisément ce dont nous ne voulons pas.

Terrier lui rendit son carnet. Complet bleu lut et haussa les sourcils. Il gloussa et regarda Cox, puis Terrier, puis de nouveau Cox.

— Il vous hait, dit-il. Et, ah, non, il n'est pas imbécile. Il est prêt à tout confirmer, y compris le fait qu'il n'a jamais fait qu'obéir à son chef de station.

— Mais, fit Cox, c'est moi, ça. (Il semblait étonné.)

— Oui, dit complet bleu. La théorie de Martin Terrier est qu'il a été manipulé par son chef de station, lequel travaillait pour les Russes. Il est prêt à tout confirmer, répéta-t-il.

— Très drôle, dit Cox sans sourire et il sortit de sous son chandail un Colt Commander, et Sammy Chen fit deux pas en avant et lui arracha l'arme.

— Merci, Sammy, dit complet bleu. (Il sourit à Cox.) Vous n'avez plus du tout de réflexes, observa-t-il.

Cox semblait hébété. Il prit une bouchée d'amandes et d'autres petites saletés dans le récipient d'acier et l'enfourna. Des fragments de cacahuètes restèrent accrochés à sa lèvre. Il secoua la tête. Il regardait le vide.

— Vous savez très bien que je n'ai jamais...

— Mais oui, bien sûr, dit complet bleu. Mais quelqu'un doit porter le chapeau. Martin Terrier va porter le chapeau. Mais on va tout de même vous offrir une petite casquette. Ça va faire de la peine aux appuis extérieurs que vous avez. Mais nous ne voulons pas de vos appuis extérieurs, Monsieur Cox. La compagnie en a marre de votre fraction.

— Ce serait tellement plus simple pour tout le monde de faire comme j'ai dit, marmonna Cox en fouillant dans le récipient d'acier pour prendre encore des cacahuètes et des amandes.

— Oui, dit complet bleu, mais nous avons Terrier vivant. Nous allons faire d'une pierre deux coups.

— Vous croyez ça, soupira Cox d'un ton affirmatif et il tira de sous les amandes et les raisins secs et les cacahuètes et les noisettes salées un tout petit pistolet automatique Lenz Lilliput et il tendit le bras et appuya le canon de l'arme contre la tempe de Martin Terrier et lui tira dans la tête. Terrier ouvrit grand la bouche, leva à demi les bras en l'air et glissa à bas de son siège.

— La situation vient de changer, observa Cox.

— Pas autant que ça, pas autant que ça, déclara Terrier d'une voix épaisse et d'un ton obstiné, en se relevant, avec du sang qui lui coulait du trou qu'il avait dans le crâne, et c'est seulement alors qu'Anne se mit à hurler.

Le hurlement d'Anne fut bref. Il s'arrêta net quand M. Cox doubla son tir avec un bruit de claque. Le second projectile de 4,25 mm pénétra dans le poumon gauche de Martin Terrier et n'en ressortit pas. Le bras droit tendu de Terrier balaya l'air, sa paume frappa le petit pistolet et l'arracha aux doigts de Cox et l'envoya voltiger au bout de la pièce. L'arme atterrit au pied du mur et cogna dans la plinthe. Cox poussa un grognement aigu. Il buta dans la table basse en essayant de bondir par-dessus. Les noisettes et le reste se renversèrent. Cox s'abattit sur les mains et les genoux au milieu de la moquette. Continuant de grogner avec terreur, il se dirigea à quatre pattes, avec une étonnante vélocité, vers le minuscule automatique. Terrier fit quatre enjambées plus rapides encore et ramassa l'arme. Il la braqua à deux mains sur le front mouillé de sueur de M. Cox.

— Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? demanda Sammy Chen avec une certaine nervosité en agitant le Colt Commander. (Il paraissait ne pas savoir s'il devait ouvrir le feu, ni sur qui.)

— Ne tire pas ! Ne tire pas ! commanda complet bleu avec une nervosité bien plus grande. (Quand Cox avait fait feu pour la seconde fois sur Terrier, complet bleu avait pris appui sur le sol avec ses talons et fait basculer en arrière le petit canapé où il était assis ; à présent il était à plat ventre derrière le canapé renversé.) Que personne ne fasse rien, je vous en prie, ajouta-t-il.

Personne ne fit rien pendant un instant. Tous étaient presque complètement immobiles. Des gouttes de transpiration coulaient dans les yeux de M. Cox. En appui sur les genoux et les coudes, il redressait la tête au maximum et semblait regarder au fond du canon pointé entre ses yeux. Il y avait un peu de sang dans les cheveux de Terrier, et encore un peu de sang, d'un rouge plus clair, lui sortit du coin de la bouche, en moussant. L'homme semblait étonné et soucieux.

— Finissons-en, demanda Cox. (Sa voix était sourde et calme.) Allons, dit-il. Allons. Allons. Allons. Finis-en.

— Je ne peux pas, dit Martin Terrier.

Il recula légèrement et s'adossa à la cloison. Le petit automatique était toujours braqué entre les yeux de Cox.

— C'est vrai : je ne peux pas, répéta Terrier.

Par-dessus le canapé renversé, complet bleu adressa une mimique pressante à Sammy Chen qui se déplaça aussitôt et enleva le pistolet des mains de Terrier, non sans lenteur ni difficulté car le métis dut tordre les doigts du tueur pour lui faire lâcher prise : ces doigts étaient

crispés d'une manière tétanique sur la poignée de l'arme, la queue de détente et le pontet. Finalement Sammy Chen empocha le Lilliput. Complet bleu se remit debout.

— Allez vous asseoir, espèce d'imbécile, dit-il à Cox.

Cox alla s'asseoir par terre dans un coin. Quelques instants plus tard, il vomit d'une façon fantastique, comme s'il se vidait de tout ce dont il s'était empli pendant des années. Personne ne prêta attention à la chose.

Entre-temps Sammy Chen et complet bleu avaient examiné Terrier avec attention. Anne se tenait en retrait, pâle.

— Il est tout contracté, observa Sammy Chen. Il faudrait peut-être lui faire une injection de calcium.

— Vous êtes con ou quoi ? demanda complet bleu avec rage. Il a une balle dans la tête et une balle dans le poumon. Il va mourir.

— Il n'en est pas question, affirma Terrier qui était toujours debout, adossé au mur, avec son trou dans la tête, son trou dans le torse, et du sang pulmonaire qui lui moussait au coin des lèvres. Pas question ! répéta-t-il en tapant du pied.

— En tout cas, il n'est plus muet, dit Sammy Chen.

— Je vais téléphoner. On peut toujours le faire transporter, on verra bien, ça ne mange pas de pain, dit complet bleu en se détournant et il se dirigea vers un combiné téléphonique.

— Tu es belle, déclara Terrier en regardant Anne. (Il semblait avoir un peu de difficulté à accommoder.) Belle, répéta-t-il. Belle.

— Il n'est plus muet, mais il bêle, dit Sammy Chen.

— Belle, belle, belle, dit encore Terrier.

Il ne mourut pas. On l'emmena en ambulance dans une clinique où il passa presque trois heures en salle d'opération.

— Pour le poumon, pas de problème, dit ensuite le chirurgien à l'homme en complet bleu. Le sujet est de constitution assez robuste et, enfin, bref, je ne vais pas vous ennuyer avec des détails techniques, mais de ce côté, il sera comme neuf. L'emmerdement, c'est la balle dans le cerveau.

— Vous l'avez laissée là ?

— Si j'essaie de l'enlever, je le tue. Elle est pratiquement au centre géométrique de son crâne. Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas fait plus de dégâts observables. Cet homme devrait être mort, ou bien paralysé en totalité ou en partie, ou au moins comateux ou quelque chose. En fait, les réflexes sont normaux et la compréhension ne semble pas atteinte. On observe seulement une tendance épisodique à pousser de longs bêlements. Et encore : seulement quand il est sous sédation.

— C'est bizarre, non ? demanda complet bleu.

— Très bizarre, approuva l'autre.

— Je peux le voir ?

— Demain matin, ça irait ? demanda le chirurgien. Pour l'instant, il récupère : il dort. Il en a besoin.

— Est-ce qu'il parle en dormant ?

— Je vous ai dit : par moments, il bêle. Enfin, j'appelle ça des bêlements. C'est très bizarre.

— Je veux un magnétophone dans sa chambre, dit complet bleu. A déclenchement automatique. Je vais vous faire apporter ça. Je veux que tout soit enregistré. Même les bêlements. Enfin, ce que vous appelez des bêlements.

Le lendemain matin, l'homme au complet bleu trouva Martin Terrier en assez bonne forme, quoique le tueur professionnel fût sous perfusion.

— Je suis prêt à coopérer avec vous, dit Terrier. Je ne crois pas que je vais mourir. Et je ne pense pas que vous allez me tuer. Je peux vous être utile, à ce que j'ai compris. Je suis disposé à l'être. Mais sous certaines conditions.

— Voyons voir, dit complet bleu.

Dès ce premier jour de leurs entretiens, ils tombèrent d'accord. Ils eurent des conversations quotidiennes, d'abord à la clinique puis, au bout de deux semaines, dans une propriété isolée, spacieuse et cossue, non loin de Monfort-l'Amaury, où Terrier fut transféré pendant sa convalescence. La maison était au milieu d'un petit parc entouré d'un mur. Quelques hommes armés assuraient le service de la maison, et patrouillaient dans le parc avec des chiens de combat. Anne était logée au premier étage, dans la chambre voisine de celle de Terrier. C'est une chose que le tueur professionnel avait exigée. Il avait aussi demandé la tête de M. Cox, mais sans grande conviction, et on la lui refusa, et Cox fut envoyé en Amérique du Sud, occupa une fonction subalterne à la station de Bogota de la compagnie, pendant six mois, puis mit les deux canons d'un fusil de chasse dans sa bouche et actionna les deux queues de détente avec son gros orteil. Cherchait-il encore la réplétion, dans le moment où il introduisit entre ses dents les creux cylindres d'acier froid ? En tout cas il trouva la mort et on l'enterra après qu'un technicien eut remis ensemble les morceaux de sa tête ; et son cadavre était maigre.

— N'avez-vous jamais envisagé de vous remettre au travail pour la compagnie ? demanda complet bleu à Terrier au cours d'un de leurs entretiens. (Un magnétophone tournait, bien en évidence, sur la table ; et complet bleu l'arrêtait parfois pour parler à Terrier en confidence ; deux autres magnétophones, dissimulés, enregistraient tout ce qui se disait ; d'autres enregistreurs encore étaient cachés dans la chambre de Terrier et dans celle d'Anne.)

— C'est ce que je fais, non ? demanda Terrier.

— Je veux dire : dans votre emploi habituel, dit complet bleu. (Il mit le magnétophone visible sur *pause*.) Comme tueur, précisa-t-il.

— C'est impossible, dit Terrier. Je suis devenu incapable de tuer. Je m'en suis rendu compte le jour où j'ai ramassé ces deux balles. Je voulais vraiment abattre Cox, mais je ne pouvais plus. Je pense que je pourrais tuer pour défendre ma vie, ou pour défendre la vie d'Anne. Ou peut-être dans un mouvement de colère extrême. Autrement, non.

— Martin Terrier est normal, autant que le concept de normalité soit opératoire, expliqua à complet bleu un des psychiatres qui étudiaient soigneusement toutes les bandes magnétiques.

— Tout concorde, dit l'autre psychologue. Voulez-vous écouter l'enregistrement réalisé vendredi soir dans la chambre de la femme ?

— Non merci, je connais. Comment interprétez-vous ça ?

— Tant que nous ne disposons pas d'enregistrements optiques, l'interprétation est forcément limitée. L'acmé survient trois minutes après la pénétration, elle-même précédée d'une minute d'approche et de caresses.

— N'est-ce pas extrêmement court ? demanda complet bleu.

— Si, bien sûr, si l'on compare ce comportement à celui de gens cultivés et imaginatifs comme vous et moi. Mais c'est très proche de la moyenne nationale des Américains dans les années cinquante.

— Excusez-moi, dit l'autre psychiatre, mais le rapport auquel vous faites allusion n'est pas incontestable sur le plan scientifique, comme vous le savez très bien.

— Ne vous mettez pas à discuter, commanda complet bleu. Avez-vous analysé les bêlements ?

— Ce sont des gémissements, dit le second psychiatre. Le sujet pousse des gémissements dans son sommeil.

— Moi, dit le premier psychiatre, je suis assez d'accord avec le terme de bèlement.

Ils se mirent à se chamailler. Pour finir, complet bleu envoya au quartier général de la compagnie, non loin de Washington, D.C., aux Etats-Unis, des copies de tous les sons que Martin Terrier émettait dans son sommeil. Ces sons furent étudiés longtemps par de nombreuses personnes et des ordinateurs, sans aucun résultat.

Après quelques mois, à la fin du printemps, Terrier cessa de bêler la nuit. Il était entré dans une période d'abattement. Il passait beaucoup de temps à boire de l'anisette en écoutant des disques de Maria Callas, après quoi il était hébété.

— Vous allez publier un livre de souvenirs, lui annonça complet bleu un matin d'été.

— Vous n'êtes pas bien dans votre tête, dit Terrier. J'en suis incapable. Je ne peux pas écrire.

— Il est déjà écrit, dit complet bleu en s'asseyant et en posant sur

la table ronde une rame de photocopies. Je l'ai fait rédiger par un de nos universitaires. Je vais le relire avec vous, nous corrigerons les détails. Il faut éviter les invraisemblances et les inexactitudes.

— On ne pourra sûrement pas éviter les inexactitudes, s'esclaffa Terrier d'un air triste.

— Je parle des inexactitudes vérifiables. Celles-là, il faut les éviter.

— Bon, dit Terrier. Je vais faire de mon mieux.

Ils mirent plus de vingt heures, réparties sur une semaine, à étudier le dactyloscope avec beaucoup d'attention. Rédigé à la première personne, l'ouvrage relatait huit assassinats seulement, ordonnés par Moscou, et donnait beaucoup de détails sur l'entraînement que Terrier était censé avoir reçu à Odessa, et sur l'organisation du KGB et ses liens avec d'autres services secrets et avec le terrorisme international. Dès le premier chapitre, l'auteur racontait comment il avait adhéré pendant son adolescence aux idéaux du communisme. Dans l'avant-dernier chapitre, le narrateur effectuait un déchirant retour sur soi-même. Abjurant ses convictions politiques qui n'avaient pas résisté à l'épreuve des faits, il quittait ses maîtres. Ceux-ci mettaient à ses trousses des terroristes italiens qui assassinaient sadiquement une de ses amies et le pourchassaient à travers la France.

— Au fait, demanda Terrier à ce point de la lecture, que s'est-il réellement passé ?

— En gros, il s'est passé ça, dit complet bleu. C'était seulement un peu plus compliqué dans le détail. Cox vous a donné à Rossana Rossi. Mais il ne voulait pas que vous vous fassiez abattre ; il voulait seulement vous mettre dans les ennuis, pour vous faire revenir. Il fallait donc que vous fussiez sur vos gardes. Il a fait mettre votre logement à sac, il vous a fait téléphoner des menaces, et il vous a collé un filocher maladroit. Finalement il vous a donné à Rossana Rossi, mais seulement après votre départ de Paris.

— Alexa Métayer et mon chat, dit Terrier, qui est-ce qui les a massacrés ?

— Cox a toujours affirmé que c'était le groupe Rossi. C'est vraisemblable, puisque c'est Rossana qui a déposé le cadavre du chat à votre hôtel. De toute façon, les détails n'ont plus d'importance, à présent. Si ?

— Non, dit Terrier. Non. Ils n'en ont plus.

A la fin du livre, le narrateur reprenait du service pour tirer sur Sheikh Hakim que l'OLP voulait éliminer. Mais il faisait échouer l'attentat avec l'aide de la DST française qu'il avait contactée, et dont un agent infiltré trouvait une mort héroïque.

— Vous trouvez tout ça crédible, vous ? demanda Terrier.

— Bien sûr. Vous pouvez me faire confiance sur ce point ; j'ai

supervisé plusieurs livres de ce genre.

Complet bleu sourit avec certitude. Le lendemain il reçut un message de ses supérieurs qui interdisaient la publication de l'ouvrage, jugé complètement ridicule.

— Eh ben mais comment ça, « on annule tout » ? demanda Terrier quand complet bleu le mit au courant. Comment ça, « on laisse tomber » ? Merde ! hurla-t-il. J'ai pratiquement appris ce putain de bouquin par cœur, pour mon témoignage !

— Il n'y aura pas de témoignage, dit complet bleu. (Il avait les traits tirés et son complet bleu paraissait fripé ; il s'était coupé en se rasant.) Tout est annulé. L'opération est terminée. Vous êtes déclaré légalement irresponsable. Sur le plan judiciaire, vous avez un non-lieu. On fera savoir que vous êtes interné aux Etats-Unis dans une clinique psychiatrique. Ne m'interrompez pas, espèce de petit con, j'en ai marre de vous ! cria-t-il comme Terrier vociférait. En fait on va vous remettre en circulation dans un coin, sous une fausse identité, et on ne veut plus entendre parler de vous. Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance.

— De la chance ? glapit Terrier.

— Vous massacrez trois douzaines de personnes et on vous remet gentiment sur la case départ ! hurla l'autre. Vous n'appellez pas ça de la chance ?

— Je ne sais pas, dit lentement Terrier, à voix basse.

Anne l'a quitté à l'automne de cette année-là. Tout d'abord elle avait accepté de s'installer avec Martin Terrier, pour une vie nouvelle sous une identité nouvelle, dans une localité des Ardennes françaises. En effet elle était impressionnée ou du moins l'on peut penser qu'elle était impressionnée par la passion que l'homme lui portait depuis si longtemps, et par les aventures violentes qu'ils avaient vécues ensemble.

Mais elle s'est lassée vite d'une existence sans aventures, et pauvre d'argent aussi (car Martin Terrier, sous son identité nouvelle et avec ses capacités actuelles, n'a pu se reclasser que dans la restauration : il est serveur dans une brasserie). Et puis elle s'est lassée des coûts de trois minutes ; on peut le penser. En tout cas elle est partie soudain sans explications. D'ailleurs elle n'est pas réapparue à Nauzac, où elle possède pourtant des biens. Peut-on penser qu'elle court le monde et mène une vie passionnée et aventureuse ? On peut le penser. Ça ne mange pas de pain.

Martin Terrier n'a pas eu de réaction visible quand il a compris qu'Anne est partie pour toujours (s'il a compris cela). Dans la nuit il a eu des réactions audibles : il a poussé des geignements dans son sommeil, ou des gémissements, ce que certains naguère avaient appelé des bêlements, et qu'ils avaient même tenté de décoder.

De loin en loin ces temps-ci Terrier bêle ainsi dans son sommeil. Au reste le serveur de brasserie est normal. Il fait convenablement son travail, bien qu'il ait parfois de la maladresse motrice. Récemment on a observé que cette maladresse grandit s'il a bu des alcools. Les fins de soirée, quelques jeunes gens s'amusez parfois de lui offrir à boire, de sorte que l'homme se livre à des excentricités. Il est même arrivé qu'il monte sur une table pour imiter le cri du mouton, qu'il entremêle de grands airs d'opéra. Chaque fois qu'il est porté à des extrémités telles, il devient furieux aussitôt après, et violent, mais il n'est pas dangereux car il est devenu en même temps très maladroit, et quand il veut frapper quelqu'un il n'aboutit qu'à tomber par terre.

Il vit dans un petit logement.

Et parfois il arrive ceci : c'est l'hiver et il fait nuit ; arrivant directement de l'Arctique, un vent glacé s'est engouffré dans la mer d'Irlande, a balayé Liverpool, filé à travers la plaine du Cheshire où les chats couchent les oreilles en l'entendant hurler et passer ; ce vent glacé a traversé l'Angleterre et franchi le Pas-de-Calais, il a survolé des plaines grises et vient frapper directement les vitres du petit logement de Martin Terrier, mais ces vitres ne vibrent pas et ce vent est sans force. Ces nuits-là Terrier dort en silence. Dans son sommeil il vient de prendre la position du tireur couché.

(Paris, 1979-1981)